

**FNA 0715 Ce  
monde qui n est  
plus nôtre**

**J.  
D. Le May**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

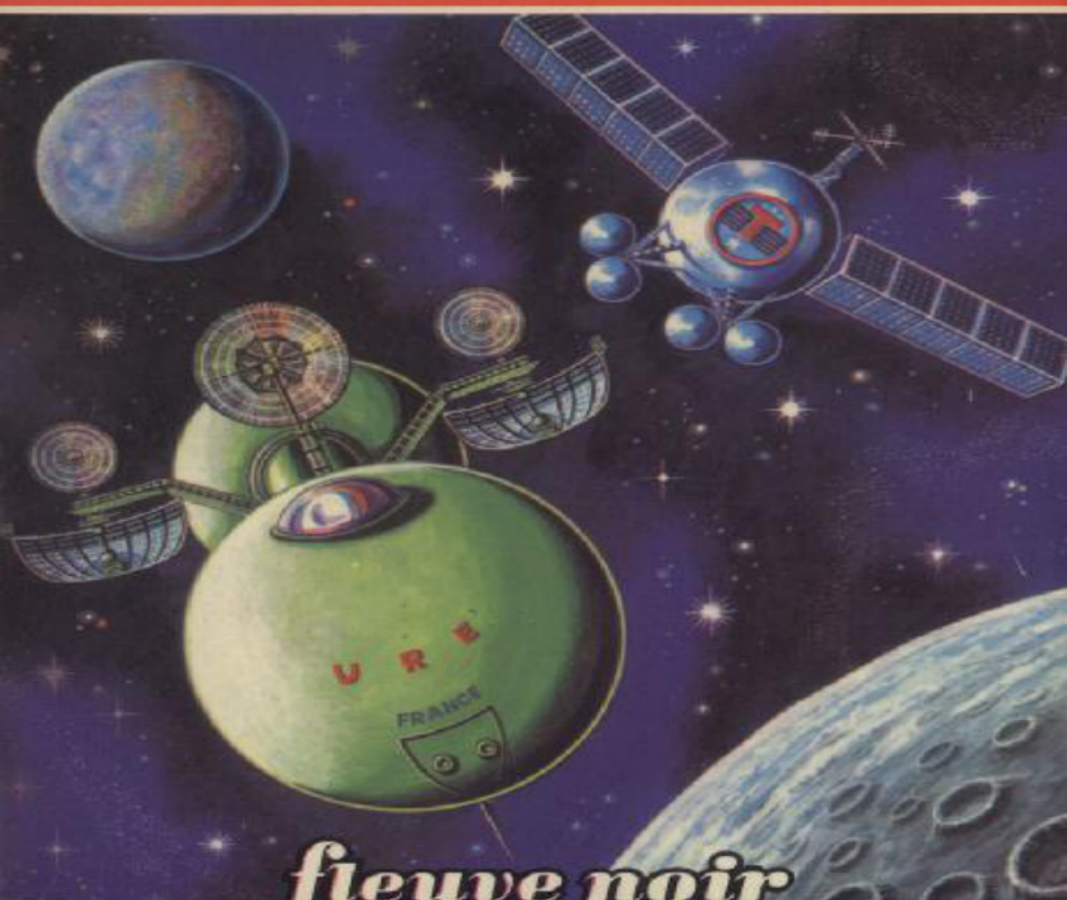
ANTICIPATION



FICTION

J. et D. LE MAY

# CE MONDE QUI N'EST PLUS NÔTRE



**J. & D. LE MAY**

**CE MONDE  
QUI N'EST  
PLUS NOTRE**

COLLECTION « ANTICIPATION »

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR**

69, Bd Saint-Marcel - PARIS-XIII<sup>e</sup>

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1976, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

*Humain...*

*Que peux-tu être,*

*Sinon un voyageur parcourant*

*L'Infini de l'Espace et du Temps.*

## AVERTISSEMENT

Lorsque Miltias Sostco rappela cette vérité placée en exergue et reprise à un certain nombre de citations semblables ou approchées, accumulées au cours de plusieurs millénaires de réflexions sur la finalité de l'espèce humaine, ainsi que sur ses rapports avec le phénomène de la Vie, il est probable qu'il fit une discrète référence au penseur qui, le premier dans la civilisation considérée, eut l'intuition géniale de la relativité de l'espace et du temps.

Dans la notion de parcours formulée par le philosophe édénien, sont implicitement réunies celles de départ et d'arrivée, donc de bornes spatiales et temporelles, quelle qu'en soit la nature.

Nous allons convier ceux qui nous font l'honneur de nous prêter un moment de leur disponibilité intellectuelle, à effectuer un trajet empruntant deux des lignes de force du champ unitaire, ce que seul l'esprit peut réaliser. Ils découvriront avec nous qu'une parcelle de matière suivant la ligne spatiale la plus longue retrouvera la planète Terre bien loin dans le Temps sur l'immense orbite hélicoïdale qu'elle décrit avec le Soleil dans le tourbillon galactique. Une orbite longue de 350 millions d'années terrestres parcourues à une vitesse de 250 km/sec, dont nous avons choisi d'étudier un segment en usant des possibilités offertes par l'application des équations relativistes.

Oh!... Ne vous y trompez pas, ce ne sera qu'un très petit segment, quelques dizaines de millénaires, presque rien comparé aux 19 tours accomplis par la spirale galactique depuis sa condensation. Mais cependant capable de contenir une quantité de générations de ces bipèdes à station verticale qui prétendent exiger que leur soit réservée une page dans la gazette du jour, afin que la postérité s'imprègne de la conviction de l'utilité essentielle de leur existence.

Ces bipèdes inconscients qui négligent la réalité historique imposant que cent noms à peine, surnagent de la mer anonyme des consciences éteintes, après un siècle; que dix notoriétés subsistent après un millénaire et que parfois un vague souvenir, déformé au point de devenir légendaire, est tout ce qui reste au-delà de cette infime durée.

## CHAPITRE PREMIER

Ce fut de la tribune de l'U.M.P. que jaillirent les chants enflammés prônant la conquête spatiale. Aussi bien chez les Unionistes vainqueurs que chez les Occidentaux vaincus, la propagande suivit immédiatement, trop heureuse de découvrir un dérivatif à l'exaspération croissante des masses.

Moins de quinze ans venaient de s'écouler depuis la fin de la guerre de l'Énergie, déclarée sur les sables constellés de torchères du Golfe de l'Or Noir et terminée par la reddition des forces twinaméricaines après 310 millions de morts en 67 jours, nouveau record à battre.

Comme après tous les grands affrontements du passé, les bonnes volontés n'avaient pas manqué pour bâtir la paix. S'il y avait encore eu une Suisse, le petit havre montagneux eût sans doute été choisi pour abriter l'U.M.P. (Union Mondiale Pacifiste). Mais il ne restait rien que le relief de ce qui avait été le coffre-fort de l'argent du monde, quelle que soit son odeur. Le relief et quelques glacis colorés en rouge sur les cartes. L'U.M.P. s'installa donc en territoire neutre mais ailleurs et, après avoir longtemps hésité entre Reykjavik et Khartoum, elle choisit raisonnablement Casablanca.

N'ayant aucune influence sur les gouvernements, elle chercha un moyen de donner un semblant d'importance à ses multiples délégués et adopta d'enthousiasme la motion de la république des Tuamotus réclamant un développement de la recherche spatiale.

Dès cet instant, la rivalité entre les trois blocs put s'en donner à cœur joie et les engins les plus étranges, surtout dans un premier temps, virent le jour. La gravitation fut découverte en tant que force et immédiatement asservie. Ce qui permit au *Gravidyne* de Twinam d'être le premier appareil avec équipage humain à avoir fait le tour de la Terre soutenu par ses seuls champs répulseurs.

Pour riposter à un tel défi, les Unionistes armèrent un *Super-Saliout* qui fonça vers Mars, poussé par des répulseurs d'un modèle différent.

Le *Gravidyne* emboutit la planète quelque part du côté du lac Tanganyika à son troisième raid et le module tubulaire des gars de l'Union ne parvint pas à s'injecter dans l'orbite martienne après que ses générateurs aient soudain faibli. Son héroïque équipage sut qu'il



allait mourir et eut le temps de maudire les constructeurs de la machine avant de disparaître.

Devant des millions de bannières sur lesquelles les idéogrammes fleurissaient comme un champ de pâquerettes au printemps, le *Génial Mao*, fruit de la science asiatique, s'éleva majestueusement de la célèbre place Tien An Mien avec son équipage de nautes emplis de la pensée du Grand Navigateur. On le suivit peu de temps sur la longue route menant aux étoiles et il disparut discrètement.

Twinam répliqua en lançant une salve d'*Orbiters* antigrav et pour ne pas être en reste, l'Union fit semblant de s'intéresser à une quinzaine de Super-Saliouts pour donner le temps à certains de ses alliés les plus doués de préparer leur coup. Car le premier astronef à atteindre des vitesses relativistes ne fut ni asiatique, ni twinaméricain et pas plus lancé des plaines de la Sibérie.

Il s'éleva un vendredi 13, à 13 heures locales, avec un équipage mixte de 13 nautes pas le moins du monde superstitieux, en l'an de grâce 2054 et serait aussi bien demeuré inconnu du grand public s'il n'avait pulvérisé tous les records de maniabilité et de célérité.

Prosaïquement baptisé *L'Eclair* par l'équipe de jeunes savants et de techniciens que la propagande ne tarda pas à appeler les « génies de la Crau », l'astronef quitta sans bruit le terrain vétuste du Centre d'Essais en Vol d'Istres et atteignit la moitié de la célérité de la lumière avant de disparaître.

Cette fois, la propagande ne laissa pas échapper l'occasion. La sphéricité de *L'Eclair* se retrouva dans des millions de balles et ballons diversement décorés et colorés que diffusèrent les officines de l'information dirigée. Si l'astronef avait été lancé par des pays capitalistes, nul doute que d'immenses fortunes eussent été édifiées sur sa seule forme élémentaire.

Le monde des hommes s'identifia aux huit héros de l'équipage disparu. Celui des femmes put s'enorgueillir de posséder ses propres héroïnes avec les cinq martyres, mais non vierges, dont Gisèle Depalme, le commandant de l'astronef, choisie pour ses qualités essentielles mais certainement pas pour ses charmes et attraits.

Grâce aux artifices des services spécialisés, son apparence quelque peu ingrate, mafflue, trapue, cagneuse, poilue, fut offerte aux foules féminines en délire, chaque jour plus blonde, plus fine, plus vaporeuse, créant un modèle pour les créatures du sexe féminin de

tous âges.

Les aventuriers de l'espace, inconnus jusqu'alors, prirent la suite des super-cerveaux glacés et hyper entraînés de la période spatiale précédente. Trois ans après la disparition de *L'Eclair*, un énorme engin, le *Youri Gagarine*, fut lancé dans les steppes de Sibérie, épargnées par le terrible laminage atomique.

Le *Youri Gagarine* tint en haleine les spatiophiles du monde entier durant les 367 jours de son existence d'astronef. Sous les ordres d'un commandant truculent, héros de l'Union, dont le torse, malgré sa largeur extraordinaire, ne parvenait pas à contenir toutes ses décorations, cent navigateurs, appartenant aux différentes disciplines scientifiques participèrent à la croisière d'essai.

L'objectif réel de ce raid n'apparut que longtemps après l'envol. Les 101 cosmonautes du *Youri Gagarine* avaient reçu l'ordre de pousser leur navire jusqu'aux limites de ses possibilités, inconnues de ses concepteurs.

On ne sut pas exactement quand ces limites furent atteintes, mais à l'occasion de la tentative, le mot mystérieux encore de « cefrac » fit son apparition dans le langage populaire. Le *Youri Gagarine* parvint indiscutablement aux frontières pièges des vitesses relativistes prévues par les équations de Lorentz-Einstein et pénétra sans doute l'espace-temps de Minkowski. Accélérant régulièrement, il aurait dû franchir le mur de la lumière, si celui-ci avait été franchissable, le 365<sup>e</sup> jour du voyage. Il en fut autrement.

Dès le 300<sup>e</sup> jour, l'accélération diminua. Le navire avait alors atteint une célérité de 270 000 km/sec, soit la vitesse de la lumière moins la dixième partie de cette vitesse ou 10 « cefracs » (« c » demeurant liée au terme de « célérité » de la lumière dans le vide).

Quand il disparut, le 367<sup>e</sup> jour, il atteignait 297 000 km/sec et venait donc de franchir les 100 « cefracs ». Un communiqué de l'Union, laconique, indiqua que le contact était perdu avec le *Youri Gagarine*, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, tout allant bien à bord.

Tout alla donc bien à bord durant pas mal de temps, alors que les Twinaméricains laissaient fielleusement filtrer des informations, évidemment tendancieuses, en provenance de leurs observatoires. Il y était question de lueur fugace, de nuage globulaire ionisé apparu dans la constellation du Verseau, de gaz lourds en cours d'identification.

Il faut préciser ici que les cieux antagonistes perdirent leur temps de concert, tout au moins leurs services de propagande, car, pour le commun des mortels, dès le communiqué laconique du 368<sup>e</sup> jour, il fut admis que l'astronef géant, son équipage mixte et discipliné, son joyeux commandant, avaient rejoint *L'Eclair* et le *Génial Mao* dans un autre univers formé de molécules sans cohésion.

Ce fut le moment que choisirent les Twinaméricains pour divulguer officiellement l'existence de leur astronef gigantesque dont les performances allaient, bien entendu, révolutionner la technique des liaisons spatiales interplanétaires et ouvrir enfin la route des étoiles. Il faut dire que les Unionistes chargés de la question connaissaient tous les détails de cette machine depuis bien des mois, grâce à leur réseau de surveillance toujours efficace.

Aussi préparaient-ils en grand secret une riposte capable de mettre sur les genoux le rival prétentieux mais dangereux. Une série d'astronefs de très grande taille était mise en fabrication dans les installations de l'Union Centrale, dont l'activité demeurerait surveillée par les satellites d'observation. Mais dans le même temps, une réalisation discrète était confiée aux « génies de la Crau ».

Pour la circonstance, les bâtiments croulants du C.E.V.S. furent rendus un peu plus ridicules et miteux par la présence d'un hangar dont les dimensions imposantes attirèrent instantanément l'attention des organismes de renseignements twinaméricains et de leurs agents stipendiés. Une équipe de savants commença ensuite le montage dans ce hall immense d'une coque énorme, étonnante, tandis que dans les hangars vermoulus, une autre équipe, tout aussi savante, travaillait sur deux coques sphériques, baptisées pour l'occasion réservoirs énergétiques de l'astronef géant.

Bien entendu, sur cette gigantesque machine du futur, il fut brodé d'innombrables fables techniques destinées à troubler un peu plus les espions industriels occidentaux, et durant des mois et des mois, les services de renseignements twinaméricains s'acharnèrent à décrypter des informations erronées transmises par leurs homologues du bloc opposé, sans jamais pressentir que la réalité se modelait paisiblement à quelques centaines de mètres du monstre fabuleux.

Un jour, alors que rien ne laissait prévoir que l'œuvre était enfin achevée, une nuée d'engins de parc firent leur entrée au C.E.V.S. et entreprirent sans désespérer de démonter les deux hangars les plus vétustes. Tel le papillon qui vient de rompre les parois fragiles de la chrysalide, le *France* apparut, libéré de ses échafaudages, luisant de

son métal inoxydable. Sa forme nouvelle, encore que bien simple, acheva de dérouter les Occidentaux.

Puis le hasard, ou ce qui en tient lieu dans les coïncidences, voulut que le *France* s'élevât du plateau calcaire de la Crau, une heure à peine après le décollage laborieux du géant de Twinam, le *Missouri*, abondamment baptisé au Cutty Sark par le Président en personne. Et bien avant de s'être détectés, les deux navires se trouvèrent sur des routes parallèles, s'éloignant de conserve du grand et vénérable porte-astronefs Terre.

Les organes de propagande des deux blocs commencèrent alors un matraquage si intense et si confus que les populations, à bout de patience, imaginèrent une solution très simple pour comprendre à peu près ce qui se passait dans la plus étonnante compétition jamais lancée depuis le début de la conquête spatiale. Des groupes se formèrent, qui se scindèrent en deux parties, l'une écoutant les fréquences de l'Union tandis que l'autre captait les émissions adverses, afin de comparer ensuite, dans le calme... enfin plus ou moins dans le calme, les informations reçues.

Il ne pouvait être question d'imposer silence à l'un des blocs en raison de la puissance des relais satellisés, aussi les autorités durent-elles faire contre mauvaise fortune bon cœur, se maudissant mutuellement pour le choix inconsideré d'une date identique après tant d'années d'efforts extraordinaires pour atteindre à la suprématie technologique.

L'observateur aux yeux bridés, omniprésent sur les ondes, se chargea de joindre ses litanies, principes et litotes au grand concert spatial, n'ayant pas d'astronef à lancer avant un assez long délai.

Durant une vingtaine d'heures, les spécialistes les moins impartiaux durent admettre que les deux navires paraissaient reliés par un câble, conservant des distances relatives exactement stables en dépit de leur apparence dissemblable.

Le sphéroïde du *Missouri*, privé de ses ailes capteuses maintenant déployées, ressemblait à l'*Eclair*, l'ancêtre de l'Union. Et pour cause, puisqu'il en était un développement après que les informateurs aient réussi à se procurer suffisamment d'éléments sur sa structure et ses équipements. On ne sait trop pourquoi les Unionistes l'affublèrent du nom de « Pet-de-nonne ». En revanche, le *France*, dès son apparition sur les écrans, suscita des mouvements divers et excita l'imagination fertile de pas mal de gens saluant, à leur manière, son image insolite. Les Occidentaux l'appelèrent, entre autres : « Haltère à

papa », « Fémur à Snoopy », tandis que les Slaves, plus terre à terre, le nommaient « Double rouble ». Les Asiatiques connurent « Double lune » quand les services chargés d'étudier les effets de la nouvelle sur les masses eurent enfin accepté de diffuser cette information de l'extérieur. Les Latins, plus sentimentaux ou plus égrillards, possédant aussi une imagination jamais en défaut, firent remarquer qu'avec l'éloignement, sous un certain angle, l'astronef rappelait la partie postérieure de la plus jolie des vedettes du moment quand elle effectuait son déshabillage quotidien pour une célèbre marque de savonnets. D'autres, appartenant à tous les milieux, d'ailleurs et non des moindres, le qualifièrent de « Paire de c. », terme en vigueur à l'époque pour désigner une partie des organes génitaux masculins.

Accélérant à la même vitesse par seconde, comme s'ils avaient été conçus par le même tératologue, les deux astronefs s'éloignaient de la Terre sans paraître incommodés par ces épithètes ou patronymes bizarres, et ce raid à deux allait devenir lassant pour l'opinion mondiale, lorsque soudain, suivant le programme établi par les « génies de la Crau » qui dès cet instant devinrent pour les Occidentaux les « génies diaboliques », l'équipage du *France* mit en service les nouveaux générateurs hypéroniques.

La valeur de l'accélération changea brusquement et le *Missouri* fut impitoyablement distancé, ridiculisé, laissé sur place, oublié comme un mégot... Ce furent quelques-unes des expressions le plus souvent employées sur le moment par la propagande unioniste, alors que celle des Occidentaux insistait sur la perfection du respect des paramètres du programme inscrit dans les ordinateurs du *Missouri*, laissant entendre à qui voulait prêter l'oreille que la catastrophe n'allait pas tarder à sanctionner l'incongruité des hurluberlus du *France* dont la silhouette devenait de plus en plus difficile à capter.

Le 11 mai, le *France* atteignit 25 « cefracs », son accélération suivant la courbe dégressive prévue par les calculs relativistes. Le 10 juin, il franchit le cap des 50 « cefracs »... Il doubla les 200 « cefracs » en août et le 21 décembre 2070, le porte-parole habituel du *France*, la très belle Ilma Sers, apparut sur les écrans.

Ce n'était plus une image en direct depuis bien longtemps, mais une projection cassette, car l'intense brouillage dû à la vitesse et à l'accélération interdisait de produire directement ce que continuaient à recevoir les antennes braquées depuis la Terre.

Tous les hommes, du moins ceux qui aimaient les blondes sveltes et ravissantes, eurent le même choc au cœur en retrouvant les

lèvres pulpeuses, faites pour mordre l'amour plutôt que pour énoncer des formules abstraites. Les femmes, laissant la jalousie de côté, se rengorgèrent, se retrouvant solidaires de celle qui risquait sa vie sur la voie triomphale. Les têtes se penchèrent en un même mouvement vers les écrans pour écouter la voix lente, reconstituée par la technique, après un immense voyage spatial, oubliant que les mots ne correspondaient pas au mouvement des lèvres :

— *L'équipage du France salue tous ceux qui ont permis la tentative exceptionnelle dont nous vivons en ce moment le début. Je répète... LE DÉBUT. Nous remercions en particulier nos frères et nos sœurs de l'immense Union des Républiques Socialistes sans l'aide desquels nous n'aurions pu mener à bien l'entreprise exigeant des investissements matériels et un potentiel humain gigantesques.*

« *Nous constatons avec regret que le valeureux équipage, lancé' à l'aventure par une idéologie aux abois, sans les moyens techniques appropriés, ne parvient pas à résoudre les problèmes nombreux et complexes qui se posent à lui, malgré son courage et son acharnement.*

« *Notre succès est proche et doit rester l'exemple de la réussite des cerveaux humains stimulés par l'idéal unioniste de paix, de bonheur et de prospérité. Nous pouvons soutenir que la tentative absurde de la machine aveugle construite par les esclaves de la science capitaliste ne servira qu'à démontrer l'impuissance twinaméricaine dans la compétition. Loin dans le sillage torrentiel et triomphant de nos plaques génératrices hypéroniques, ils sont obligés de reconnaître leur insuffisance, leur erreur, leur retard technique insurmontable. Souhaitons que cette démonstration puisse, définitivement, servir de leçon et d'exemple.*

« *Avec la gravité sereine qui est la base même de notre idéal d'attachement à l'Union, nous avons maintenant à rendre compte à tous ceux qui nous ont fait confiance, du déroulement de notre programme d'essais.*

« *En raison de la célérité que nous avons atteinte, nous parvenons à un moment capital de l'entreprise. Le France est l'étalon lancé dans le désert glacé de l'espace et il faudra l'habileté et la ferveur héroïque de son équipage pour parvenir à le maîtriser. Aussi devons-nous vous informer de l'impossibilité probable, sinon certaine de maintenir le contact avec l'Union dans les heures qui viennent. Notre célérité, calculée par effet Doppler sur les émissions solaires est de près de 10 000 « cefracs ». L'accélération se poursuit encore.*

« *Nous assurons les glorieux et sages dirigeants de l'Union de notre volonté de lutter jusqu'à l'ultime seconde pour ramener le France à bon*

port.

« C'est au Soleil, infime point lumineux, à la Terre, depuis longtemps invisible sur nos écrans, à nos sœurs, à nos frères que nous crions, de tout notre espoir indomptable : courage et paix, nous reviendrons ! »

L'image trembla, comme un reflet sur une eau limpide que la brise vient effleurer, puis elle s'effaça, fantôme blanc dissocié par les monstres inconnus de l'espace et du temps.

Dans les stations d'écoute et de traduction des Twinaméricains, la célérité atteinte ne causa pas trop de surprise, car les délicats instruments de poursuite la connaissaient déjà. Mais l'annonce de l'emballlement du navire, devenu incontrôlable, renforça les milieux scientifiques dans leur volonté bien arrêtée de ramener aussi vite que possible le *Missouri* sur Terre pour regagner, par un retour spectaculaire, une grande partie de la considération qu'ils avaient perdue. D'autant que le *Missouri* demeurait toujours aussi docile entre les doigts électroniques des ordinateurs qui le dirigeaient sans faiblesse.

Il n'en fut pas de même dans l'Union où, calcul ou choix délibéré, manœuvre ou manifestation sincère d'une peine cruellement ressentie, le président de la République Unioniste de *France* donna sa démission après un discours d'une très haute tenue. Vlachminof, le premier secrétaire de l'Union, parvint à tenir huit heures trente au micro, sans désespérer, pour bâtir un avenir lumineux sur la disparition probable du navire tragique. Le maréchal Ogonine, chef suprême des armées, exprima de sa voix de bronze, prenant sa résonance dans une cage thoracique superbe, à peine marquée par la quadruple rangée de rubans commémoratifs, la fierté des corps d'élite devant l'exemple donné par les camarades de l'U.R.E. dont ils sauraient, à tout moment, se montrer dignes, par leur esprit de sacrifice et leur courage à toute épreuve.

Dans l'U.R.E., plus particulièrement en République Unioniste de *France* et surtout dans la Crau, beaucoup pleurèrent, pas mal débattirent et une poignée, ceux que l'on appelait désormais les « génies malheureux », étudièrent, conçurent, pensèrent, cogitèrent, conclurent et continuèrent à braquer les antennes paraboliques de leur station vers l'espace, sans plus influencer sur le destin impavide.

A bord du *Missouri*, seul le commandant et un officier surent exactement ce qui se passait du côté du *France*; le reste des astronautes l'ignora. Ils avaient à faire face à des impératifs de manœuvre

extrêmement délicats depuis l'ordre de ramener sur Terre l'engin spatial de l'Occident.

Pour une fois, la chance fut avec eux. L'équipage twinaméricain posa le pied sur le sol de sa patrie et chacun de ses membres put s'enorgueillir d'avoir gagné trente-deux jours de vie sur les malheureux nautes de l'astronef Terre.

Mais déjà, sans plus s'occuper d'eux, leurs dirigeants se jetaient à corps perdu dans une aventure autrement redoutable. Le clan des faucons, que beaucoup croyaient à jamais abattu, secouait ses plumes aux couleurs passées, percevant l'instant béni et inespéré de la mue prochaine. Il relevait la tête, bec entrouvert, serres contractées. La guerre de l'Énergie n'avait rien résolu, surtout pour les Occidentaux. Le déséquilibre entre les blocs s'était accentué d'une manière telle que les gens de l'Union se laissèrent aller à commettre une erreur de calcul. Réduit aux deux Amériques et à la lointaine Australie, l'Occident n'aurait jamais dû se remettre de la terrible punition infligée par les fusées tombant comme de la grêle.

Il est probable que cette logique de géopolitique eût été respectée si l'Union n'avait été elle-même frappée si violemment qu'elle avait failli succomber et que la plus grande partie de ses dirigeants d'avant-guerre s'étaient trouvés parmi les victimes des premières heures. Les nouvelles équipes au pouvoir, malgré leur conviction, leur préparation, leur savoir, manquèrent de la clairvoyance indispensable aux conducteurs de peuples et se laissèrent accaparer par la reconstruction de l'Union, par son extension, par le renforcement de son contrôle politique, délaissant ainsi la possibilité d'une neutralisation définitive de l'Occident exsangue.

Leur excuse fondamentale fut la difficulté de digérer les nouveaux États convertis en provinces ou républiques, mais également le maintien dans l'Union Centrale de certains turbulents qui espéraient s'en dégager à l'occasion du drame planétaire. Enfin, l'attitude d'extrême vigilance de « l'observateur aux yeux bridés » leur imposa un effort considérable sur leurs frontières orientales, effort dont ils se seraient bien passés.

Quand ils eurent les moyens de s'occuper de ce qui se tramait chez les Twinaméricains, ils constatèrent qu'ils n'avaient plus aucune chance de pallier la menace virtuelle, à moins de déclencher un nouveau conflit. Ils reculèrent devant l'hécatombe, espérant que ce ne serait pas pour mieux sauter.

Suivant les prévisions des astrophysiciens de la Crau, le *France*



s'effaçait définitivement des appareils d'observation les plus perfectionnés, sans que l'on sache s'il avait été repris en main par son équipage ou s'il poursuivait, vers la dissociation moléculaire, une course folle et sans espoir.

Les dirigeants de l'Union jugèrent plus utile, sur le plan de la propagande, d'admettre la perte de l'astronef et de son glorieux équipage, avec d'autant plus d'aisance que le premier de leurs vaisseaux cosmiques, le *Nicolas Belaïef* commençait une série d'essais prometteurs et allait assurer la relève dans les canaux subtils de l'information dirigée.

Parmi les cercles scientifiques de la Crau, dans le milieu étrange où évoluaient les « génies » en salopette rouge ou blouse verte, d'autres motifs de conversations et bientôt de discussions très âpres prirent le dessus. La propagande avait créé de toutes pièces le mythe des « génies » à partir de femelles et de mâles fondamentaux, normalement sexués, possédant esprit et réflexes, ressentant ou éprouvant sentiments et sensations.

Tous et toutes connaissaient celles et ceux qui, au moment même où, dans les installations souterraines de la base ils échangeaient leurs craintes et leurs espoirs, tentaient sans doute encore de dompter le monstre hyper énergétique créé pour la conquête des étoiles.

Dans ces heures sans durée, de discussions passionnées, d'échanges de concepts, de propositions généreuses ou irréelles, de constatations glacées, une seule conclusion s'imposa peu à peu, claire, sans ambiguïté. Lorsque le contact avait été perdu, la machine poursuivait son accélération en dégression constante, suivant la loi nouvelle de Vainereau-Boscof-Sinski affirmant que la limite n'était pas l'effet C 2 mais sa dérivée, l'effet M. Autrement dit, le caractère vecteur-vitesse ou célérité demeurait sans influence directe sur la matière, vivante ou inerte, alors que le caractère massique disposait de pouvoirs illimités contre lesquels luttait sans espoir les ordinateurs du C.E.V.S.

Pour l'ensemble des « génies » (à distinguer de leur individualité propre), le silence des transmissions du navire entraînant celui des capteurs terrestres, n'avait pour cause que la vitesse fantastique du mobile *France* créatrice d'une déformation spatiale inévitable.

Dans cette hypothèse de groupe, le brouillage intense des dernières semaines avant la fin fut partagé entre le flot des hypérons

et la torsion spatiale.

Bien entendu, quelques individualités, pour ne pas dire la plus grande partie des individus des deux sexes formant la remarquable équipe de la Crau, conservèrent pour eux leur intime conviction.

La connaissance qu'ils avaient du navire et de son équipage, avec lequel ils avaient fraternisé durant les quatre années de sa construction et de sa mise au point, s'appuyant sur les éléments analysés depuis le départ dans les salles des ordinateurs du C.E.V.S., leur faisait croire que le *France* serait finalement dompté et reviendrait un jour.

Seulement, cette fois, l'unanimité se retrouva devant le fait relativiste qu'aucun scientifique n'avait eu le droit de discuter devant les curieux de la prop, avant le raid. L'antigravitation avait mis à mal une grande partie de la construction einsteinienne, mais il en demeurait des pans très solides.

L'espace subissait une torsion... probablement et le respect des équations de la relativité voulait que le temps subisse une contraction de telle manière que le retour, en admettant qu'il soit possible, ne pourrait désormais survenir que dans un avenir si lointain que plus rien ne subsisterait de l'organisation qui avait été à la base de leur réussite. Pour la simple et unique raison que si le *France* avait réellement atteint 20 000 « cefracs », par exemple, deux années de son potentiel énergétique, humain et matériel, représenteraient sur Terre plus de deux siècles d'attente.

Ce fut alors que dans le plus grand des secrets, les femmes et les hommes qui avaient œuvré, coude à coude avec les disparus, pour ce qu'il eût été convenable d'appeler le Grand Œuvre de l'Humanité, apprirent du plus ancien et du plus responsable d'entre eux, ce qui avait été imaginé, dès le début de l'expérience.

— Pierre Roche et Germain Nadier savent, et s'ils disparaissent, leurs remplaçants sauront, qu'en certains points de notre monde en proie aux secousses de l'évolution, des sanctuaires inviolables contiendront tous les éléments de survie qu'un office spécial de l'Union a imaginés. L'équipage du *France* comprendra alors que personne, ici, ne les a oubliés, que tous nous avons eu foi en eux et cette confiance, cette foi, ils la découvriront dans l'un des douze lieux secrets dont seuls ils connaîtront l'existence dans leur ensemble. Je suis seulement autorisé à vous dire qu'un de ces sanctuaires a été aménagé sur notre base... et qu'en principe il défiera le temps. Mais si finalement celui-ci était le plus fort, nous espérons qu'il en restera au

moins un des douze pour transmettre notre reconnaissance.

Il y eut de nombreux murmures, des exclamations, des acclamations et ceux qui conservaient l'image la plus chaude, la plus familière des disparus se sentirent un peu rassérénés. Les autres soupirèrent. Après tout, les navigateurs de l'infini étaient tous volontaires et la disparition des astronefs, les uns après les autres, avait quelque chose de fascinant, de stimulant, de presque indispensable pour une humanité qui pressentait, qu'une fois de plus... ou de trop, elle frôlait le précipice.

Quelques maladresses politiques, soigneusement montées en épingle par les faucons des deux blocs, qui avaient repris leur vol en toute liberté, firent monter la tension de quelques crans. Les scientifiques de l'Occident reprochèrent aigrement aux praticiens de l'Union une avance technique et un ostracisme également intolérables.

Les dirigeants de l'Union répondirent avec logique, mais sécheresse, qu'ils n'avaient pas gagné la guerre précédente pour donner le pouvoir et la science aux vaincus et qu'il appartenait à ces derniers de faire les efforts de rapprochement indispensables s'ils le désiraient, en changeant par exemple de régime politique. Ils ajoutèrent, pour faire bonne mesure, que les vastes territoires de l'Union regorgeaient de ressources naturelles et que celles-ci, sagement exploitées, leur permettraient de disposer des moyens de protéger leurs populations pacifiques, groupées dans un même idéal fraternel, sans pour autant renoncer à envoyer des astronefs à la conquête des étoiles.

Les satellites d'observation twinaméricains confirmaient ces déclarations sans fard et plusieurs coques d'astronefs géants, assez semblables au *Nicolas Belaïef*, qui tardait à partir pour des raisons inconnues, se trouvaient en fin d'armement dans les différents chantiers de l'Union.

Les milieux scientifiques occidentaux, harcelés de plus en plus fréquemment par un gouvernement twinaméricain placé devant la terrible échéance, dramatiquement proche, de la pénurie de ressources énergétiques fossiles, ne purent que réitérer leurs graves avertissements. Faute d'une politique sage de recherche, de réalisations mais également d'économies substantielles, n'ayant pas voulu injecter dans la mise au point des capteurs d'énergie solaire les fabuleux montants conservés pour l'armement secret, l'Occident entraîna dans une période dangereuse de stagnation qui serait suivie sans aucun doute d'une ère de profonde récession.

Les faucons découvrirent, dans ces déclarations sévères, matière à semer le doute dans les esprits des politiciens et soutinrent que l'Union, par son avance technologique et l'immensité de ses ressources naturelles allait devenir une menace létale pour la civilisation twinaméricaine. La différence entre les coques d'astronefs interstellaires et de cosmonefs d'invasion demeurant incertaine, ils jouèrent de cette ambiguïté pour ancrer, dans les hautes sphères gouvernementales, l'idée d'une invasion prochaine.

« Tout plutôt que l'esclavage économique qui sonnerait le glas de la liberté », tonnèrent les tenants de l'extrémisme occidental. « Menaces stupides de réactionnaires sans scrupule », répliquèrent ceux de l'autre bord, en prenant les précautions matérielles nécessitées par la situation, en clair en mobilisant. Les arsenaux travaillèrent comme jamais encore ils avaient œuvré. La plupart des armes permises et pas mal de celles qui ne l'avaient jamais été sortirent des cocons.

Les peuples oscillèrent au gré des imprécations, sensibles à la puissance du verbe, comme toujours, masses malléables et corvéables, prêtes au sacrifice sans en connaître la cause et encore moins le prix. Les anathèmes suivirent, que se lancèrent avec vigueur les chefs les plus écoutés des deux camps.

Des anathèmes aux projectiles matériels destinés à la dématérialisation il n'y a qu'un faible écart, comme le sait tout despote éclairé, en admettant que l'épithète soit accolable à ce substantif. Le « gap » comme le dirent, une dernière fois, les Twinaméricains, fut aisément franchi, on ne sut jamais par qui, mais il le fut.

Ensuite...

\* \* \*

Eh bien... il ne fallut pas tellement de temps pour donner à la planète une apparence de tranquillité, après quelques douzaines d'éclairs aussi vifs que bruyants, quelques tourbillons de fumée noire, grise et ocre que dispersèrent les alizés et les contre-alizés, quelques périodes d'intense activité humaine, de folle dépense énergétique et de tentatives réussies de suicide collectif.

A ce sujet, le moment choisi par « l'observateur aux yeux bridés » pour appliquer l'une des dernières règles issues des commandements du Grand Timonier disparu, se révéla catastrophique. Alors que l'Asie de l'Est aurait pu se trouver la seule véritable

puissance dominant un monde détruit, l'impatience, la nervosité ou, qui sait, une erreur de jugement la lancèrent dans l'aventure, avant que l'Union ne se trouve réduite au silence. Et ce qui avait été préparé de très longue date pour une telle éventualité se passa en quelques petites heures. Le long de la frontière commune jaillirent les corps fuselés qui retombèrent en soleils instantanés, effaçant la vie.

Tout s'apaisa. Le géon en avait vu d'autres. Le Temps, cet ami de la nature, nivela ce que la guerre entre les êtres de la même espèce n'avait pas réussi à raser. La nature, flattée d'être enfin revenue à son rang primordial, chercha et trouva, évidemment, des solutions au déséquilibre biologique et écologique entraîné par la prolifération des bipèdes prédateurs et par les suites de leur dernier conflit.

Il n'y eut besoin que de vingt siècles, un rien, pour que les mers et en général les surfaces liquides retrouvent leur pureté originelle et un taux de radioactivité supportable par la vie. Trois mille ans suffirent aux végétaux pour effacer les souillures de l'humanité, la lèpre des habitats, les terriers de béton, la petite vérole des impacts des fusées et de leurs charges démentiellles. En cinq millénaires, les animaux retrouvèrent leur seul ami, le nombre.

Au dixième millénaire après la disparition du *France*, la glaciation périodique fit excuser son retard à intervenir par une rigueur inaccoutumée qui acheva la tâche de salubrité entreprise par le Temps. Ce qui restait de l'humanité fut confronté à la plus impitoyable des sélections naturelles. Les hordes faméliques suivirent, en fondant peu à peu, les hardes, dans leur fuite devant la glace. Les tribus tentèrent de coller aux troupeaux, ne survivant que par leur présence dispensatrice de chaleur et d'énergie vitale. Le feu fut à maintes reprises perdu, oublié, retrouvé, redécouvert.

L'accumulation des glaces et des neiges sur d'immenses étendues produisit l'enfoncement de quelques socles continentaux. L'isostasie amena en contrepartie le relèvement d'autres masses moins chargées. Des fractures se rouvrirent, d'autres se découvrirent, le magma se fraya un passage, les volcans tonnèrent et crachèrent furieusement, laves, cendres, scories, apportant une fertilité neuve pour les millénaires à venir. L'eau, pompée par le Soleil et transformée en neige et en glace, baissa dans les océans. Des montagnes commencèrent, discrètement, à s'édifier sous la poussée des plaques continentales en dérive, mais d'autres s'érodèrent avec rapidité sous l'action des glaciers, râpes irrésistibles qui emportèrent, entre autres, certains des sanctuaires prévus pour assurer la liaison avec les éventuels revenants du *France*.

Puis à nouveau, étant donné le rythme presque régulier des phénomènes tectoniques et orogéniques, le calme revint avec la chaleur ; les glaces reculèrent ; les océans remontèrent; les tourmentes revinrent et s'effacèrent; les zones tempérées se reformèrent, quelque peu décalées vers le nord ou le sud.

La Terre reprit un nouvel équilibre et l'espèce humaine, réduite à quelques poignées d'individus, épars sur l'immensité des terres émergées, protégée par sa résistance physique et son intelligence atavique, commença à pouvoir s'intéresser à autre chose qu'à la survie immédiate.

Les familles réunies en tribus ou en clans retrouvèrent le goût de la sédentarité... pour ceux ou celles qui le pouvaient déjà... ou encore.

Vingt-cinq mille cinq cents ans, exactement, se sont ainsi écoulés, entre la première et la dernière page de ce chapitre.

## CHAPITRE II

En pénétrant dans la salle de réunion, Pierre Roche, commandant, maître à bord du *France*, perçut la tension qui régnait parmi ceux qui venaient de recevoir l'invitation d'avoir à s'y retrouver sans retard. On ne partage pas près de cinquante mois, exactement 1 507 jours, avec des hommes et des femmes, dans un volume aussi restreint que celui d'un astronef, pourtant qualifié de géant, sans parvenir à connaître les moindres réactions de cette communauté.

Une communauté? Oui, sans doute, comme le Moyen Age pouvait en avoir connues, serrées autour du prieur, unies dans une même foi, malgré les soudaines et brutales incursions du démon. Un ordre cloîtré, dont le couvent avait nom *France* et fonçait vers la Terre avec une célérité uniformément décélérée; dont le Dieu s'appelait Science et les saints avaient nom : Dévouement, Abnégation, Sacrifice; les anges se nommaient Gloire et Vertu, Amour et Amitié; les démons étaient l'Orgueil, la Vanité, la Puissance et l'Argent. Pierre Roche... prieur... confesseur... capable de donner toutes les absolutions...

Roche n'avait rien de la silhouette de l'aventurier définie par la propagande et copiée par des milliers de cervelles ramollies. Carré d'épaules, le torse large, il mesurait deux centimètres de moins que six pieds, comme il avait coutume de le dire. Son visage avenant, sain, bien en chair, était illuminé par de beaux yeux bleus assez clairs dont les cils noirs accentuaient la profondeur. Nez à peine busqué et menton solide complétaient l'impression de solidité en même temps que d'affabilité de l'homme auquel les gouvernants de la vieille république de l'Union, la *France*, avaient confié la prodigieuse machine conçue et réalisée par les « génies de la Crau ».

Il ne fallait cependant pas se fier outre mesure à la bonhomie apparente et à l'amabilité ouvertement affichée par le commandant de l'astronef, pour en déduire qu'il n'eût pas été capable de tenir son équipage en cas de coup dur. C'eût été faire bon marché de la formation sévère du lieutenant Roche dans le corps d'élite des astronautes de l'Union, du bagage spatial acquis avec les engins soviétiques assurant les liaisons régulières Terre-Lune et retour, et de la solidité de son caractère forgé par une jeunesse difficile au cœur du désert Breton puis par les épreuves terribles de la guerre de l'Énergie.

Le voyage qui allait s'achever enfin prouvait que Roche le Fort pouvait concilier rudesse et amabilité, volonté et souplesse, puisqu'il avait su maintenir cohérente et efficace, la communauté qui lui avait

été confiée, à travers les multiples difficultés d'une aventure longtemps désespérée.

Il y avait eu d'abord les incidents techniques, que les connaissances et l'esprit de sacrifice, également remarquables, de tout l'équipage, avaient permis de surmonter, sous la férule impitoyable de Roche la Brute. Sans l'intransigeance et la force exemplaire du commandant de bord, jamais la fuite survenue dans le circuit de stabilisation, durant les premières heures de la seconde accélération, après la mise en route des générateurs hypéroniques n'aurait pu être colmatée.

Deux hommes en étaient morts... en toute connaissance de cause. Bigot, l'ingénieur responsable du bloc interdit et Sennes, le second officier mécanicien. Morts lentement, rongés par les radiations... en héros, pour que vivent leurs compagnons d'odyssée. Leurs scaphandres isolants n'avaient pu les protéger. Ils le savaient depuis le premier instant de panique, quand les détecteurs avaient carillonné dans tout le navire.

Roche le Responsable le savait également... Pas une chance sur un million pour eux de s'en tirer. Pas une chance sur cent, pour le *France*, d'éviter la catastrophe... et pourtant ils avaient pris le risque suprême avec lucidité. La dextérité de l'un et de l'autre, leur connaissance approfondie de la machine, avaient permis le miracle. Un nouvel anneau de titane pur, soudé sous argon sur la frette défailante, puis un troisième anneau en acier pour renforcer la résistance mécanique de l'obturation. Comme l'annonça alors Bigot d'une voix triomphante qui masquait la lassitude d'une agonie proche, cela péterait sans doute plus loin, mais là, certainement pas !

Gigot et Sennes dormaient leur dernier sommeil dans la morgue automatique depuis 1 476 jours.

Ensuite était survenu l'emballlement totalement imprévisible des générateurs hypéroniques, refusant brusquement de se soumettre à l'interposition des écrans absorbants destinés à régler leur émission de particules lourdes. Une année durant, l'équipage, soutenu par la volonté farouche de son commandant, avait lutté contre les hypérons avant qu'enfin une solution soit trouvée dans la modulation de la séquence de neutralisation des éléments énergétiques. Mais durant ce temps, le *France* avait atteint une célérité incalculable, interdisant pratiquement toute manœuvre et seul, l'état de vide de l'espace pouvait expliquer qu'il n'y ait jamais eu de rencontre entre le mobile fou et un corps matériel, capable de franchir le champ magnétique de



protection naturelle du navire prévu par les « génies de la Crau ».

C'est alors que le confinement avait fait sa première victime. Berthe Celine, la compagne de Bigot, l'ingénieur héroïque, vint trouver un soir le commandant du *France* comme n'importe qui pouvait le faire, quel que soit le moment, et d'une voix calme, presque enjouée, elle l'avait averti :

— Commandant, je suis désolée, mais je suis parvenue au bout de la route. J'ai fait ce que j'ai pu pour répondre à la confiance que vous avez tous mise en moi. Je vais rejoindre Roland où il se trouve.

— Voyons, Berthe! Que me racontes-tu là?

— La simple vérité, commandant. Je crois avoir rempli ma tâche et plus rien désormais ne m'empêche de rejoindre celui qui n'a jamais cessé d'être près de moi, mais de l'Autre Côté. Nous nous aimions... follement... la fatalité... ou peut-être autre chose que je n'ai jamais appris à considérer... je suis athée... a voulu que nous soyons séparés avant de connaître la fin de l'aventure merveilleuse du *France*. Nous venons de mater les hypérons... Il fallait tenir et j'ai résisté. Je te demande pardon, Pierre... commandant... tu sauras mieux que quiconque comprendre et m'excuser auprès de mes amis.

Elle était morte dans la nuit et Roche le Responsable n'avait rien tenté pour éviter cette issue, après avoir entendu la voix, toujours aimable, complice, tendre, affectueuse, changer imperceptiblement pour lui déclarer avec une netteté impitoyable qu'il valait mieux la mort que la folie, celle-ci étant la maladie la plus contagieuse dans le milieu clos de l'astronef.

La folie! Elle guettait... Jeanine Silla et son amant, le beau Sylvain Trégnier, ancien de l'Aéronavale, premier pilote du *France* en avaient été les victimes. La première n'avait pu résister aux attaques de l'hystérie, malgré les calmants, et le deuxième avait payé de sa vie son incapacité à combler une partenaire devenue un monstre dévorant. Ils avaient rejoint les héros après que l'on eut découvert leurs corps enlacés, déjà raidis par l'empoisonnement foudroyant.

Le souvenir de la tragédie s'était estompé, comme tous les souvenirs, toujours, s'estompent, devant les coups répétés du présent qui vous rappelle qu'il existe et qu'il exige.

Enfin il y avait eu Gaëlle, si jolie et si fine, que la promiscuité inévitable avait tuée. Un jour que nue, sur l'un des fauteuils de sa cabine, elle acceptait les hommages particulièrement vigoureux de

Bob Peloux, le second pilote, quelqu'un était entré par mégarde, à l'instant précis où elle atteignait l'orgasme, brisant net la courbe sensuelle. Elle ne s'en était pas remise et sa raison, un moment vacillante, avait brusquement sombré, la transformant en animal aux réflexes sexuels exacerbés, hurlant à longueur de veille.

Roche, le Maître de l'astronef, avait eu la terrible et inflexible volonté de suivre les instructions formelles du code de navigation astronautique et, après consultation du médecin spatial, Francine Thizouailles, la décision avait été prise. Gaëlle était morte durant son sommeil de bête.

Six morts en presque cinq années... c'était beaucoup, mais moins que ne l'avait redouté Roche le Sage, en prenant ce commandement exceptionnel, après les entretiens secrets avec les responsables du projet. Il devait ce résultat à la qualité de l'équipage, aussi bien sur le plan physique que sur celui, plus délicat à cerner, du moral. Ils étaient jeunes, très jeunes, lors de l'embarquement et ne comptaient que des vols d'entraînement circumterrestres.

L'espace les avait mûris... peut-être trop vite. Les équipements du navire, pour lesquels les techniciens au sol avaient dépensé des trésors d'ingéniosité, afin que la vie soit acceptable pour ceux qui allaient affronter les vitesses insensées devenues l'objectif primordial de l'homme, avaient rendu tous les services que l'on pouvait espérer d'eux. La condition physique de chacun frôlait la perfection. Ils revenaient sur Terre avec des forces musculaires intactes, sinon améliorées, grâce à la gravité importante maintenue au prix d'une lourde dépense énergétique, mais indispensable en raison de la durée du raid, aussi à l'entraînement intense et quotidien dans les locaux spécialisés.

L'ensoleillement artificiel de la salle de repos permettait de distribuer la dose exacte de radiations bénéfiques, indispensables à leur métabolisme et, débarquant sur une plage du Pacifique ou de la Méditerranée dans une nudité totale, ils ne pourraient pas être remarqués de la foule des habitués.

Enfin, ils avaient atteint un complet équilibre sexuel après les tâtonnements, errements et petits drames, plus ou moins intenses du début du voyage. Ils avaient été formés à une très grande liberté qui, cependant, avait eu de la peine à lutter contre les réactions de possession et les contraintes de défense instinctives. Puis les relations s'étaient normalisées. Ils étaient devenus une grande équipe de garçons et de filles, de mâles et de femelles, génétiquement sains

encore que provisoirement stériles, quel que soit le sexe. Les couples avaient varié, un peu, souvent, moins souvent, puis... rarement.

Roche le Mainteneur avait réussi à aplanir ce qui risquait de soulever les tempêtes, à modérer les exigences, à raisonner l'irrationnel, à repousser l'absurde. Mais cela, il le devait à Roche le Fidèle, celui qui avait choisi, une fois, tout au début, d'accepter que le regard des yeux pers d'Ilma Sers soit ce qu'il avait connu de plus beau depuis l'âge de raison.

Leur couple avait tenu en parfait équilibre. Ils veillaient, après en avoir admis la nécessité absolue, à ce que leur union physique soit aussi complète que possible et leur apporte la sérénité. Ils y parvenaient avec amour, devenant peu à peu le môle, le roc solide, auxquels se raccrochaient ceux ou celles qui, à un moment ou un autre, se sentaient en position de faiblesse.

Et ce fut Roche le Fidèle qu'ils regardèrent, avec, au fond des yeux, cette lueur d'affection, de confiance, mais aussi de crainte vague qu'il connaissait bien. Il ne réunissait jamais son équipage pour rien et l'astronef se trouvait en décélération depuis 340 jours.

— Salut!... Nous arrivons à la fin du voyage et des épreuves et il va falloir que nous réussissions l'accostage aussi bien que nous avons réussi le basculement cap pour cap et le maintien de celui-ci sur notre brave Soleil. Car je suis en mesure de vous affirmer que c'est bien lui qui se trouve au centre du réticule des viseurs. Nos bons génies ont correctement calculé les paramètres de la trajectoire du *France* et nos instruments ont fonctionné et fonctionnent encore d'une manière incroyablement parfaite. Le Soleil atteint la grosseur d'une lentille et c'est revigorant, après l'avoir vu pratiquement disparaître... Notre ami Langlois vient de situer Jupiter... Bon... Mais je ne vous ai pas réunis pour vous communiquer ce petit bulletin de satisfaction, vous vous en doutez bien. Nous sommes un équipage... Plus que cela, une fraternité, une famille liée par les devoirs de la vie et par ses morts. C'est donc avec mes frères et mes sœurs que je dois aujourd'hui discuter de ce qui devient extrêmement troublant. Nos émetteurs sont en état, nos récepteurs n'ont aucune raison de ne pas recevoir à la perfection. Longtemps après notre départ, nous avons pu capter les trains d'ondes porteuses, alors même que plus rien ne pouvait être décodé, en raison du brouillage...

« Nous ne recevons rien, nous ne détectons rien, ni porteuse ni parasites alors que les instruments devraient réagir, ne serait-ce qu'aux arcs de rupture de n'importe quel complexe industriel, comme

ils réagissent aux éclairs d'orage, particulièrement abondants. Je ne vous apprends rien, c'est bien évident, mais je vous invite à ce que nous y réfléchissions ensemble. Quelqu'un a-t-il déjà une opinion à formuler? »

— Moi, commandant, répondit aussitôt Ilma Sers en levant une main, les doigts ouverts, depuis sa place au premier rang.

— Je t'écoute.

— Tu as raison de dire que nous sommes tous au courant. Et pas mal d'entre nous cogitent sur ce problème. La plupart pensent que nous avons atteint, voire dépassé, 30 000 « cefracs », ce qui conduit nos 1 507 jours à bord à avoir fait de nombreux petits sur Terre. Il doit y avoir un décalage donnant à prévoir que nous ne pouvons retrouver ce que nous avons laissé. Les prévisions tablaient sur un maximum de dix ans, mais il faut entrevoir la possibilité que personne ne se souvienne de notre existence.

— N'exagérons rien! s'exclama Roche avec un petit rire confiant, pour atténuer la rudesse de la déclaration de sa compagne. Personne, malheureusement, n'est capable de dire la vitesse que nous avons atteinte lors de l'emballlement des générateurs. Nous avons déjà effectué pas mal de calculs mais je me demande si leur base est valable. Jusqu'au moment où nous avons repassé en décélération le cap des 10 000 « cefracs », il faut bien se dire que nous ignorions tous où nous en étions...

— Et cela nous a pris trois ans... à partir du moment où nous avons repris les hypérons en main.

— En main, si l'on peut dire... oui... Je maintiens que le cap est bon, que la décélération va nous amener dans le système solaire à petite vitesse cosmique, mais quant à la période temporelle... il nous faut la cerner.

— Nous avons calculé en son temps, avec une assez bonne approximation, la position de Proxima et son éloignement, lors du passage en vitesse zéro, tu te souviens, commandant, indiqua François Nallet, l'astrophysicien.

— Oui, François... Cela ne nous donne pas grand-chose. Tu as admis que les mesures astronomiques que nos télescopes permettaient ne pouvaient avoir une bien grande précision en l'absence de repères spatiaux connus. Une seule valeur est certaine, la durée mesurée à bord par les horloges atomiques : 1 507 jours... En admettant que la

durée de ceux-ci n'ait pas varié sur Terre, les ordinateurs laissent prévoir que nous serons en orbite de freinage le 1 517<sup>e</sup> jour de notre expédition. Voilà les seuls éléments dont je sois absolument certain en ce moment. C'est peu.

— Rien à dire contre tes arguments, commandant, accepta Jo Donniau, le chef pilote.

— Il n'empêche que si, comme nous le croyons d'après nos spectrographes, l'effet Doppler joue pour le *France* comme pour d'autres mobiles, nous devons avoir atteint et dépassé des vitesses hautement relativistes, assura Ilma Sers sans se démonter. Cela nous conduirait à une distorsion temporelle de quelques siècles, ajouta-t-elle avec un très joli rire de gorge.

— Tout à fait juste, approuva Thérèse Bourgeois, astronome du navire, aussi ronde et même boulotte que son compagnon François Mallet était sec et anguleux. Mais il faut compléter cette observation d'Ilma par une autre que voici. Les équations de Lorentz sont d'une simplicité biblique, elles laissent entendre, comme celles d'Einstein, que la masse de notre navire, la nôtre en tant que composants, devraient avoir atteint des valeurs assez inquiétantes si nous avons crevé le mur des 20 000 « cefracs », par exemple. Or, sauf erreur, nous ne sommes pas des ectoplasmes !

— Oh non! rugirent la plupart des hommes présents en se mettant à rire de bon cœur.

— Bon, ça va! vous avez compris, c'est le principal, que si la masse a augmenté selon les thèmes relativistes, nous ne nous en sommes pas aperçus. C'est étonnant et cela peut nous amener à nous poser les questions suivantes : les équations sont-elles justes dans tous les cas et avons-nous réellement atteint les célérités enregistrées? Mais... il y a une indication allant en sens opposé...

— Et cette indication supprime, selon toi, la nécessité de se poser les deux questions précédentes ?

— En bonne logique, oui. Mais je crois préférable que chacun soit juge, commandant. François et moi observons les constellations vers lesquelles nous revenons, sous un angle qui ne permet pas de les reconnaître visuellement, mais, après traitement par les ordinateurs, nous avons obtenu des redressements que nous estimons tout à fait corrects... quand nous prenons pour référence des astres très lointains. A quelques secondes d'arc près, les positions déduites par les ordinateurs correspondent bien. Nous avons ainsi reconstitué Orion...

à peu près... Andromède... Cassiopée... en nous repérant cette fois sur M 31, la grande nébuleuse, visible sans difficulté. Nous avons tenu compte, autant que possible, des éléments de notre déplacement angulaire par rapport aux astres observés, la célébrité du *France* posant des problèmes ardues que nous ne sommes pas certains d'avoir entièrement maîtrisés. Ceci dit, nous avons recommencé plusieurs fois les visées sur la Grande Ourse puis, pour contrôler ce qui apparaissait, nous avons recherché une constellation nous offrant également un ou plusieurs astres à déplacement angulaire rapide..., rapide à l'échelle cosmique, j'entends.

« Nos observations sur la Grande Ourse font ressortir que Mizar et Dubhe occupent des positions anormales. Les déplacements constatés correspondent à un décalage temporel de vingt millénaires au moins et de trente millénaires au plus...»

— Oh!... fit une voix de femme.

Pierre Roche releva les yeux et vit Frédérique Rossi, la jeune navigatrice, une main sur les lèvres, confuse. Il hocha lentement la tête sans perdre de sa gravité.

— Afin qu'il ne puisse y avoir d'erreur d'interprétation, nous avons recherché, comme je le disais, une autre constellation favorable et il en existe une, particulièrement bien axée : Eridan. L'étoile Eridan O 2 est, avec Epsilon de la même constellation, une étoile à déplacement rapide. Les visées et positions corrigées par les ordinateurs concordent et nous avons pu compléter ces résultats par les positions d'Aldebaran et d'Arcturus. La fourchette demeure : 20 000-30 000 ans.

— Voilà donc ce que je voulais que vous entendiez, enchaîna le commandant du *France* sans laisser le temps aux objections et remarques de fuser. Il nous est évidemment difficile d'admettre cette prodigieuse distorsion qui signifierait que nous avons atteint les très hautes vitesses relativistes, en un mot que nous sommes capables, en quelques années de vie humaine, de joindre le système solaire à près de vingt autres systèmes stellaires... Ces performances sont très supérieures à ce qu'attendaient nos amis de la Crau. Nous devons retenir que jusqu'à présent ils ne se sont pas trompés sur les capacités de la machine. Notre présence dans cette salle, alors que l'astronef revient, droit sur la Terre, en est une preuve. Il y a donc un doute sérieux sur l'ensemble de nos observations...

— Commandant! protesta François Mallet, ne cherche pas à nous faire croire que tu n'es plus l'esprit le plus agile de cette

honorable assemblée de navigateurs de l'espace. Tu sais calculer de tête les équations de Lorentz rapportées à notre tentative. 20 000 « cefracs » peuvent sembler loin de 200 000 ou de 2 000 000, alors que nous savons qu'en valeur absolue l'écart est minime... Notre astronef peut avoir atteint une vitesse si proche de celle de la lumière, durant ne serait-ce que quelques instants, avant qu'enfin nous maîtrisions ces foutus hypérons, que l'effet relativiste sur le temps soit devenu catastrophique pour nous !

— Pourquoi catastrophique? demanda Ilma Sers avec vivacité.

— Pourquoi ! s'exclama l'astrophysicien, ahuri. Mais... je ne sais pas, moi. Te représentes-tu ce qui a pu se dérouler sur Terre en quelques millénaires? Nous ne retrouverons rien, mais rien de ce que nous connaissions, entre autres !

— Ce risque nous était parfaitement connu et accepté, rappela Pierre Roche d'une voix calme. Mais encore une fois, nous n'en sommes pas aux conclusions. Nous venons d'avoir des indications fournies par nos astronomes ; elles conduisent à déduire une assez forte distorsion temporelle, si toutefois un phénomène secondaire, encore inconnu, ne bouleverse pas la jolie construction relativiste. Car je suis un peu comme Thérèse, étonné de constater qu'il n'y eut aucun phénomène massif.

— Pierre... commandant, remarqua le second du navire, Germain Nadier; tu sais parfaitement qu'il ne pouvait avoir d'effet massif perceptible. Nous participons tous à la masse de l'astronef. Il est seulement probable qu'atteinte une certaine célérité, il doit y avoir changement dans les relations de la physique... Nous ne pouvons constater qu'une chose : nous n'avons pas été transformés en photons.

— Je t'accorde la justesse de ta remarque, Germain. Mais je suis obligé de m'en tenir à la rigueur la plus absolue et non aux appréciations. Les hypothèses astronomiques et physiques sont séduisantes ou redoutables, selon les points de vue. Il n'en est pas moins vrai qu'elles demeurent des hypothèses et que notre vie, après cinq ans d'espace et des épreuves inconcevables, est une réalité. C'est à une autre réalité que nous allons devoir nous adapter en parvenant au terme du voyage et nous devons y être préparés. Nous discutons en ce moment sur des observations et des déductions conformes à des lois physiques dont il nous semble, par ailleurs, qu'elles n'ont pas été respectées durant une grande partie de notre tentative.

— Crois-tu être le seul à penser, commandant? demanda doucement Claire Créteaux, la psychologue.

— Donnerais-je cette impression? demanda-t-il en retour, les yeux soudain durcis. La réunion serait alors inutile et... ce serait contraire à ce que nous venons de vivre et de souffrir ensemble... Je le crois du moins.

— Ne prends pas mal une remarque maladroite, Pierre, dit vivement la jeune femme avec un geste des deux mains ouvertes pour la supplique. Je voulais dire que toutes et tous nous sommes hantés par cette réalité... probable, de la distorsion temporelle à laquelle notre métabolisme, notre atavisme, notre moi intime se refusent de croire. Mais comme le disait Ilma, nous avons choisi et accepté...

— Revenons-en donc à ce que nous pouvons déduire et envisager. Selon moi, nous devons être en mesure de faire face à deux ou trois situations caractéristiques : la première, nous revenons sur Terre alors que quelques siècles seulement se sont écoulés depuis le départ.

— Siècles ou années? demanda brusquement Francine Thizouaille, le médecin.

— J'ai bien dit siècles.

— Tu négliges la possibilité envisagée au début d'une vitesse atteinte non relativiste ou très peu relativiste...

— Je ne néglige rien, du moins je le crois, Francine. Mais j'ai choisi la première hypothèse telle que définie : quelques siècles de distorsion.

— Il peut déjà s'en passer, des choses, en quelques siècles! s'exclama Germain Nadier avec un hochement de tête significatif.

— Oui, mais ce délai étant relativement court, les événements, les modifications, les conséquences en découlant ne peuvent être que le fait de l'homme; il serait extraordinaire que des incidents ou accidents cosmiques aient pu modifier considérablement les conditions de vie planétaire, précisément durant cette toute petite période de temps, petite comparée à la vie du géon.

— Il est certain que si nous avons la chance de revenir dans quelques centaines d'années de notre futur normal, nous allons retrouver une Union Mondiale consolidée et enfin la paix sur cette foutue planète. L'hydre twinoque aura été détruite et tous les mythes qu'elle conservait dans ses armoires. Ce ne sera pas un mal et pour ma part j'aimerais pouvoir constater que j'ai raison.



— Qui ne le voudrait? demanda Ilma Sers doucement.

— Il ne faudrait pas que cette paix éternelle à laquelle tu fais allusion, Germain, soit celle des morts... Quand nous sommes partis, aussi bien l'Union que les Twins se trouvaient sur la pente savonneuse, murmura Claire Créteaux.

— Ne dis pas de bêtises, fit nerveusement Germain Nadier.

— Je crois inutile de nous laisser entraîner dans l'évaluation des possibilités de changement survenues durant la période envisagée, remarqua François Mallet d'un ton conciliant. Les conditions de modification importante de notre écosphère ne peuvent être que lentes, si elles sont d'origine planétaire ou cosmique, à moins d'un accident tout à fait invraisemblable; si nous nous référons aux données du passé.

— Une pluie de bombes « H » transformerait ce que tu appelles notre écosphère en paradis ou en enfer pour les ectoplasmes chers à notre charmante Thérèse, grinça le second du navire.

— C'est évident, mais tu ne peux dire que les bombes soient d'origine cosmique.

— Et il faut souligner la fragilité de l'équilibre biologique des planètes terra-formes, ajouta Thérèse Bourgeois. Les bombes de Germain...

— Ce n'est pas *mes* bombes! protesta l'intéressé.

— Celles dont tu as parlé peuvent agir comme un déclencheur, poursuivit l'astronome sans se laisser démonter. En un rien de temps, ce qui était favorable à la vie peut devenir létal.

— Vous êtes vraiment réjouissants! s'exclama Jo Donniau, prenant la salle à témoin. Il peut y avoir mille raisons techniques à un silence radio et autant à des aberrations spatiales... Ayez de l'imagination si vous voulez, mais n'oubliez pas que nous vivons... et bien, dans un mobile extraordinaire que nous ramenons à bon port.

— J'aime ce que tu viens de dire, assura doucement Ilma Sers.

— Eh bien... nous allons passer de ce fait à ma deuxième hypothèse, proposa le commandant du *France*. Supposons que nous subissions une torsion temporelle dérivée des équations relativistes, comprise entre 10000 et 50000 ans...

— Tu vas sacrément loin, commandant! constata Germain Nadier.

— Pas du tout. Nos astronomes nous y convient, ne l'oublions pas. Un court passage au-dessus de 30 000 « cefracs » serait suffisant... Il ne faut pas négliger la réalité, en admettant, bien entendu, que les fameuses équations soient applicables. Mais admettons le fait, afin de considérer les conséquences possibles. Les changements seront très importants. Sur le plan humain, d'abord, mais, pourquoi pas, sur celui du globe terrestre dans son ensemble.

— Certainement, approuva François Mallet. La durée des phases glaciaires et interglaciaires a toujours été inférieure à la valeur temporelle que tu envisages maintenant. Si dix... et à plus forte raison, cinquante mille ans se sont écoulés depuis notre départ, par la vertu de saint Langevin et de son bonhomme, nous allons retrouver le monde soit en pleine glaciation, soit après une ou plusieurs glaciations et de toute manière dans un segment climatique autre que celui où nous vivions.

— Ce n'est tout de même pas une certitude, fit observer Ilma Sers.

— Si! Oh si! Nous avons acquis une très grande expérience dans l'interprétation des faciès géologiques. Nous possédons une image très exacte de ce qui s'est déroulé, climatiquement parlant, depuis plusieurs millions d'années. La forme cyclique est indiscutable, même si les périodes sont mouvantes.

— Tu es du même avis, Thérèse? demanda Pierre Roche.

— Oui. Souvenons-nous de quelques dates témoins. En l'an choisi pour être le zéro des calendriers modernes, l'homme a déjà plus ou moins oublié que dix mille ans plus tôt la glace recouvrait la plus grande partie de l'hémisphère Nord et sans doute de la calotte sud. En prenant l'exemple de la *France* durant cette période, l'homme ne pouvait résister au froid polaire que par une vie troglodytique ou cavernicole et encore choisissait-il les vallées non soumises à la menace des crues démentielles des fleuves durant la fonte. Les glaciers, dans leur avance têtue vers les fonds, laminèrent plusieurs dizaines de mètres de montagnes, ne laissant que des dômes soigneusement rabotés quand, enfin, ils reculèrent avant de disparaître. La dernière phase glaciaire, pas tellement importante, mais suffisante pour chasser l'homme européen jusqu'à la Méditerranée et jusqu'aux Pyrénées est celle de Wurm IV, qui correspond à peu près au Magdalénien : 10 000 à 15 000 ans avant

l'ère chrétienne. Nous étions donc, au moment de notre départ, dans l'attente d'une nouvelle avancée du froid.

— En nous en tenant à la seule répercussion du phénomène glaciaire que nos astrophysiciens tiennent pour incontestable, nous sommes obligés de déduire que de véritables bouleversements nous attendraient, fit remarquer le commandant du navire.

— Le progrès scientifique est, pour moi, irréversible, assura Germain Nadier, intervenant avec force. Les variations climatiques, si elles ont bien lieu, n'interviennent pas à des allures telles que l'homme ne puisse s'y adapter. La meilleure preuve, c'est qu'au temps des chasseurs de rennes, de mammouths et autres rhinocéros auquel Thérèse faisait allusion, les tribus ont su résister au froid alors qu'elles étaient privées de toute facilité technologique. Elles ne connaissaient et encore pas toutes, que l'usage du feu et de la pierre... La lutte contre le froid n'est rien qu'une formalité, dans la progression constante de l'humanité vers les sommets qu'elle devra atteindre. Elle ne représente rien pour des peuples qui sont capables d'envoyer vers les étoiles des navires voguant à des vitesses proches de celle de la lumière...

— Très bon développement, apprécia François Mallet. Il demeure pourtant un point essentiel que tu n'effleures pas, Germain. L'homme moderne est affreusement mal armé devant une agression cataclysmique, qu'elle soit climatique ou cosmique. L'homme des cavernes n'a dû sa survie qu'à son petit nombre... Il ne s'éloigna pratiquement pas du territoire dans lequel il se blottit pour laisser passer la vague de froid, tout près des hardes et des troupeaux, partageant leur sort... Combien moururent et ne laissèrent aucune trace pour ceux qui survécurent? Je ne suis pas convaincu de la résistance de l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle qui éternue aussitôt que le conditionnement de l'air se détraque et qui a mal au foie pour un peu de lipides ou de protides en supplément.

— Nous disposons d'une énergie qu'ignoraient les malheureux hommes-singes de Cro-Magnon et autres lieux fameux! répliqua Germain Nadier. Nous contrôlons parfaitement la fusion atomique, nous usons de la chaleur du magma interne partout où c'est possible, alors que nos lointains ancêtres ne connaissaient de cette chaleur que les désastres causés par les volcans. Nous savons transformer la lumière solaire en énergie électrique... Nous sommes certains de posséder cent fois plus de ressources énergétiques que l'humanité ne pourra jamais en dépenser...

— Objection! intervint brusquement Claire Créteaux. D'abord, tu oublies un peu facilement la guerre de l'Énergie. Si elle a eu lieu, c'est qu'il y avait un problème et je me demande s'il est résolu... Mais ensuite, je me souviens d'une remarque que faisait, il n'y a pas si longtemps, ne vous en déplaît à tous, un de mes profs de fac, un type adorable qu'on avait baptisé le « Douingue ». Il croyait dur comme fer à la fin de la civilisation avant les années 2200 et se référait toujours à une courbe assez terrifiante, il faut bien l'avouer, qui intriguait les chercheurs et les penseurs les plus célèbres. Cette courbe indiquait que la croissance de l'humanité n'était pas constante mais au contraire en expansion continue, suivant une relation exponentielle, menant soit au point oméga du curé philosophe Teilhard de Chardin, soit à une situation cataclysmique ou catastrophique. Parce que l'humanité, parvenue au point zéro des coordonnées ne pourra plus contenir les forces qu'elle a libérées, forces qui sont en elle ou qui sont elle. Un peu comme ce qui s'est passé avec nos générateurs...

— Nous avons dompté les hypérons comme l'Union sera capable ou a été capable de contrôler les écarts inconséquents de l'homme du XXI<sup>e</sup>, du XXX<sup>e</sup> ou de tout autre siècle, gronda Germain Nadier.

— Nous avons tous cogité, plus ou moins, sur cette hyperbole dont l'asymptote verticale semble devoir frôler en effet les années 2180 à 2220, commenta Roche. En écoutant le Physicien, l'Astronome et maintenant la Psychologue de notre équipe, nous serions tentés d'admettre que passé une dizaine de millénaires de distorsion temporelle, le *France*, selon les prophéties célèbres de Langevin auquel faisait irrévérencieusement allusion François, pourrait bien se présenter en orbite autour d'un monde nouveau, à l'ère des grands froids, ou en sortant tout juste; en tout cas après quelque chose qui aura effacé la civilisation grâce à laquelle nous sommes dans un astronef interstellaire capable de joindre Proxima ou même Capella. Et nous aurons à méditer sur la conduite à tenir si nous découvrons une boule glacée au lieu de la planète tempérée que nous avons quittée.

— On n'efface pas à coup d'hypothèses ce que l'humanité a accumulé par des siècles, des milliers d'années de souffrance, d'apprentissage, de travail intensif! s'écria Germain Nadier. L'Union dispose de la puissance voulue, de la foi indispensable, de l'organisation adaptée pour lutter efficacement contre toute menace, fût-elle climatique.

— Il ne suffit malheureusement pas de proclamer une idée, même généreuse, pour qu'elle ait une chance de se transformer en

réalisation ou en vérité première, remarqua Claire Créteaux. Je ne suis pas très ferrée en tectonique, mais je me demande ce qui resterait des réalisations humaines si les glaciers rabotaient une ville moderne?

— Pas besoin de faire appel à la tectonique pour cela, corrigea le commandant du *France*. Nous le savons avec précision. Une période glaciaire signifierait la fin de la civilisation, non pas celle de l'humanité, du moins peut-on l'espérer.

— Mais voyons, commandant, exposa l'officier en second du navire avec fougue. Depuis des siècles nos camarades de l'Union des Républiques Soviétiques se battent contre le froid et l'ont toujours tenu à distance. J'ai visité Moscouneuve, toi aussi. Nous avons vu ensemble les installations sibériennes, les chantiers sous le permafrost... Rien ne peut arrêter ceux qui ont foi dans le progrès scientifique et qui, comme les Unionistes, ont su prévoir et lier le peuple aux décisions.

— Je voudrais, sincèrement, que tu puisses avoir raison, Germain. Nous ne devons malheureusement pas oublier que nos écoutes permanentes sont silencieuses, que les télescopes découvrent des mouvements stellaires de grande amplitude et que, hormis les craquements caractéristiques des décharges orageuses, notre vieille planète ne nous envoie rien. Il se peut aussi, nous ne pouvons négliger cette éventualité, que la civilisation du moment n'utilise plus des appareillages capables d'entrer en relation avec les nôtres.

— Commandant, fit soudain Frédérique Rossi, tu penches pour cette hypothèse, n'est-ce pas?

— Tu vas trop vite, Frédérique, répliqua Pierre Roche lentement. Attends l'exposé global de notre problème, tel que je le vois. Nous arrivons maintenant à la troisième éventualité : les équations de Lorentz, les suppositions d'Einstein, ne donnent pas une réponse exacte dans toutes les conditions. Je m'explique. Il existe un infini entre une construction mathématique abstraite et une réalité vécue. Cette dernière est formée d'un ensemble prodigieux de paramètres que le mathématicien le plus génial n'a pu grouper, même par ensembles. Nous ignorons, en particulier, si à une certaine célérité, il ne s'introduit pas dans cette réalité une dimension nouvelle...

— Un peu fort, tu ne crois pas? bougonna François Mallet.

— Non, pas du tout, François. Laisse de côté l'habitude scientifique, les lois trop bien polies, les grandes théories remontant aux Grecs et aux Romains, en te souvenant d'un détail essentiel : Si

nos amis de la Crau avaient eu ce respect du passé acquis, nous ne serions pas ici pour en discuter. L'antigravitation, en elle-même, n'est-elle pas une source d'anomalies? Elle est basée sur la formation d'un très puissant champ gravi tonique... Quelle influence ce champ a-t-il sur l'environnement? Comment se référer aux concepts traditionnels quand nous avons encore en mémoire l'attitude de la plupart des très grands noms de la science lorsque les gravitons furent enfin isolés? Les plaques flottaient déjà, impondérables, que ces messieurs-dames pontifiaient encore sur l'inexistence de l'infra-particule universelle. Ce que je veux dire, c'est que nous devons être prêts à tout, n'ayant aucune expérience de référence. Nous revenons au bercail cinq années après l'avoir quitté, c'est-à-dire au moment que pourraient nous indiquer les chronodats. Bref, pas de distorsion temporelle, quelle qu'en soit la raison, mais une planète qui n'en demeure pas moins silencieuse... Cinq ans... Les pessimistes diront que les Occidentaux, vexés de la suprématie de l'Union en tous les domaines ont cherché une revanche... ou un règlement de comptes.

— Je t'en prie! souffla Ilma Sers en portant une main à sa bouche, trop belle.

— Pourquoi? Il faut avoir le courage de regarder toutes les situations possibles avec calme, pour mener jusqu'au bout la mission qui nous a été confiée. Être prêts pour la réception par des foules en délire, ce que pas un d'entre nous n'a dû escompter. Savoir reconnaître sur les radars les missiles s'entrecroisant ou montant vers nous... Ou bien constater que plus rien ne remue sur la planète enfin devenue paisible.

— Tu exagères, fit observer une fois de plus François Mallet avec gravité.

— Nous serons confrontés avec la réalité dans quelques jours, François. Il ne sera plus temps d'imaginer ni d'improviser. Le *France* peut tenir l'espace une dizaine d'années, ce qui pourrait nous permettre, en admettant le phénomène relativiste, de nous projeter quelques milliers d'années plus loin encore dans l'avenir, en admettant que nous découvriions un monde inhabitable ou inacceptable. Mais il serait étonnant que vous conceviez de poursuivre le voyage sans avoir acquis un certain nombre de certitudes. Nous allons vers une Terre qu'il va falloir regarder telle qu'elle est, de glace ou de feu, avec ou sans humanité, avec ou sans civilisation et en un temps incertain. Voilà exactement où je voulais que vous soyez conduits par cette discussion.

« Il est possible, souhaitable, mais hélas bien difficile, de soutenir que nos craintes sont vaines et que le silence des ondes ou le déplacement des étoiles repères ont une signification autre que celle que nous imaginons. La logique de la science à laquelle nous devons la réussite de ce raid, conduit, par conséquent, à des conclusions inquiétantes. En tant que responsable du navire et de son équipage devant les autorités de l'Union, il me reviendra en dernier ressort de décider de l'attitude à adopter devant la réalité quand nous la découvrirons.

« De cette attitude dépendront la sauvegarde de l'astronef et la survie du personnel à bord. Nous sommes capables de nous poser sur n'importe quel astroport ou cosmodrome ou même surface plane et résistante. Mais il est douteux qu'ensuite nous puissions repartir. Nos générateurs vont débiter en approche finale une énorme quantité d'énergie. Beaucoup plus qu'ils n'en ont débité à pleine vitesse. Certaines décisions, certaines manœuvres risquent donc d'être irréversibles ».

— Commandant! Tu ne vas pas proposer de poursuivre la route si quelque chose a changé sur l'astronef Terre? s'inquiéta Claire Créteaux.

— Je n'en sais vraiment rien. Je vous place devant les réalités possibles ou logiques découlant, malheureusement, d'expériences incomplètes ou de connaissances qui peuvent être périmées. Si la Terre n'est plus habitable, soit en raison du froid, soit à cause des radiations... eh oui!... que ferons-nous? Il vous faut prendre conscience de ces impératifs. Ceux qui nous ont envoyés vers les étoiles savaient le risque que nous courions et ne se faisaient aucune illusion sur la récupération du *France* en cas de réussite... Sauf si, par suite de phénomènes inimaginables, l'astronef franchissait sans encombre le mur de la lumière et passait dans un autre Univers... Certains prétendaient que dans un tel cas, la distorsion pourrait être infime et ne jouer que sur la phase accélération positive et négative, l'hypervitesse étant considérée comme un moment sans durée.

« La Terre, même inhabitée, mais évidemment... habitable, demeure pour moi préférable à une nouvelle aventure spatiale, en dépit de la tentation d'user de la merveilleuse machine qu'est notre *France* jusqu'à la limite de ses possibilités. Mais cette opinion est la mienne seule et ne pèsera que son poids, tel qu'il a été défini par le code de navigation.

« J'ai le droit de prendre toute décision imposée par les

circonstances mais je continue à considérer que chaque membre de la famille constituée par cinq années de vie et de souffrances communes est capable de fournir un avis parfaitement valable et exploitable. Il ne s'agit pas seulement de notre navire mais de notre survie pour laquelle sont morts, se sont sacrifiés, six d'entre nous, que je vous conjure de ne pas oublier au moment de votre décision.

« En conséquence et pour la seule et unique fois de ce voyage, j'ai décidé de consulter chacun d'entre vous par fiche anonyme. Ces fiches que vous perforerez devant les lignes correspondant aux idées qui vous conviennent, seront analysées par l'ordinateur central qui délivrera une synthèse logique motivant mon choix définitif quand je serai en possession des éléments concernant la Terre. »

— Craindrais-tu que ton équipage ne te suive pas? s'étonna Germain Nadier.

— Non, c'est l'inverse que je redoute. Il faut que chacun et chacune en son âme et conscience, en toute tranquillité d'esprit, exprime ce qu'il ou elle croit être la voie à suivre. La fiche comportera un espace blanc que vous pourrez remplir en utilisant l'imprimante de l'ordinateur. La question posée face à des situations spécifiques sera simple : devons-nous poursuivre ou atterrir, sachant que dans ce dernier cas l'espoir de repartir peut être considéré comme négligeable et que dans l'autre, nous aurons dix années de potentiel de vie, permettant soit de partir à la découverte d'un autre monde, soit d'effectuer le bond temporel?

— Il est un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec toi, commandant, déclara soudain Adolphe Lacroix, l'ingénieur responsable des blocs à gravitons, passant nerveusement sa main, petite et soignée, sur sa tête presque chauve. Tu estimes que le *France* sera pratiquement incapable de reprendre sa route s'il se pose. Je suis persuadé du contraire. Les blocs se rechargeront en moins de deux ans, par effet photo-électrique et auto-activation. Si nous sommes capables d'entretenir la machine durant cette période, dans les conditions régnant sur le sol, nous devrions pouvoir repartir.

— J'avais écarté cette possibilité car je ne la voyais pas aussi nettement que toi, estima Roche, dubitatif.

— Il n'y a vraiment pas de raison, insista Lacroix avec vivacité. Nous avons émis cette hypothèse avant le départ et Carlot, tu te souviens de lui, bien sûr, me répétait qu'il aurait voulu pouvoir la vérifier avant le raid, pour donner un atout supplémentaire à ceux qui allaient partir. Désormais, avec l'expérience acquise durant le voyage,



je suis en mesure de l'affirmer. Dans un délai de 12 à 24 mois, nos blocs énergétiques pourront se recharger, non pas à 100 % mais au moins à 80 %, ce qui n'est pas mal, et devrait permettre un départ impeccable, de bonnes accélérations et un nouvel atterrissage...

— Es-tu certain de ne pas t'avancer beaucoup ?

— Absolument, commandant, pour peu que les panneaux solaires ne soient pas foutus en l'air à l'atterrissage et qu'il y ait quand même un peu de soleil... où nous allons nous retrouver.

— Il faudrait intégrer cette possibilité du *France* dans les fiches, proposa Ilma Sers.

— Ce sera fait, décida Pierre Roche. Je n'ai pas exactement la même confiance que Lacroix dans les capacités de récupérations de nos blocs, mais il faut tenir compte de la plus petite chance, en cas de crise grave.

— La consultation, c'est parfait, mais tu ne nous as pas donné ton avis, commandant, constata Odile Dubois l'électronicienne.

— Bon... puisque vous y tenez, soupira Pierre Roche. Je m'en tiens aux conclusions de l'ordinateur après les observations astronomiques. Je pense que nous allons affronter un important décalage temporel, de l'ordre de 20 à 30 millénaires. J'ignore totalement ce qui peut rester sur la Terre de ce que nous avons connu. Je suis prêt à faire face mais je ne prétends pas à l'infailibilité et plus le cas sera difficile à résoudre, plus j'aurai besoin de vous. Ceci dit, la décision finale étant prise, je la ferai respecter dans les limites et avec les prérogatives de mes fonctions, aussi longtemps que cet équipage ne sera pas relevé ou dissous.

— C'est bien délicat, commandant, ce que tu affirmes là! constata Claire Créteaux. Tu ne peux espérer découvrir une autorité capable de rendre sa liberté à chacun de nous après seulement un siècle de distorsion. Il faudrait que tu prévoies qu'après un délai à définir en toute honnêteté, par exemple celui de la régénération des blocs, les membres de l'équipage seront placés devant le choix libre suivant : abandonner la mission ou la poursuivre dans ce qui restera de son cadre hiérarchique. Cela suivant leur propre volonté et quelles que soient les conséquences...

— Ayant reçu la mission de l'Union, je ne peux être dégagé que par l'Union, répondit Pierre Roche avec force. Les hautes autorités qui ont permis ce raid, bien conseillées par nos amis de la Crau, ont pris

un certain nombre de précautions... N'est-ce pas, Germain?

— Oui... Crois-tu que ce soit le moment?

— Je le crois...

— Je te l'accorde, répondit gravement le second du navire.

— Il existe, en douze points de l'Union dont l'emplacement exact est indiqué sur des cartes spéciales, enfermées pour le moment dans la chambre forte du *France*, des éléments qui serviront de lien entre les amis qui nous auront attendus en vain et nous-mêmes qui revenons trop tard. Je ne sais si sur les douze, il en restera un seul, après des dizaines de milliers d'années, mais Germain et moi avons eu l'occasion de visiter l'un de ces... sanctuaires. Ils furent conçus, non pas pour l'éternité ce qui eût été ridicule, mais pour tenir longtemps, très longtemps, croyez-moi.

— Et... que contiennent-ils? demanda Frédérique Rossi, incapable de contenir sa curiosité.

— La liste fait partie de ce qui est en sécurité. Il n'est pas souhaitable d'y penser pour le moment. Il suffit de savoir que la découverte d'un des sanctuaires permettra de délier l'équipage vis-à-vis de la mission...

— Et si nous n'en trouvons jamais... car c'est grand, l'Union, insista à juste titre Odile Dubois.

— Nous aviserons.

— L'Union a pris toutes les précautions, assura Germain Nadier. Je ne serais pas étonné que nous découvriions une supra-organisation, un gouvernement terrestre ou quelque chose comme ça, à la suite de la victoire définitive de l'Union. Personne ne peut mettre en doute sa puissance...

— Personne, répéta doucement Jo Donniau. Sauf le Temps, qui n'est personne mais qui use et nivelle les plus grandes choses. S'il existe encore une organisation après les 20 à 30 millénaires de la fourchette, ce ne sera pas l'Union. Même pas un de ses avatars... Aussi j'approuve et appuie entièrement la proposition de Claire. Il faut accepter un délai raisonnable après lequel nous ferons le point en commun. Il se peut qu'alors certains veuillent repartir. Il est probable que d'autres refuseront. Nous connaissons la limite minimale du personnel à employer pour manœuvrer le *France*. Dix... pas un de moins. Reste huit qui pourront baguenauder sur Terre... Sinon, pas de

départ... Faut pas se leurrer, c'est comme ça. Et... j'aime le *France*... presque autant... ou qui sait... plus que les femmes, mais je crois que je vais avoir un sacré choc s'il existe encore des fleurs, des oiseaux, de l'eau, une rivière... des arbres... Nom de Dieu de con!... Pourquoi que je dis ça?

— Ne dis rien, Jo, murmura Ilma Sers, les yeux brusquement humides en voyant l'émotion du chef pilote pourtant calme et serein, habituellement.

— On n'est pas bête à ce point, chuchota-t-il d'une voix inaudible.

— Laisse tomber, Jo, conseilla Bob Peloux, le second pilote, son visage imberbe devenu de marbre. Le commandant a raison, tu vois, il faut penser à tout et être prêts. Nous nous croyons très forts... tant que nous ne pensons pas trop.

— Nous sommes forts, corrigea Pierre Roche pour rompre le malaise. Parce que nous sommes une fraternité, et que chacun d'entre nous a très bien compris ce que Jo a voulu dire et surtout ce qu'il n'a pas dit, en homme conscient de ses devoirs et de sa mission. Je vais préparer les consultations. Germain, tu vas m'aider... Dans dix jours nous serons en orbite et nous saurons déjà, en partie, la vérité.

### CHAPITRE III

Chêne s'éveilla. Son bras gauche blessé le faisait encore souffrir et instinctivement les doigts de sa main droite palpèrent l'emplâtre que la nuit avait séché. Il estima que la douleur avait beaucoup diminué si, en revanche, une démangeaison désagréable apparaissait à sa place.

Le coq de Cora Lectrice renouvela son appel et le Prince frissonna, frottant machinalement l'emplâtre ligneux protégeant son bras et enveloppant son épaule. Ce n'était plus rien, grâce aux soins de Cora et d'Yven Devin, et de toute manière ne pouvait se comparer aux épreuves du passé.

Il voulut chasser le souvenir mais trop tard et il fut submergé, une fois de plus. La tragédie se déroula parmi les hurlements des victimes, les appels sauvages des envahisseurs, les cris d'agonie des hommes, des femmes et des enfants, abattus, enlevés, égorgés, massacrés par ceux du peuple hirsute et velu brusquement surgis de la forêt, jusque-là protectrice des Folons.

Chêne n'avait eu quinze ans que depuis peu de jours à cette époque et comme ses frères et sœurs de sang il s'était battu pour la vie, sans penser qu'il luttait également pour la survie des Folons, du paisible village douillettement enserré dans la tiédeur ombreuse des arbres. Les terribles petits guerriers poilus, aux jambes robustes, aux pieds cornés, aux femelles rares et musclées, aussi cruelles et acharnées que leurs mâles, avaient finalement été vaincus. Quelques-uns d'entre eux, rares, la plupart blessés, avaient réussi à prendre la fuite et à disparaître comme ils étaient venus, sans que personne puisse longtemps suivre leurs traces.

Mais le village avait subi des pertes et des dégâts immenses. Chêne Ancien, Prince du moment, blessé gravement, avait réuni ce qui restait du Conseil pour décider de ce qu'il convenait de faire et à l'unanimité les rescapés avaient choisi de reconstruire un autre havre, ailleurs que sur l'emplacement de ce qui était devenu un charnier. Chêne Ancien était mort peu après, des suites de ses blessures et son fils, malgré son jeune âge, avait été élu Prince des Folons par acclamations en raison du courage extraordinaire qu'il avait démontré.

C'est au-dessus de la terre fraîchement remuée recouvrant les corps de son père et de sa mère, qu'il avait juré fidélité aux Folons.

Il soupira. Chaque nuit, avant que ne se voie la tache blafarde annonçant le jour, le chant du coq l'éveillait, comme il l'avait éveillé à l'aube de la tragédie, et chaque nuit il revivait le drame. La mort de sa mère, à son côté, transpercée par un épieu lancé de l'ombre par un propulseur inconnu. Son père, rouge de sang, se battant avec sa large épée tranchante contre les formes indistinctes qui surgissaient de chaque coin de mur. Les têtes tranchées net cognant les parois de pierre ou de rondins avant de choir à côté du tas formé par le corps gargouillant. Les appels d'Yven Devin, déjà, lui, plus jeune, mais d'un courage inouï, grimpé sur l'Arbre et hurlant les encouragements aux Folons et les Malédictiones rituelles contre les êtres velus, galvanisant les défenseurs, hurlant plus fort encore tandis que le combat approchait de l'Arbre, appelant les dieux de la forêt et ceux des nuages, ceux de l'air et ceux du vent, ceux de la lumière et ceux du tonnerre afin qu'ils fournissent force et courage aux Folons... Mais par ses cris attirant irrésistiblement en combat découvert ceux qui auraient peut-être réussi leur entreprise s'ils avaient persisté à passer de chaumière en chaumière, l'épieu pointé, le couteau levé, la massue brandie.

Autour de l'Arbre, les défenseurs, baignés par sa force, avaient pris enfin le dessus et pas un des velus attirés dans ce piège de la foi ne conserva sa tête, aux cris de triomphe scandés par Yven Devin.

Chêne essuya la sueur qui perlait à son front et au creux de sa poitrine, comme chaque jour il l'essuyait après les mêmes visions. Rien, jamais, n'effacerait ces images et c'est en elles qu'il puisait la force de mener à bien l'entreprise commencée alors que les morts venaient à peine d'être pleurés. Le village fortifié avait été décidé par le Conseil, le dernier qu'eût présidé Prince Chêne Ancien. Malgré ses souffrances, le blessé en avait précisé les grandes lignes et Charme Copeau, le père du bâtisseur actuel, avait participé à cette définition avec son jeune fils, assisté d'Yven Devin. A eux quatre ils possédaient tous les éléments du savoir des Folons, alors que Chêne ne faisait qu'acquérir sa part de connaissances, patiemment distillées par les Anciens.

Le choc de la tragédie avait sans doute stimulé en lui quelque sens mystérieux, à moins que les dieux compatissants n'aient accepté de lui fournir une aide éclairée, toujours est-il que ses facultés de déduction et de compréhension lui avaient permis de vaincre rapidement les difficultés de la réalisation du projet.

La colline avait été déboisée, sauf le bosquet terminal entourant l'Arbre, le vrai protecteur des Folons, qui ne pouvait

conserver sa force que dans la masse de ses frères végétaux.

Le bois récupéré avait servi à dresser la palissade provisoire cernant les chaumières enterrées à flanc de colline et durant une année de travail intensif, les terres avaient été taillées, remuées, emportées, déplacées. Yven Devin avait perfectionné le mode de transport en mettant au point un modèle de panier tressé par les impotents, aisé à porter sur le crâne.

Chêne pensa, avec une brusque pulsation du sang, que c'était sans conteste à l'invention du vieil homme que les femmes et les filles des Folons devaient désormais leur démarche superbe, leur taille cambrée et leur poitrine dure comme la pierre.

Il tendit doucement son bras valide et frôla la hanche nue de Flamme. Sa main s'ouvrit et reposa sur la chair tiède, sans pour autant que son esprit cesse de reconstituer en quelques images ce qui avait pris tant d'années de la vie des Folons.

Charme Ancien avait indiqué la méthode à employer pour extraire commodément la roche à partir d'une carrière ouverte dans le flanc nord de la colline. C'est lui qui avait su retrouver dans la Connaissance, la puissance du bois sec arrosé après avoir été enfoncé dans les failles de la pierre ou dans les trous forés au sable et au bâton.

Les pierres avaient été taillées ensuite en trois modèles imaginés par Charme, toujours lui, l'Ancien maintenant éteint mais dont le fils avait hérité des immenses qualités. Grâce à ces trois modèles patiemment obtenus par les tailleurs de pierre, les deux cents maisons du village, posées sur la terrasse à mi-pente, cernaient désormais l'est, le sud et l'ouest de la colline.

Cela n'avait pas été réussi sans peine, sans fatigue, sans douleur, mais la ténacité extraordinaire des Folons, cruellement meurtris dans leur chair, et leur aptitude au travail en commun avaient permis ce premier résultat. Les vieux, les impotents, pouvaient garder les nourrissons, torcher les marmots et tresser les paniers d'osier dont la matière provenait des mares proches, prospectées par les enfants.

Un bâton pointu, six ans d'âge, un ami chien, une intrépidité acquise par l'exemple formaient un excellent berger pour les moutons de la communauté, voire, comme Frêne Enfant, un conducteur avisé de carriole entre la carrière et le chantier.

Les maisons n'attendaient plus que leurs toits définitifs de pierres plates, amenées d'une autre carrière, lointaine, qui avait posé un grave problème aux Folons. Pour diminuer les risques, Chêne avait décidé d'employer une saison sèche entière au délitage puis au transport de ces plaques vertes et rouges qui ornaient déjà quelques toitures.

Charme Copeau terminait les charpentes et, les unes après les autres, les solides bâtisses commençaient à aligner leurs fumées autour du sommet, la population achevant de construire l'enceinte fortifiée et la tour du réduit central voulus par le Conseil.

Le mur était épais de trois coudées au pied et de deux coudées au sommet, dominant le glacis de la pente très raide de dix coudées. A l'intérieur de l'enceinte, sous le chemin de ronde, Chêne avait eu l'idée de faire élever des cloisons épaisses formant des alvéoles capables d'abriter toutes les familles du village en cas de nécessité.

Chêne referma les doigts sur la tendre douceur de la hanche de sa compagne et perçut le tressaillement de son corps dans le demi-sommeil... ou l'éveil masqué de l'attente.

Flamme! Il se tourna paresseusement vers elle, cherchant un contact plus complet. Elle était la Beauté, le Jour, le Parfum des Fleurs, l'Air du Printemps mais surtout elle était sa première femme, à peine plus jeune que lui et meurtrie par la perte de presque toute sa famille... enfin... elle était cousine proche de Charme Copeau qui avait remplacé un temps le frère tué par les velus.

Elle lui apportait le sourire de la femme, la douceur de vivre, la joie mais également la vigueur et l'espoir. Et quand la nuit était venue ou quand les odeurs éparses portées par le vent aiguisaient ses désirs, elle offrait à l'homme l'indicible secret que possède chaque femelle au fond d'elle-même, le secret d'amour, celui à partir duquel naissent les enfants, croissent les familles mais aussi se renforcent les hommes.

Chêne sentit que le sang battait plus fort à ses tempes et le frisson parcourut son dos avant de crispier son ventre. Le désir monta, devint violent, irrésistible et il s'appliqua contre Flamme. Il fut certain qu'elle l'attendait, avertie par le sens mystérieux de son sexe, tant elle fut vive et adroite à accéder à ce qu'il quémandait. Elle sut le guider et le prendre alors que si peu de temps auparavant il eût pu la croire endormie. Elle participa au renouvellement de cet étonnant mystère qui transforme l'homme et la femme en êtres différents, aussi brillants que les étoiles du ciel.

Il demeura en elle, fort et ardent, plus longtemps qu'il ne l'eût cru possible au premier contact et fut convaincu qu'il répondait ainsi au désir de Flamme en insistant avec autant de retenue et d'attente. Il eut la sensation étrange et unique de la suivre au lieu de la précéder dans le terrible mouvement de leurs corps lancés vers un ailleurs de lumière.

Apaisé, heureux, calme et fier, il posa son front couvert de mèches rebelles sur la nuque de sa femme, se colla de tout son long à sa souplesse moite et chaude, perçut avec béatitude qu'elle acceptait, qu'elle exigeait même qu'il en soit ainsi et sombra dans une agréable somnolence.

Ce furent des appels lointains qui le tirèrent de sa torpeur heureuse après un temps indéterminé. Il ouvrit un œil, fronça les sourcils, jugea que le jour devait être déjà bien entamé et grogna en se jetant hors de la couche. Il revêtit aussi rapidement qu'il le put, la culotte et le blouson de peau à la forte odeur mêlant la sueur, la fumée, le cuir tanné. Puis il empoigna son épieu et se dirigea vers la tenture masquant la sortie.

— Qu'y a-t-il? murmura Flamme, encore ensommeillée.

— Le jour est levé, les jeunes sont prêts pour la chasse et j'avais oublié que je leur devais conseil, répondit-il à mi-voix, afin qu'elle reste et repose.

— Amour dans la nuit de bonheur est suivi, mon Prince, chantonna-t-elle en se levant d'un mouvement aussi rapide qu'imprévu.

Il hésita, la tenture à demi levée, pour admirer la perfection des formes qu'elle offrait dans la lueur diaprée du matin.

— Flamme... Infiniment courts sont les jours et les nuits à l'aimer, dit-il avec une passion contenue.

Elle lui sourit, adorablement et effrontément tentatrice, alors qu'un appel plus proche annonçait la venue d'Yven Devin.

Il esquaissa un geste, une moue de regret et sortit rapidement, laissant retomber la tenture derrière lui. L'air était à peine frais. Le soleil devenait plus ardent, d'année en année. Les végétaux acquéraient une vigueur presque inquiétante et il fallait prendre garde de les maintenir à quelque distance des champs si l'on ne voulait pas les voir gagner comme un fleuve vert qui submergerait tout.



Chêne sauta lestement les marches du porche et faillit heurter Yven Devin qui se colla au mur et lui cria, de sa voix devenue coassante avec l'âge :

— Nous commençons à nous demander si le Prince des Folons se souvenait qu'il devait lancer des jeunes sur la piste du gibier?

— Je n'ai pas oublié... enfin... pas entièrement, répondit Chêne en se mettant à rire.

— Je vois, glapit Yven Devin en frappant le sol de son bâton.

Prince Chêne s'élança au pas de course sur la pente, descendit quatre à quatre les degrés des trois terrasses menant au chemin circulaire. Ses chausses à lanières crissèrent sur le gravier mêlé de sable que foulaient chaque jour d'innombrables sabots cornés. Il sauta l'ornière à sa droite, pour laisser le passage à un char traîné par quatre flags aux courtes oreilles rondes et au mufle trapu dont les yeux globuleux à l'iris fauve reflétaient le calme, la tranquille soumission de cette race paisible de ruminants domestiques. Une gamine de six à sept ans, nue comme au jour de sa naissance, trottaït auprès de la tête de la femelle chef de trait, aux naseaux dilatés qui ronflaient comme la forge de Bras Dur. Elle salua le Prince des Folons d'un pépiement d'oiseau et il répondit cérémonieusement, comme il se devait avec les enfants, regardant passer l'attelage au balancement des pis gonflés.

Le char était plein à craquer de pierres taillées et les deux roues énormes cerclées de métal sombre s'enfonçaient dans les profondes ornières, grinçant sur leurs essieux de bois, malgré la graisse animale.

Il reprit sa route en courant. Les jeunes l'attendaient, tournés vers le haut du chemin et levèrent le bras avec ensemble pour le saluer. Il répondit d'un geste aussi ample qu'il le put malgré la gêne persistante de son épaule et de son bras gauches. Flamme venait de juger favorable cette journée commencée par l'acte d'amour et il convint que le ciel bleu, à l'exception d'une mince bande de brume au ras de la forêt, conviait à l'optimisme.

— Salut, Prince, dirent d'une seule voix les garçons et les filles en laissant deviner qu'ils s'étonnaient de son retard.

— Salut, chasseurs, répondit-il, masquant difficilement sa gaieté. Crin Noir, tu dirigeras la chasse. Je ne peux pas vous accompagner. Je dois converser avec les Compagnons Charpentiers et

mesurer encore quelques coudées de mur. Tu sais où se tient le gibier en cette saison. Le début du printemps est propice... Les bêtes sont accouplées... Prends garde aux fauves et évite de massacrer les femelles. Fais attention aux hommes également. Aux moindres traces suspectes, reviens aussitôt et avertis. Surtout pas de contact, pas d'initiative héroïque. Mais cela, vous le savez tous. Il suffit de vous en souvenir.

— Nous prendrons garde, assura le garçon grand et mince, aux épaules larges et aux longues jambes presque maigres, dont le nom rappelait que depuis sa tendre enfance, des mèches noires masquaient son front têtue.

— Je sais que je peux compter sur toi, assura Chêne en fixant les yeux bruns, grands et fiers, qui ne cillèrent pas.

Prince Chêne les toisa à tour de rôle pour vérifier leur équipement. Garçons et filles portaient la seule tenue connue depuis que les Folons existaient, courte culotte et blouson de peau ouvert sur les poitrines nues, mocassins à lanières taillés dans la partie la plus résistante des gours mâles et longuement tannés.

Ils étaient armés d'un épieu à pointe de fer soigneusement aiguisée, d'un arc de frêne poli au boyau déjà en place, et d'un carquois de douze flèches bien empennées, comme toutes celles sorties des mains du Maître des Armes.

Les cheveux, blonds ou bruns, étaient coupés au ras des yeux, sur le front et maintenus par un bandeau de cuir orné suivant les goûts du porteur. Les filles préféraient les tresses relevées et fixées sous le bandeau, formant ainsi deux coques verticales au-dessus de leurs oreilles bien dégagées, alors que les garçons, traditionnellement, laissaient flotter librement leur chevelure coupée aux épaules.

Chêne fronça en même temps les sourcils et le nez en fixant Mauve qui perdit contenance sous le regard devenu sévère des yeux gris.

— Tu sais pourtant que tu n'as pas le droit de participer à cette chasse, dit-il avec une certaine rudesse.

— Prince, intervint aussitôt Crin Noir, le visage crispé, Mauve est ma future femme, tu le sais. Tu as donné ton accord depuis que nous nous sommes engagés, elle et moi. Nous chasserons ensemble.

— Il ne s'agit pas de chercher à vous séparer. La chasse n'est

pas un jeu mais un besoin vital de la communauté. Il faut de la chair pour ceux qui travaillent à renforcer notre village et, à moins de tuer les flags et de tirer les carrioles avec nos bras, nous devons courir après le gibier. Il a tendance à courir plus vite que nous; c'est notre intelligence et notre science du guet et de la trace qui nous donnent le dessus. Nous ne pouvons prendre le risque de manquer une seule chasse. Les animaux ont leur intelligence et sont infiniment plus sensibles que nous à l'odeur que répand autour d'elle la femme qui se trouve sous l'influence de la Lune.

— Je sais tout cela, Prince, rétorqua Crin Noir avec entêtement. Mais je sais aussi que le trait décoché par Mauve va droit au but. Que son bras ne tremble pas quand il tient un épéu pointé vers le mufle qui menace. Et puis... notre groupe chasse toujours ensemble ; nous ne désirons pas rentrer bredouilles... Le fait que tu me confies la responsabilité de la journée, que tu ne viennes pas, me pousse à te demander de la laisser venir... C'est le premier jour du cycle et le sang qui s'écoule ne gênera pas l'expédition... et je... je...

— Et je l'aime, dit simplement Mauve dont les yeux, aussi bleus qu'un ciel sans nuages s'étaient brusquement emplis de larmes.

— On ne chasse pas avec son amour mais avec des armes et de la connaissance, répliqua plus posément Prince Chêne, réalisant qu'entre ces deux jeunes, le lien était suffisamment fort pour qu'ils commettent une erreur qu'il se devait de leur faire éviter. Le gibier suit son instinct. Une faute peut coûter la vie. Ma blessure est là pour le rappeler. Mauve, tu traîneras derrière toi une trace tenace et le vent portera à toutes les vies de la forêt l'annonce qu'une des femelles humaines est en état de faiblesse. Tu aurais pu le comprendre et ne pas obliger Crin Noir à s'engager pour toi dans une cause indéfendable.

— La chasse sera peut-être difficile, Prince, fit observer Saule Roux, le second des garçons, aussi blond que son compagnon était brun. Nous avons admis Mauve parce qu'elle est inséparable de Crin Noir comme Airelle l'est de moi et moi d'Airelle. Tu ne peux confier la chasse à Crin Noir et lui ôter la protection de sa future femme...

— Assez! trancha Chêne durement. Le village n'a que faire d'objections qui sont des enfantillages. Je pourrais aussi bien dire à Crin Noir d'aller porter des pierres dans la carrière ou de les monter aux maçons du chantier. Il se trouve qu'aujourd'hui, il n'y a personne d'autre pour le remplacer. Il connaît la chasse. Il y aura deux filles pour protéger les épaules de chaque chasseur. C'est la règle. Mauve

restera ici. La Lune influe sur le corps des femmes qui n'en sont pas responsables, mais personne non plus ne doit en pâtir. La chasse est dangereuse et quelle serait ton attitude demain si l'erreur d'aujourd'hui conduisait à un autre drame?

Crin Noir pâlit et son visage se ferma plus encore.

— Mauve sera ma femme, gronda-t-il en retenant sa voix.

— Elle le sera d'autant mieux qu'elle ne prendra pas le risque stupide d'attirer vers elle les crocs ou les griffes, riposta Chêne avec calme. Cela suffit. Le jour est avancé et vous devriez être sur la piste. Crin Noir, tu chercheras vers le Mourne, tu pourrais bien découvrir là-bas quelques bandes de porcs et des hardes de gousas. Ils commencent à être bien gras. As-tu les pierres à feu?

— Nous les avons, répondirent en même temps les deux garçons.

— Allez, invita Chêne, en relevant d'un seul bras la lourde barre condamnant la large porte de rondins qu'il ouvrit d'une poussée pour leur donner passage.

Ils défilèrent devant lui, Crin Noir en premier, le front baissé sur sa peine et sa colère, suivi d'Armoise, mince et fine, presque identique à un garçon par sa sveltesse, ni blonde ni brune, mais ses cheveux tressés présentant des reflets de feu, alors qu'ils semblaient veloutés comme l'écorce des jeunes châtaignes; Armoise aux yeux brillants, noisette, au visage triangulaire, à la bouche un peu grande et dont le baiser d'amour serait offert dans un éblouissant sourire quand viendrait pour elle le moment, proche, de s'unir à l'homme qu'elle aurait choisi... et dont elle serait acceptée. Armoise... si différente de Flamme et pourtant si proche et d'elle et de lui. Les yeux gris de Prince Chêne cherchèrent le regard lumineux, le trouvèrent, sourirent, reçurent un sourire en réponse et la jeune fille passa, droite, sûre d'elle, suivie de Violaine, la violente, la nerveuse, celle qui ne retenait jamais ce qu'elle avait à dire ou à faire et dont la poitrine, aussi menue que celle d'Armoise, avait la dureté des muscles. Violaine, depuis longtemps déjà, choisissait parmi les garçons et les hommes de la communauté, voulant ne faire l'accord définitif qu'après avoir acquis une certitude. La flèche qu'elle décochait volait plus loin que celles de ses compagnes de chasse et la course qu'elle pouvait fournir aurait laissé plus d'une fille et même plus d'un garçon essoufflé sur sa trace.

Elle passa, planta son regard violet effronté dans celui du

Prince pour bien lui rappeler qu'elle accepterait toute invite qu'il lui semblerait bon de lui adresser et se détourna, moqueuse.

Airelle passa ensuite, rousse et pulpeuse, sa poitrine déjà lourde écartant vigoureusement le blouson de peau. Ses yeux verts ne se détournèrent pas mais elle esquissa un sourire complice en passant devant Chêne. Fleur la suivait sur les talons, impassible comme à son habitude, tenant solidement son épieu, force calme et dure, corps doré comme un fruit, sain, au duvet brillant sous le soleil, masquant derrière le bleu clair de son regard trop calme une tempête dont un jour proche Charme Copeau serait bénéficiaire, quand elle serait sa deuxième compagne, puisqu'il fallait qu'il en soit ainsi pour que renaisse le peuple Folon décimé dix ans auparavant.

Saule Roux ferma la marche et Chêne remplaça la barre condamnant la porte. Il fit demi-tour et vit que Mauve n'avait pas bougé de place. Ses yeux brillants de larmes regardaient le mur de rondins comme s'ils avaient pu le traverser et voir s'éloigner les formes gracieuses des chasseurs.

— Tu dois être forte et comprendre, murmura-t-il. Les femmes Folons sont à la base de notre survie. Sans elles, sans leur présence, leur fécondité, leur volonté de vivre, rien n'existera. Tu dois te conserver à l'homme que tu as choisi et non le contraindre à l'humiliation. Tu l'as perçu, mais trop tard, n'est-ce pas ?

— Aujourd'hui... j'aurais voulu... ne pas le quitter..., bredouilla-t-elle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en hochant la tête, incapable de retenir ses larmes.

— Moi, je crois savoir, dit-il posément. Une femme, sous l'influence de la Lune est fragile. Tu commences peut-être à avoir mal et tu as peur, comme ça, parce que c'est la nature qui le veut. Demain ou après-demain, tu retrouveras force et courage, assurance et gaieté. C'est ce que tu dois reconnaître. Crin Noir doit pouvoir compter sur toi. Aujourd'hui tu l'aurais certainement gêné.

— Tu vois peut-être juste, Prince Chêne, admit-elle. Pourquoi les femmes sont-elles ainsi frappées ?

— Nous ne savons pas, répondit-il en la conviant d'un geste à marcher à son côté pour remonter le chemin vers l'ouest et contourner

la colline jusqu'à la carrière. La nature vous a faites ainsi. Vous êtes le réceptacle qui doit recevoir la semence que nous portons. Il en est ainsi de toutes les espèces animales... Cora Lectrice t'en dira plus que moi si tu l'interroges.

La jeune fille hocha la tête et ils marchèrent côte à côte sans plus échanger une parole jusqu'à l'entrée de la carrière.

— Regarde, dit-il en prenant la main aux longs doigts fuselés entre la sienne. Tous et toutes travaillent et ce qu'ils font pour les Folons est aussi important que la chasse. Le comprends-tu?

— Je ne l'oublie pas, Prince Chêne, mais celui que j'aime court dans la forêt en ce moment et risque... sans moi qui suis ici, malheureuse, répliqua-t-elle avec une moue de défi. J'admets tout ce que tu as dit, parce que tu es plus sage, plus réfléchi et que tu as peur pour nous tous, toi, le courageux. Mais ne me demande pas en plus de le faire de gaieté de cœur.

— Fais donc admettre à ton amoureux que ta vie est plus précieuse que le caprice d'un jour. Ta vie... ce sont les moments que vous passerez ensemble, enlacés mais aussi peinant, souffrant... Ce seront les enfants qui naîtront et dont nous avons tant besoin. Quand tu seras porteuse de l'enfant, indifférente à la Lune, il te sera pourtant interdit de courir la chasse... Et alors? Tu admets bien que cet enfant viendra et que de toutes tes forces tu le protégeras?

— Oh oui! assura-t-elle avec une expression nouvelle dans ses yeux bleus qui cueillirent une vision, loin, très loin et sourirent enfin.

Elle hocha la tête, passa la main sur son front, esquissa un sourire un peu contrit et finalement avoua, avant de s'enfuir en courant, vers le fond de la carrière :

— J'ai hâte que vienne le jour de l'Union, Prince Chêne.

Il la regarda s'éloigner, rasséréné, suivit ensuite le travail d'une équipe qui entassait des blocs sur un char, passa quelques instants en compagnie des tailleurs de pierre, hommes et femmes, étonnamment habiles à manier leurs coins de fer et leurs maillets durcis au feu.

Puis il poursuivit sa marche sur le chemin entourant la colline, constata que les buissons qui avaient repris vie sur les pentes ne tarderaient pas à fleurir et qu'il conviendrait de les couper ras, aussitôt la floraison terminée, afin qu'ils ne favorisent pas l'escalade, et surtout qu'ils ne soient pas un obstacle aux traits des défenseurs, si

par malheur... Il rejeta cette idée de menace. Le printemps chaud, ensoleillé, n'apportait pas de tels présages. Il remonta, en se hâtant, le chemin rejoignant la première terrasse de l'est, l'abandonna aux escaliers de pierre qu'il escalada sans souffler, passa devant l'enclos du Forgeron où Bras Dur et ses aides œuvraient, le visage rougi par les flammes brillantes du foyer infernal. Le géant répondit à son salut par deux coups de sa masse de fer sur l'enclume et poursuivit le façonnage du bloc de métal rouge vif rendu malléable par la magie du feu.

Ils avaient heureusement conservé la connaissance, remontant à un passé dont seules quelques Traditions et Légendes subsistaient, de la manière de contraindre la roche broyée à fournir le métal utile. Toutes les roches ne convenaient pas et Yven Devin avait fait admettre une fois pour toutes que la montagne du Sang de la Terre, située près du grand fleuve du Nord, possédait seule le pouvoir de retenir le métal.

Une fois l'an, durant une période de quarante jours, Yven Devin assistait Bras Dur dans la préparation difficile du four d'où sortiraient les masses brûlantes. Il suivait avec une minutie et un luxe de précautions incroyables, le rite des Connaissants de la Fonte. Personne n'avait le droit d'y assister, hormis les Forgerons et les Connaissants. On isolait donc l'enclos par des claies tressées avant de préparer la roche nue. Les trous réguliers qui servaient depuis des générations de Folons étaient parés à neuf, lavés à grande eau, emplis de cette même eau afin que soit vérifiée la pente des rigoles entre cuvelles. Puis l'eau étant chassée, Bras Dur et Yven Devin étendaient dans les cuvelles une couche formée d'un mélange subtil de pierre blanche broyée et de bouse de flags.

Durant ce temps, une partie de la communauté extrayait de la montagne une quantité considérable de paniers de Sang de la Terre, concassé à la masse, tandis que l'autre partie amassait un volume énorme de bûches. Suivant une forme régulière mesurée à la corde, les lits de bois reposant sur une première couche de fagots secs alternaient avec la matière rouge broyée pour former une haute pyramide autour de laquelle Yven Devin faisait construire la paroi éphémère indispensable à la fusion du métal.

Bras Dur et ses aides faisaient une dernière vérification durant les incantations de Cora Lectrice, plaçant des torches partiellement constituées de bois vert afin de dégager une fumée abondante. Pour que le métal soit recueilli, il fallait que cette fumée, traversant la pyramide de bas en haut, sorte par l'ouverture du sommet et que les torches peu à peu inclinent leur flamme vers le cœur de la pyramide.

Yven Devin mettait alors sa cape de cuir et approchait sa torche longue, boutant le feu aux fagots dans un ordre immuable.

La population, alertée par la fumée qui s'élevait de la pyramide-four, passait plusieurs nuits à prier les dieux, sous l'Arbre, renseignée par les guetteurs sur la violence du feu, la couleur de la flamme, l'intensité du dégagement d'escarboucles. La pyramide-four fumait des jours et des jours, au pied de la carrière d'extraction et Yven Devin ne s'en approchait que lorsqu'une saison entière avait passé depuis la dernière fumerolle. Il ne restait alors à peu près rien du four, écroulé, refroidi, dont on enlevait les ruines. Puis la croûte noirâtre était brisée, les cendres amoncelées et les cuvelles dégagées fournissaient des blocs de matière grise dont Yven Devin vérifiait la qualité ainsi que la température restante à l'aide d'une gourde d'eau fraîche. Si l'eau grésillait et disparaissait en fumée, il fallait laisser le métal en place pour une autre saison. Sinon, Bras Dur et ses aides sortaient les lingots de leurs trous, les chargeaient dans les carrioles qui les transportaient jusqu'à la forge.

Cette année, le four avait fourni une bonne quantité de métal, une dizaine de pleines cuvelles, chacune à peu près grosse comme une demi-citrouille. De quoi alimenter la forge de Bras Dur pour bien longtemps... encore que l'esprit inventif et l'excellence pratique du Forgeron soient à même de consommer beaucoup plus que prévu de ce précieux métal réservé autrefois aux armes et qui protégeait désormais les roues des carrioles.

Chêne escalada quelques marches supplémentaires et pénétra dans l'enclos du Maître Charpentier. Celui-ci et ses aides procédaient à l'équarrissage des troncs de chêne bien secs, avant le dressage des poutres de charpente.

— Salut, Charme !

— Salut, Prince. J'ai achevé le dessin sur le sol. Les longueurs sont réduites par les quatre plis. Si tu veux venir...

Ils se rendirent dans l'appentis couvert de branches serrées les unes contre les autres par les liens et dont le sol, lisse et uni, presque blanc, servait de base aux dessins compliqués des charpentes créées par Charme Copeau, celui dont on murmurait qu'il possédait autant de science qu'Yven Devin.

Une allée longitudinale en rondins permettait de ne pas fouler le tracé précis réalisé au charbon de bois.



Chêne admira en silence, longuement, découvrant les masses en équilibre, reconstituant sans difficulté le choix du maître d'œuvre et les raisons de ce choix.

— Que puis-je te dire, Charme, si ce n'est que tu possèdes un art inégalé? Cette nef de bois, une fois posée au sommet de la tour, recouverte des plaques de pierre, sera indestructible, quelle que soit la force du vent.

— Nous ne devons jamais douter de la puissance des éléments, pas plus que de celle des dieux. Cette toiture devrait en effet tenir par grand vent, mais il peut y avoir plus fort que grand vent et dans ce cas, nul ne peut imaginer ce qui se passera.

— J'accepte ta prudence mais tu avoueras quand même que la pierre résistera mieux que le chaume.

— Le feu prend trop facilement dans le chaume. Les trois niveaux de la tour, formés de solives épaisses et de pierres plates, ne brûleront pas aisément. Au sommet, sous cette charpente... ici... là et là, seront les ouvertures d'observation. Quand la tour sera terminée, nous pourrons voir depuis le Mourne, au sud, jusqu'aux montagnes à feu du nord, depuis l'horizon frontière de l'est à celui de l'ouest.

— Où en sont tes équipes de bûcherons?

— Nous ramenons actuellement quatre chars par jour. Le défrichage va bon train.

— Quand penses-tu bouter le feu fertilisant?

— Dès que le bois de chauffage aura été rentré. Mais en principe, je préférerais que la sécheresse ait jauni l'herbe et les feuilles. Nous augmenterons considérablement les surfaces cultivables mais je ne suis pas certain que nous puissions les mettre en culture. Bras Dur termine le troisième soc de charrue. Les couples de flags mis à l'attelage traînent aisément un soc. Mais, si tu veux me croire, il vaut mieux terminer l'enceinte extérieure de la colline avant de se lancer à fond dans la culture.

— J'ai hâte de donner de l'espace aux Folons. Nous sommes trop proches de la forêt. Si nous n'y prenons garde, elle nous étouffera et sa proximité permet, en outre, toutes les embuscades, toutes les approches.

— Nous œuvrons en ce sens depuis dix ans, rappela Charme Copeau.

— J'ai la hantise d'une nouvelle attaque.

— Hantise ou pressentiment? demanda Charme en scrutant le Prince avec attention.

— Pas un pressentiment... non. C'est différent. Mon père a imaginé cette colline coiffée du château entouré des maisons en pierre comme le village de l'avenir. Il aurait eu l'âge de le voir terminé... Les dieux ne l'ont pas voulu. Mais je suis presque au bout de la réalisation, moi. Encore... deux années à peine et la forêt aura reculé de plus de mille coudées, tout autour de la colline... Peut-être est-ce de l'impatience ou de la peur... mais je ne voudrais pas que quelque chose arrivât maintenant.

— Nous avons déjà de solides murailles pour nous défendre, fit remarquer Charme.

— Oui, mais les bras des femmes et des filles sont plus nombreux que ceux des hommes et vont le rester pour plusieurs générations. Tant que l'enceinte inférieure n'aura pas été levée, tant que le porche ne sera pas la clef inexpugnable du réduit, je craindrai. Je ne serai satisfait que lorsque les champs auront atteint leur extension définitive.

— Provisoire, j'espère, corrigea Charme Copeau. Mais il faut la forêt pour que l'homme vive, car elle abrite le gibier et les plantes à baies et à fruits.

— Oui... Mais pas au prix que nous eûmes à payer. Nous ne savons rien de ce qui peut se préparer au-delà de l'horizon, par exemple auprès des montagnes à feu. J'ai toujours pensé que les hommes velus descendaient de là-bas.

— C'est possible.

— Comme il devrait être possible que d'autres peuples que les Folons puissent exister au-delà des frontières du jour et de la nuit.

— Il doit y en avoir, car il serait illogique que nous soyons seuls... Mais pour le savoir, il faudrait d'abord avoir une idée de la grandeur du monde, puis rechercher les traces, si elles existent. Jusqu'à présent, sauf l'incursion des velus, les Folons ne possèdent en mémoire la présence d'aucun autre peuple. Jamais nos chasseurs n'en rencontrèrent.

— Nos chasseurs ne s'éloignent guère au-delà de la distance leur permettant de regagner le village le jour même. Il faudrait aller

plus loin, beaucoup plus loin et affronter la nuit, les animaux et le risque de rencontrer d'autres velus...

— Y penses-tu? demanda Charme Copeau, intrigué. Tu n'oublies pourtant pas que l'Arbre ne peut protéger que s'il est vu d'un point quelconque. Sans sa protection, la survie n'est qu'une illusion.

— Pourtant... il faut qu'il y ait d'autres espaces où vivent d'autres hommes.

— Pourquoi? Être Folon ne te suffit-il pas? Il ne faut pas trop chercher à savoir ce qui occupe le monde ni même si celui-ci est grand ou petit. Nous devons demeurer à l'abri de la protection bienfaisante de l'Arbre. C'est le secret de la Vie.

— J'admire ta science, Charme, mais je ne peux souscrire à cette idée. Je crois qu'au-delà des frontières marquées par l'horizon, il existe d'autres peuples pour lesquels sont d'autres frontières... Ils savent des secrets que nous ne connaissons pas, mais peut-être avons-nous une science qu'ils ne possèdent pas. J'ai besoin de savoir et plus tard, quand le château sera terminé, les champs labourés, la colline enclose, je partirai pour une longue quête.

— Je n'en vois pas l'utilité. Les Folons vivent en harmonie, malgré les quelques incidents causés par les caractères qui s'affrontent et cette tendance de l'homme ou de la femme à vouloir que sa vérité soit la vérité des autres. Il n'y a rien à gagner à découvrir qu'il existe d'autres peuples. Qui sait s'ils ne seront pas plus dangereux que le furent les hommes velus?

— C'est douter de l'homme...

— Que te faut-il de plus comme preuve? s'écria Charme Copeau. Les trois quarts de la population du village décimés, il reste à peine un mâle pour deux femelles. Nous avons dû abandonner les cendres de ce qui avait été le havre de paix des générations précédentes. Pour éviter la destruction et l'élimination complètes, en cas de récurrence des velus ou d'autres agresseurs, nous dépensons depuis plus de dix ans toutes nos forces, dans la construction du village et du château... N'est-ce pas l'évidence?

— Mais enfin, Charme, comment peut-on accepter de vivre pour seulement exister? J'ai besoin de savoir pourquoi, *moi*, je suis ici, en cet instant, face à toi. Une légende dit bien que les dieux nous créèrent pour leur amusement...

— Ne provoque pas les dieux, conseilla Charme Copeau en fronçant les sourcils.

— Je ne cherche à provoquer ni les dieux ni les hommes, mais seulement comprendre pourquoi je vis. Pourquoi nous, les Folons, unis mais dissemblables, parlons, échangeons des idées importantes... comme en ce moment..., forgeons le métal, travaillons le bois, avons une tradition, des légendes innombrables et touffues et pourquoi nous sommes apparemment seuls sur le monde... avec les hommes velus. Il est absolument impossible, selon moi, que s'il y a d'autres mondes après les horizons, il n'y ait pas d'autres peuples.

— Tu as suffisamment entendu les réponses d'Yven Devin sur ce sujet. Tu devrais t'en souvenir et en tenir compte.

— Pour lui, les traditions et les légendes sont faites pour dissimuler des vérités interdites. Il n'a pas le droit de faciliter leur découverte qui revient à ceux qui osent, qui oseront... A moi... en particulier.

— Curieux, Prince Chêne. Tu es le Conseiller le plus éclairé que le village ait sans doute jamais eu...

— Merci.

— Non, c'est vrai. Tu fais construire la forteresse dans laquelle la population pourra s'abriter en cas de danger et c'est déjà l'œuvre d'une vie. Tu prévois loin les extensions du village aux dépens de la forêt. En quelques mots, tu prépares l'avenir des Folons au mieux de leurs besoins et tu n'as qu'une pensée, semble-t-il, terminer au plus vite ta part d'ouvrage pour te lancer à l'aventure, dans l'inconnu, vers la mort certaine et solitaire, sans profit ni pour toi ni pour les Folons. Flamme existe-t-elle dans ton futur?

— Flamme est indissociable de moi, répliqua vivement Chêne.

— Les fruits de votre union supporteront-ils les risques de l'aventure?

— Je ne sais si Flamme donnera des enfants. Peut-être ne sommes-nous pas aptes, elle et moi ou elle ou moi... C'est une crainte que nous ressentons quelquefois mais également un signe des dieux qui nous libère en nous unissant plus fortement.

— Si ce n'est d'elle tu en obtiendras d'Armoise...

— Comment sais-tu?

— Elle est venue me demander conseil... puis elle a parlé longuement avec Flamme, assura le Maître Charpentier en reprenant l'herminette qu'il avait posée.

— Et... que penses-tu?

— Que tu as raison, elle aussi et que Flamme accepte. Dans un an à peine, Fleur sera ma seconde épouse. Elle est venue me demander si je l'acceptais... On ne refuse pas un don des dieux... Fleur est pour moi ce qu'Armoise est pour toi. Mais en ce qui te concerne, Armoise te donnera peut-être ces fruits que Flamme ne produit pas. Ma question primitive demeure donc entière, que feras-tu?

— Je ne le sais pas avec certitude, mais si la situation demeure telle qu'elle est actuellement, Flamme m'accompagnera.

— Et tes enfants ?

— Resteront avec leur mère... D'ailleurs... Charme... nous n'aurons pas le temps d'en avoir plus d'un... peut-être deux.

— Armoise a deviné tout cela...

— Elle sait? s'exclama Chêne d'une voix sourde.

— Ce n'est pas un secret pour elle... ni pour moi. Tu n'y prêtes pas attention mais tu poses tant de questions sur le monde d'ici et sur les mondes hypothétiques d'ailleurs, qu'il faut bien qu'il y ait un motif.

— Dis-moi, Charme, si tu cherchais à voyager, si tu devais partir, de quel côté chercherais-tu en premier?

— Vers le sud, bien sûr. Les montagnes de feu forment une barrière infranchissable vers le nord...

— Pourquoi pas vers l'ouest ou l'est?

— Peu importe, finalement. Tu ne peux espérer demeurer en ce monde et franchir les frontières des horizons.

Prince Chêne sourit, hocha lentement la tête, fit un geste de la main, signifiant qu'après tout l'avenir serait juge et quitta l'enclos pour remonter vers le château.

— Jour favorable! lui cria Flamme en arrivant, effleurant à peine le sol de ses foulées aériennes.

Il la regarda avec une curiosité mêlée de malice et d'amour. Elle portait culotte et blouson de peau usagés et tenait une hache affûtée à la main.

— Je vais travailler aux charpentes! dit-elle, ne manifestant pas l'intention de s'arrêter, mais sans que son regard quitte celui de l'homme qui devenait grave, très grave.

— Flamme, dit-il à mi-voix.

Elle s'immobilisa, surprise, et vint à lui en deux bonds, un sourire inquiet flottant sur ses lèvres rouges de vie.

— Si tu savais comme je t'aime! chuchota-t-il, penché vers elle, ses yeux gris cherchant dans la splendeur bleue... ou verte... changeante... la réponse que la bouche ne murmura que quelques instants plus tard.

— Chêne... mon homme... est-ce la joie... est-ce la peur... qui te rendent si tendre et si anxieux?

— Simplement l'attente... et l'amour.

Elle sourit, effleura de l'extrémité de ses doigts les lèvres de Chêne et secoua sa crinière fauve, laissée en liberté.

— Tu viendras me voir? demanda-t-elle, laissant son regard apaiser celui qui ne parvenait pas à la quitter.

— Oui, promit-il en prenant sur lui pour ajouter : Va, Charme va se demander ce que tu es devenue.

— Il sait. Il sait toujours quand je suis très... mais alors très heureuse! dit-elle en s'éloignant en courant.

Il demeura sur place, la regardant, souple et gracieuse, aussi féminine qu'une femme pouvait l'être, au point que gavé d'amour il eût aimé la retrouver, immédiatement, comme le plus affamé des amants. Charme saurait... évidemment, puisque pour elle il avait tenu la place du grand frère... du père... Charme! Il était juste l'homme que Chêne, Prince des Folons, eût voulu être, s'il n'avait été lui-même, car il possédait une science, un savoir, des dons que même Yven Devin et Cora Lectrice respectaient.

Il haussa lentement les épaules, leva la tête pour regarder vers le sommet de la tour et reprit sa marche. Il n'était pas question, plus question de vivre en se contentant de tailler et d'assembler le bois ou

de construire des maisons. Même si les ouvrages étaient indispensables à la communauté. Il ressentait de plus en plus vivement l'appel de l'inconnu, de cet ailleurs qui l'attirait... Même vers le nord, car si les montagnes, dans cette direction, crachaient le feu certaines nuits et si le jour des panaches de fumée s'élevaient au point de masquer le soleil, cela ne voulait peut-être pas dire, comme le supposait Charme Copeau, qu'il se trouvait là-bas des monstres interdisant le passage et la nuit totale de la fin du monde. Et même en admettant qu'il y ait une fin au monde sur lequel vivaient les Folons, ce qui apparaissait logique, ne pouvait-il y avoir le commencement d'un autre monde, plus loin encore? Flamme aurait donné un précieux avis s'il avait osé l'interroger, mais, malgré... ou sans doute plus exactement à cause de son amour pour elle, il n'avait pas encore eu ce courage.

Il en était là de ses réflexions quand il pénétra dans le château, franchit les porches de l'enceinte principale, encore démunis de leurs portails, entra dans la base carrée de la tour et leva une fois encore la tête. Le ciel lui apparut, lumineux, bleu, et l'ouverture familière lui sembla acquérir un fini, une régularité définitifs.

On distinguait les trous réguliers laissés par les femmes maçonnes dans les épaisses murailles de pierre, afin que soit ancrées les poutres des niveaux successifs. Pour le moment, ils formaient de minuscules fenêtres dont celles de l'est étaient brillantes, laissant passer des rais de soleil.

Il escalada lentement les degrés de pierre inclus dans les murs, suivant une idée de Charme, toujours lui. Ils évitaient d'avoir à utiliser les échelles des échafaudages pour parvenir au sommet où travaillaient les femmes. Demi-nues, couvertes de sueur et de poussière, le visage et les seins maculés, elles l'accueillirent avec des rires et des plaisanteries, prouvant qu'elles connaissaient la valeur et l'importance de l'ouvrage accompli et qu'elles en étaient suffisamment fières pour défier ouvertement le mâle qui avait la responsabilité du projet et de la destinée des Folons.

Il put constater qu'il ne leur restait plus qu'une coudée à élever avant d'avoir terminé la muraille de la tour qui dominait vertigineusement l'enceinte intérieure, la réduisant à peu de chose, par le simple effet de la hauteur. Son regard se porta au loin, cherchant à percer les mystères de l'horizon. Même de cette hauteur importante on ne pouvait apercevoir que les molles ondulations des collines sous la forêt dominatrice.

Les montagnes à feu étaient couvertes de gros nuages sombres

et en continuant son tour vers l'ouest, Chêne aperçut le sommet d'autres nuages, loin, très loin, indiscutablement hors du monde. Et pourtant, si le vent poursuivait sa course normale, dans un jour, peut-être deux, ils se trouveraient au-dessus du village, grondant et tonnant, laissant tomber le feu violet, le feu jaune, brisant, cassant, rageur, dans une tempête de bruit, de mouvement, parmi des cataractes d'eau tiède. Du Mourne, au sud, on n'apercevait qu'une sorte de doigt, gris-blanc, allongé dans la masse sombre des végétaux.

Pouvait-il exister, au-delà du Mourne, au-delà des collines qui le suivaient et dont on devinait la forme grise ou violette, une autre barrière de montagnes de feu?

— Prince, que penses-tu de tes travailleuses? demanda Ozaine depuis la passerelle toute proche d'où elle l'observait depuis un moment.

— Vous n'êtes pas mes travailleuses, mais celles du village auquel, moi aussi, j'appartiens, répondit-il aussitôt. Je suis heureux que ce soit bientôt terminé, car je suis effrayé de vous voir sur ces planches qui me semblent toujours trop frêles, trop mouvantes. Soyez prudentes, toutes, ne restez jamais ici quand souffle le vent ou quand menace l'orage. Les nuages pourraient vous prendre et vous projeter au loin...

— Sois tranquille, nous ne tenons nullement à quitter le monde des Folons, malgré la rareté des hommes beaux et vigoureux, répliqua la jeune femme en le fixant effrontément, le buste tendu vers lui.

— Les hommes sont fiers d'avoir des femmes telles que toi, telles que vous, corrigea-t-il vivement.

— Tiens! s'exclama-t-elle. Serais-tu accessible, Prince Chêne?

— Toujours, répondit-il en lui rendant cette fois son regard sans lui laisser ignorer qu'il la déshabillait encore plus qu'elle ne l'était et qu'il ne manquerait pas de lui rappeler cet instant si elle se trouvait sur son chemin, ce soir, demain ou un autre jour.

Ozaine sourit, découvrant des dents aiguës entre deux lèvres un peu épaisses, blanchies par les poussières.

— Je me souviendrai, Prince.

Il acquiesça d'un hochement de tête et rejoignit l'escalier vertigineux collé à la muraille de pierre brute. Plus tard, quand les trois niveaux intermédiaires auraient reçu leurs planchers, la sensation



ne serait plus la même. Des marches de bois prenant appui sur les pierres offriraient la sécurité qu'une double rampe accroîtrait. Mais pour le moment, l'impression était extrêmement désagréable. Un véritable gouffre, sombre, attirant, malsain, dans lequel auraient pu épier des êtres immondes.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle et surtout pour chasser ces pensées ridicules. Il fut cependant heureux de pouvoir enfin fouler le sol de l'enceinte et passa une main sur son front pour chasser la désagréable sensation de moiteur qu'il percevait.

Un terrible fracas le fit sursauter violemment puis bondir à l'extérieur. Sur le sommet de la tour, les femmes criaient et s'agitaient. Il devina qu'elles passaient pardessus la muraille pour redescendre par l'escalier de pierre et souhaita qu'elles arrivent sans incident. Yven Devin jaillit de son antre, au pied même de la tour, suivi de Cora Lectrice jacassante, alors que le grondement sourd qui avait suivi le coup brutal roulait encore en s'éloignant vers l'horizon de l'ouest.

— C'est l'orage? demanda Yven Devin, intrigué, le nez en l'air.

— Je ne sais pas, répondit Chêne. Cela m'étonne, car les nuages sont accrochés aux montagnes à feu et d'autres nuages se trouvent si loin qu'ils ne sont même pas de ce monde. Nous ne pourrions donc entendre le bruit de la lumière.

— Le ciel est-il bleu au-dessus du château? demanda Cora Lectrice.

— Bleu jusqu'aux limites du monde, répéta Chêne, rassurant.

— Alors cela ne peut pas être l'orage. Il m'a semblé que la tour s'écroulait sur nous, le sol a tremblé.

— Prince ! cria une voix affolée.

Il se détourna pour voir arriver les femmes maçonnes suivant Ozaine.

— Ce n'est rien, assura-t-il, les accueillant avec un sourire. Vous avez bien fait de descendre...

— Mais... Prince! Il s'en est fallu d'un rien, d'un hasard, pour que Viorne et moi soyons précipitées dans la cour! Que s'est-il passé? Il n'y a pas de nuage!

— Je sais... Enfin, non, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mais il

serait prudent d'attendre un peu avant de remonter au chantier, recommanda-t-il. Je vais aller consulter Charme Copeau et Bras Dur... Je suis certain de n'avoir jamais entendu ce bruit.

— Ma mémoire ne me le rappelle pas, souligna Yven Devin. C'est un bruit qui fait mal en dedans, ajouta le vieil homme en se massant la poitrine.

— Oui, s'écria Ozaine aussitôt. J'ai eu l'impression du coup violent sur le ventre et les oreilles.

— Attendez ici! ordonna-t-il en se dirigeant rapidement vers les escaliers.

Il découvrit les Charpentiers réunis devant leur atelier, scrutant le ciel uniformément bleu et Flamme courut à lui.

— Tu as entendu?

— Oui, difficile de faire autrement.

— Pas un seul nuage, constata-t-elle en pointant sa hache vers le ciel.

— Nous l'avons remarqué.

— Les montagnes à feu sont calmes?

— Elles sont masquées de gros nuages, répondit-il.

— Crois-tu que cela puisse provenir de là-bas?

— Certainement pas, réfuta Charme Copeau en hochant négativement la tête. Je pense au tonnerre, mais avec la différence qu'il n'y a pas eu de lueur... ou que nous ne l'avons pas aperçue, qu'il n'y a pas d'orage et enfin que le grondement a traversé le ciel d'est en ouest.

— Je l'ai remarqué aussi, assura Chêne, continuant à scruter le ciel à la recherche d'une indication.

— Les dieux ont des voix de tonnerre, rappela Flamme craintivement.

— Oui... La légende le dit. La Tradition le soutient... Peut-être avons-nous entendu le cri d'un dieu, supputa Charme Copeau pensivement.

— Nous allons demander à Cora Lectrice d'interroger l'Arbre et sa mémoire ce soir même, décida Chêne. Il faut interpréter au plus vite ce signe, car c'en est un.

Crin Noir s'était immobilisé, abasourdi, et ses compagnons, les épaules encore courbées sous le choc, le regardèrent, la peur au fond des yeux. Le grondement disparaissait rapidement vers l'ouest, étrangement régulier, après le formidable coup donné autour d'eux et qui avait fait rentrer les têtes entre les épaules. Instinctivement, ils se regroupèrent, les flèches posées sur les boyaux, comme si une menace précise venait d'être détectée.

Ils se trouvaient dans une des longues clairières creusées par le feu dans la masse ombreuse de la forêt, quand des nuages tombait la flamme jaune et bruyante de l'éclair.

Ils venaient de réussir une approche parfaitement silencieuse d'un troupeau de daims qui ne les avaient ni flairés ni entendus et ils espéraient parvenir à la distance de tir lorsque le bruit fracassant avait fait bondir les gracieux animaux qui s'étaient égaillés en sauts prodigieux, affolés par le son inconnu qui avait meurtri leur niveau auditif. On en apercevait encore un ou deux, leurs longues oreilles ovales agitées de tressaillements inquiets, cherchant des traces de leur terreur dans le calme revenu.

Crin Noir lut des interrogations sans nombre dans les regards des filles et dans celui de Saule Roux et posa un doigt sur ses lèvres. La chasse n'avait pas encore été fructueuse et il convenait de ne pas la gâcher irrémédiablement par des paroles inutiles, même prononcées à voix retenue. Armoise fit un geste du menton et leva lentement la main vers son oreille droite pour attirer l'attention sur un bruit nouveau.

Ils écoutèrent ce que la jeune fille voulait qu'ils interprètent et comprirent en même temps qu'elle. Leurs regards brillèrent et Crin Noir fit un signe discret, montrant la place inoccupée sur sa droite. Violaine s'y glissa, silencieuse comme une ombre dorée. Saule Roux n'eut pas à broncher car Airelle n'avait pas quitté le poste qui lui revenait de droit, comme future femme et Armoise vint se camper sur la gauche du jeune homme dont les narines mobiles perçurent le parfum épicé de la fille. Quant à Fleur, impassible et efficace, elle effectua le mouvement indispensable pour se retrouver en protection à la gauche de Crin Noir.

Celui-ci se courba un peu en avant, l'arc prêt, la flèche encochée, le boyau bien en main et reprit lentement la progression. Ce

vers quoi ils se dirigeaient représentait de l'énergie pour trois jours au moins, eût observé Chêne s'il avait été présent. Mais pour que cela devienne vrai, il fallait encore que la chasse soit heureuse.

Ils aperçurent le dos hérissé du gros mâle qui frayait la voie à la harde presque au moment où les femelles commencèrent à surgir de la lisière pour se lancer au petit trot dans la traversée de la clairière. Crin Noir avança de plusieurs pas rapides, le buste baissé, écartant les hautes herbes de son arc à demi bandé.

En ligne, ses compagnons l'imitèrent et se redressèrent en même temps que lui. Le troupeau défilait devant eux, à moins de trente pas et les flèches furent décochées avant que les animaux n'aient réagi à l'apparition soudaine du danger. Les chasseurs n'attendirent pas de connaître le résultat de leur tir pour envoyer deux flèches de plus avant que les derniers membres de la compagnie, plusieurs ragots dodus, soient passés en ronflant, à toute allure.

Alors seulement, l'arc remis en bandoulière, l'épieu bien en main, les deux garçons foncèrent, suivis des filles, tenant toujours une flèche encochée. Trois porcs gisaient, mourants, dans les hautes herbes et Crin Noir les acheva d'une passe rapide de sa lame de métal. Mais plusieurs autres devaient avoir été atteints, car des gouttelettes de sang suivaient la piste piétinée par les pieds fourchus.

— Trois, ce n'est pas mal, déclara Crin Noir avec satisfaction.

— Nous allons avoir du mal à porter des bêtes aussi grosses, observa Armoise, alors qu'à genoux sur la trace fraîche, Airelle reniflait l'herbe, touchait les infimes gouttelettes de sang.

— Il ne faut pas s'éterniser ici, conseilla Crin Noir. Allume le feu d'appel, ordonna-t-il à Fleur qui acquiesça d'un battement de cils avant de se mettre à fourrager dans son sac de hanche.

— A combien sommes-nous du château? demanda Violaine.

— Suffisamment loin pour que le soleil soit déjà engagé dans sa course descendante quand les porteurs vont arriver. Il faut traîner les carcasses en lisière et les hisser dans les branches et en vitesse si nous voulons avoir une chance de retrouver l'un des blessés.

Ils empoignèrent les membres antérieurs de leurs victimes à l'odeur pénétrante et les traînèrent en suivant la piste jusqu'à la lisière suivante dans laquelle la harde s'était enfoncée en trombe. Des gouttes de sang maculaient la piste et Airelle déclara, haletante, quand ils

eurent accroché leur dernière proie à bonne hauteur :

— Il y en a deux de touchés, au moins, dont un gravement. Il saigne noir. L'autre doit avoir une flèche dans la panse.

— Et c'est un gros, punctua Saule Roux avec un rire de plaisir.

— Je n'aime pas suivre le ragot blessé dans le taillis, commenta Crin Noir. Nous allons devoir être sur nos gardes. Nous progresserons comme à l'accoutumée, par les futaies claires, pour recouper le passage. Pas plus de cent pas d'avance à chaque fois. Les filles, prenez garde à ne pas quitter nos épaules. Vous battrez les soliveaux de vos épieux. Faites du bruit. Pas question de retrouver la compagnie, seuls les blessés nous intéressent.

— Ne te fatigue pas, s'écria Violaine. Tu nous prends pour des enfants sortant pour la première fois du village... Il y a beau temps que je ne suis plus une gamine! s'exclama-t-elle en fouettant un fût de son épieu.

— Tu es une grande, une très grande, Violaine, mais d'ordinaire, Prince Chêne ou un autre Ancien dirige la chasse et tu te tais. Aujourd'hui c'est moi. Demain ce sera peut-être Saule Roux et il fera ce qu'il voudra. Moi, je veux réussir ma première chasse.

— Elle est déjà réussie, objecta Violaine ardemment, grâce à toi. Trois porcs en trois flèches mortelles !

— Une seule est la mienne, corrigea Crin Noir.

— Vous n'allez pas vous chamailler pour savoir si nous avons grandi assez vite? s'esclaffa Saule Roux. Ce feu, jolie Fleur, c'est pour quand?

— Si tu m'aidais, cela irait plus vite, évidemment, rétorqua la jeune fille en se dépouillant de son blouson de daim pour activer les flammes.

Airelle cueillit plusieurs brassées d'herbe épaisse, Armoise brisa des rameaux verts riches en feuilles et toutes deux jetèrent leur cueillette sur le feu pour activer l'émission de fumée.

— Combien dois-je annoncer? demanda Fleur en se redressant, les seins luisants de sueur.

— La vérité, rétorqua Crin Noir. Trois et deux. Marque bien le temps qu'il faut pour qu'ils sachent que ce sont des ragots.

Le signal monta, clair, bien dessiné, et pour plus de sûreté, Fleur le répéta, aidée par Violaine. Crin Noir ne put s'empêcher de comparer les deux jeunes filles, la blonde, dorée, duveteuse, calme comme l'eau dormante ou comme un ciel de printemps dont les yeux rappelaient la teinte, et celle qui ressemblait plus à un garçon par sa svelte minceur qu'à une femelle prête à l'union, mais dont le regard brillant et violet accrochait le mâle le plus réticent. De sa poitrine haute et dure on ne voyait que les aréoles brunes et pourtant ce sont elles et non pas les délicieuses courbes des seins de Fleur que Saule Roux, comme lui, regardait. Une de ses flèches avait tué un ragot et combien d'hommes du village avaient su résister à ses provocations aussi soudaines que sans équivoque?

— On y va, décida Crin Noir tandis que Fleur endossait le blouson de protection.

Le feu fut entièrement éteint à coups de talon et d'épieu et les chasseurs s'enfoncèrent sur les traces de la harde.

— Gare aux fauves... Ils sentent de loin les bêtes blessées.

— Le bruit qu'on a entendu les a chassés...

— Penses-tu! Les porcs ne galopaient même pas. Leur peur dure un moment quand il n'y a pas l'odeur. Souvenez-vous de Prince Chêne, il est pourtant fort et l'ours l'a surpris.

— On veillera, affirma Armoise en brandissant son épieu.

Crin Noir poussa un grognement d'approbation et avança prudemment entre les arbres, à droite de la piste sanglante, tandis que Saule Roux prenait une distance presque égale sur la gauche. Les claquements des épieux sur les troncs retentirent jusqu'à une distance insoupçonnée des oreilles humaines et ce qui hantait la forêt eut peur, une fois encore.

A huit reprises ils recoupèrent la trace sanglante des animaux blessés, se regroupant pour l'examiner et déduire de son apparence l'état de ceux qu'ils traquaient. Puis, à la neuvième rencontre, ils constatèrent que la bête qui saignait d'un sang noir n'était plus dans le groupe. Elle ne pouvait se trouver que dans le carré de taillis et de fourrés qu'ils venaient de contourner.

— Attention, les filles! On tient à vous, recommanda Crin Noir. Restez à nos épaules et cramponnez vos épieux. Un porc blessé, surtout un gros comme celui-là, ça peut faire très mal !

— Prends plutôt garde à tes fesses, répliqua irrévérencieusement Violaine. Le porc ne fera pas de différence entre toi et moi.

— Évidemment, t'es plate comme ma main, répliqua-t-il du tac au tac.

Il y eut un petit rire mais déjà Crin Noir s'enfonçait dans le premier buisson. Ils n'eurent pas à redouter quoi que ce soit de celui qu'ils cherchaient et qu'ils retrouvèrent, râlant, dans un fourré. Crin Noir l'acheva d'un coup d'épieu suivi d'une passe de sa lame et ils le halèrent à tour de rôle, reprenant la piste à l'envers, pour se retrouver à l'orée de la forêt, suant et soufflant, mais heureux de leur réussite.

Quand la bête eut rejoint ses semblables, accrochée par les postérieurs à la basse branche d'un chêne, ils repartirent sans attendre, conscients que plus le temps s'écoulait plus le risque devenait grand de se trouver devancés par quelques-uns des grands rôdeurs de la forêt en quête de pâture aisée.

Pourtant, ils traversèrent plusieurs vallées, gravirent plusieurs collines sans avoir retrouvé le blessé qui fuyait sur la piste de la harde. Ils parvenaient au Mourne quand Crin Noir les arrêta.

— Nous sommes très loin. Si nous le retrouvons maintenant, nous ne parviendrons pas à le ramener avant la nuit, expliqua-t-il en évaluant la hauteur du soleil.

— Je vais grimper... On doit pouvoir apercevoir toute la largeur du Mourne depuis ce grand chêne, indiqua Violaine en montrant un des arbres de la lisière.

— Tu veux repérer les traces! s'exclama Armoise, incrédule.

— Laisse-la faire, on ne sait jamais, trancha Crin Noir.

— Viens m'aider, Crin, lança-t-elle en se dirigeant vers le fût énorme et contourné.

Il la suivit sans broncher. Elle laissa son épieu au pied de l'arbre, ferma le blouson de peau sur sa poitrine menue et sauta prestement pour accrocher la première branche. A la troisième tentative infructueuse, elle fit signe à Crin Noir qui attendait.

— Soulève-moi, ordonna-t-elle en lui montrant la branche.

Il s'adossa au fût, saisit le pied qu'elle posa sur ses mains



jointes et s'arc-bouta. Elle s'éleva d'un souple mouvement des reins et de sa jambe et s'appuya un instant sur le visage du garçon avant de poser l'autre pied sur son épaule et de faire une traction des bras qui l'amena assise sur la branche.

— Viens ! dit-elle à mi-voix.

Il leva la tête, à peine surpris et fronça les sourcils. Elle se tenait accroupie, ses yeux violets brillants, un sourire engageant sur les lèvres.

— Tu peux grimper sans moi, assura-t-il sans conviction.

— Peut-être. Mais avec toi, je préfère, dit-elle si bas qu'il fut certain qu'elle parlait pour lui seul.

Il recula, prit son élan et parvint à accrocher la branche où une traction le hissa aussitôt après. Violaine lui adressa un sourire de triomphe ou de complicité et commença à monter, régulièrement, choisissant avec habileté les meilleures prises, jusqu'à ce qu'elle ait atteint une ouverture dans le feuillage, par laquelle il lui fut possible de passer pour examiner la clairière.

— On voit loin, très loin, affirma-t-elle au bout d'un moment.

— Peux-tu voir la trace ? demanda-t-il, impatient.

— Je la devine... Elle va droit... mais... on dirait qu'à un moment elle se sépare en deux... Regarde toi-même, conseilla-t-elle en reculant avec prudence.

Il passa devant elle et constata qu'elle avait grande ouverte la peau de daim la protégeant, laissant apparaître les formes rondes et dures aux pointes devenues insolentes. Elle eut un petit rire de gorge quand il la frôla et qu'elle s'appuya pour qu'il perçoive le contact avec précision. Il eut chaud au front et se retint pour ne pas refermer les mains sur sa taille.

Mais la chasse devait passer avant tout et en bas, ses compagnons attendaient le résultat de leur observation. Il prit le temps de repérer ce qu'avait indiqué la jeune fille et lui sut gré de ne pas avoir menti. Une ou plusieurs bêtes avaient bien quitté le gros du troupeau pour s'éloigner vers l'ouest. Jusqu'où ? Difficile à dire. Mais tout chasseur sait qu'un animal blessé ne quitte la harde que lorsqu'il sent l'approche de la mort. Crin Noir frissonna. La main de Violaine venait de se poser sur son épaule.

— Alors? souffla-t-elle dans son cou.

— Tu as raison, répondit-il en se retournant avec précaution.

— Tu crois? fit-elle en ouvrant le blouson du garçon d'un geste vif pour se plaquer à lui. Tu diras encore que je suis plate comme la main? souffla-t-elle en frottant doucement les pointes de ses seins contre la poitrine en sueur. Dis-moi que tu le diras encore? chuchota-t-elle en souriant, ses yeux le défiant.

— Je crois que je le dirai... encore... souvent..., haleta-t-il, la serrant à l'étouffer.

Elle colla sa joue à la sienne et le lâcha, les joues enfiévrées. Il retint au dernier instant le geste de désir qui le portait vers elle qui se serait offerte ainsi, il le savait, sur la branche, contre le fût très ancien, sans plus de complexes que si elle avait eu à gémir dans une couche de fourrure. Elle eut la sagesse de ne pas s'affoler plus et le suivit quand il se laissa glisser de branche en branche. Il atteignit le sol suffisamment de temps avant elle pour qu'elle ne soit dans le groupe qu'alors que les explications étaient déjà données.

Elle ne marqua ni dépit ni satisfaction. Seuls ses yeux conservèrent leur expression de triomphe en même temps que d'attente, faisant comprendre au garçon qu'il serait obligé, au moment qu'elle choisirait, d'en passer par où elle voulait. Ce fut peut-être à cet instant précis où il se rendait compte qu'il venait d'être piégé que Crin Noir commença à admettre que Violaine ferait une seconde femme fantastique...

Ils découvrirent leur dernière victime tapie dans la savane, épuisée par sa longue course et pourtant suffisamment agressive pour foncer droit sur une des silhouettes verticales qui oscillaient devant son regard devenu trouble, le regard des êtres, humains et non humains, qui ont reçu la blessure mortelle sans l'avoir méritée, sans savoir pourquoi, simplement parce que dans le grand déroulement du Temps leur moment est venu de quitter la vie.

La bête ne bouscula rien devant elle mais l'épieu de Saule Roux traversa son cœur et la foudroya miséricordieusement.

— Dépêchons-nous! répéta Crin Noir. Nous avons réussi trop bien jusqu'à maintenant pour prendre des risques !

— Tu n'espères pas traverser la forêt avec lui ! s'exclama Saule Roux penché sur la carcasse sanglante.

— Non. Nous allons le suspendre comme les autres et l'arbre observatoire fera l'affaire. Nous viendrons le chercher demain de bon matin. Aucune envie d'être surpris par la nuit...

A peine la dépouille du ragot fut-elle suspendue que le petit groupe prit le chemin du retour, trotinant à petites foulées sur la piste, silencieux, épiant ce que la forêt pouvait receler, redoutant la brusque revanche après leur facile succès.

Le soleil descendait rapidement lorsqu'ils rejoignirent les porteurs qui attendaient avec les longues perches sur lesquelles étaient déjà fixés les quatre porcs. Ils furent félicités par Sorbe, le plus âgé des hommes envoyés par Prince Chêne et apprirent par lui que le bruit terrifiant auquel ils devaient peut-être la réussite de leur chasse posait de graves problèmes aux Folons et que le soir, sous l'Arbre, Cora Lectrice interrogerait les dieux.

— Quand même, tu as réussi un joli coup, admira Tête Ronde, l'un des porteurs.

— Il reste une bête au Mourne, indiqua Airelle avec fierté.

— Une grosse, renchérit Armoise.

Ils se glissèrent deux par deux sous chaque extrémité des perches et Crin Noir ressentit un frisson de plaisir en constatant que Violaine avait pris d'autorité la place devant lui. Par sa taille et sa robustesse, elle était celle des filles la mieux appariée avec lui... Mais il admit avec honnêteté qu'il pouvait y avoir une raison supplémentaire à cette satisfaction.

Il put observer, à cette occasion que la jeune fille pouvait être aussi dure et aussi résistante qu'un homme, quand, à la lisière de la forêt, devant la silhouette étonnante du château sur lequel tombait la nuit encore blonde, ils firent enfin halte, n'ayant plus rien à redouter. Les deux bûcherons qui tenaient la perche se frottèrent l'épaule et Violaine ôta son blouson de peau. Crin Noir put apercevoir deux marques sanglantes, une par épaule, et ressentit brusquement l'envie de les frôler de ses doigts pour apaiser la brûlure et faire comprendre qu'il admirait. Il n'en eu pas le loisir car Violaine, calme et souriante s'écarta du groupe, chercha un moment dans l'herbe, cueillit quelques feuilles larges et veloutées qu'elle colla sur les plaies et revêtit son blouson en esquissant à peine une grimace de douleur.

— Laisse la perche, proposa Crin Noir quand elle se glissa devant lui pour reprendre le fardeau.

— Occupe-toi de tes affaires, répliqua-t-elle en soulevant la charge. Tu n'es pas quitte, ajouta-t-elle à mi-voix avec une sorte de rire.

Les feux de protection brûlaient dans les réduits de pierre autour du château quand les chasseurs franchirent le vantail de rondins.

— Es-tu satisfait, Crin Noir? demanda brusquement une voix à côté du jeune homme.

— Oui, Prince Chêne, répondit-il avec fierté. Mais nous avons été aidés par les dieux. Je t'expliquerai...

— Je crois savoir... Un bruit comme jamais tu n'en entendis... et qui, peut-être, a modifié le comportement des animaux...

— Tu sais déjà, admit Crin Noir.

— Ta chasse fut digne de celle d'un Ancien.

Crin Noir devina une autre présence, discrète, silencieuse, tout près de lui et malgré l'odeur de la bête tuée, de la sueur, du corps avide de Violaine, il reconnut celle qui avait dû attendre avec une terrible anxiété. Il ne dit pas un mot pour ne pas avoir à souffrir en entendant un rire ou un ricanement de celle qui continuait à porter sa charge sans faiblir devant lui et qui ne la lâcha que lorsqu'ils eurent atteint l'abri boucherie. Ils se séparèrent là. Violaine passa devant Crin Noir et Mauve, flanc contre flanc et ne prononça pas une parole, son sourire habituel sur les lèvres, ses yeux violets un peu cernés semblant ne rien voir.

Crin Noir, la gorge contractée d'une manière inhabituelle, tressaillit quand le front de Mauve s'appuya doucement contre son épaule. Il enlaça ses épaules et tous deux sortirent dans la nuit, allant à petits pas jusqu'à la maison de pierre où la jeune fille resterait avec sa famille jusqu'au jour de l'union.

Ils parlèrent peu. La chasse fut oubliée pour le bruit terrifiant qui l'avait précédée... non... lancée, comme le soutint Crin Noir. Puis, sous l'Arbre, les chants appelèrent les Folons autour de Cora Lectrice et Yven Devin. Mauve, le ventre endolori, nauséuse, refusa de quitter l'abri douillet et Crin Noir, désolé, la laissa pour rejoindre le tertre.

Il avait déjà parcouru une trentaine de pas quand il fut rejoint par quelqu'un dont le parfum lui annonça qu'il ne pourrait plus refuser de payer une certaine dette, si elle lui était réclamée.

— Seul? chuchota la voix toute proche de son oreille, ajoutant ce seul mot : imprudent...

— Pas plus que toi, riposta-t-il, pour se donner bonne contenance.

— Cora Lectrice va interpréter le cri d'un dieu, paraît-il.

— Comment sais-tu qu'il s'agit du cri d'un dieu?

— J'ai écouté... Sais-tu, Crin, qu'il existe un endroit où peut-être se trouve la réponse à la question que tu te poses?

— Hein? fit-il, ahuri.

— Oui... Tu ne veux pas venir voir? proposa-t-elle, apparemment sûre d'elle.

— Je veux... ce que tu veux, répondit-il simplement, laissant à la jeune fille la responsabilité de ce qu'elle déciderait.

— Alors, viens, murmura-t-elle en pressant brusquement son épaule contre celle du garçon pour lui faire emprunter un passage entre deux maisons.

Elle lui prit la main et l'entraîna, silencieuse, le long de la première terrasse. Elle ne s'arrêta que lorsqu'ils furent face au sud, loin de l'Arbre et des chants, et qu'ils n'eurent au-dessus d'eux que les étoiles. Il se trouvait un ensemble de buissons fleuris sur la pente. Crin Noir fut étonné de découvrir, au cœur de l'un d'eux, la douceur des feuilles accumulées... ou amassées. Puis il ne s'étonna plus de rien, sauf peut-être de l'intensité de son désir et de la splendeur de son aboutissement.

Les étoiles glissèrent, les chants montèrent et se turent. Violaine retint plusieurs fois ses cris et finalement, quand comblée, épuisée mais heureuse elle pencha son visage triangulaire au-dessus de celui du garçon, ce fut pour lui dire, bouche contre bouche :

— Si tu veux de moi, Crin Noir... je serai... ta femme seconde... Non... ne dis rien encore... attends... Elle mérite ton amour...

Elle pesa longuement sur lui, se releva et il se retrouva seul, émerveillé par le déroulement de cette étrange journée. Se pouvait-il que les dieux...? Il frissonna, se hâta de se rhabiller, remonta vers le tertre... Mais l'Arbre était seul. Cora Lectrice et Yven Devin avaient regagné leur gîte au pied de la tour et le village reposait.

Il fut interpellé par Crépu, l'un des deux vieillards, félicité pour sa chasse et, les jambes flageolantes, la tête vide, sentant le sommeil prendre sa revanche, il eut à peine la force de regagner sa couche.

\* \* \*

Chêne dormait depuis peu lorsque le bruit d'une course le tira de sa torpeur. Il écouta un instant et se leva vivement. Comme il s'y attendait, le coureur s'arrêta sous la fenêtre et siffla.

— Qu'y a-t-il? demanda Prince Chêne à mi-voix.

— Quelque chose... Je ne sais pas, balbutia l'homme qui semblait terrorisé.

— Quoi... Des bêtes, des gens?

— Non... dans le ciel!

— Hein?

— Oui, Prince, il faut que tu viennes et que tu juges. C'est un monstre énorme, effrayant... horrible!

— J'arrive.

— Qu'y a-t-il ? demanda la voix embrumée de Flamme.

— Je ne sais pas. Le guet, répondit-il laconiquement.

Il l'entendit qui se jetait hors du lit et elle fut prête en même temps que lui, le suivant au-dehors. Le ciel était clair et des étoiles innombrables scintillaient. Ils ne virent rien de suspect et hâtèrent le pas pour rattraper le veillard qui parvenait au chemin de ronde sud.

— Alors, Crépu, ce monstre... où se trouve-t-il ?

— Là! Regarde..., haleta la voix du second guetteur toute proche. Ils virent qu'il tendait le bras devant lui et Chêne sursauta.

Ce qui se tenait, quelque part devant eux, sans qu'ils puissent évaluer la distance, n'avait aucune forme connue et pourtant cela avançait, comme un nuage lumineux d'où sortaient des lueurs pourpres et violentes. Par instants, de longs éclairs devaient illuminer la forêt car on distinguait alors nettement les arbres. La chose se déplaçait, se rapprochant du sol.

— Un nuage vivant, balbutia Flamme, serrée contre l'épaule de

Chêne.

— Oui... ou une lumière allongée comme un nuage de brume du matin, corrigea-t-il en s'efforçant de dompter le tremblement de sa voix.

— C'est passé au-dessus du château, indiqua le premier guetteur. Pas un bruit, pas un son... Mais un éclair si long que j'ai cru que tout allait disparaître en fumée. J'ai fermé les yeux et quand je les ai rouverts, le monstre était déjà loin.

— Moi, je n'ai pratiquement rien vu, affirma le second des guetteurs. Je suis resté aveugle longtemps... Je croyais ne plus jamais retrouver la vue... C'est comme si j'avais regardé le soleil...

— Que faisons-nous, Chêne? demanda Flamme en se cramponnant à son bras.

— Je ne sais pas. Pas encore, répondit-il lentement, cherchant à reprendre son assurance. Je ne me rends pas compte de sa grosseur... Peut-être est-ce vraiment un nuage, un porteur d'orage comme nous n'en connaissons pas encore... Comment savoir? Il ne me semble pas que la tradition y fasse allusion... ni la légende... Crépu, décida-t-il soudain, va chercher Yven Devin. Cora Lectrice également et n'ameute pas la principauté, ajouta-t-il à voix basse pour Flamme.

Ils demeurèrent sur place, sans bouger, contemplant la chose qui lançait toujours des lueurs pourpres à un rythme que Chêne tenta de comparer aux battements de son cœur et qui lui parut plus lent mais aussi régulier. Cela pouvait donc bien être vivant.

Une lueur jaillit, entourant le nuage et successivement, les lisières lointaines apparurent, comme en plein jour, comme si un éclair avait pu durer aussi longtemps que la lumière du soleil... mais surtout comme si le soleil n'avait voulu éclairer qu'une toute petite partie de la forêt, observa Chêne.

— C'est affreux! chuchota Flamme, tremblante.

— Pas affreux... mais étrange, certainement, répliqua-t-il, rassurant. C'est la brume de l'aube qui, pour une raison que connaissent peut-être Yven et Cora, devient lumineuse. On ne sait rien des Esprits. Personne n'ose penser ce qu'ils deviennent après la mort.

— Tais-toi, Chêne, j'ai peur. Tu ne dois pas les évoquer, tu le sais.

— Je me demande..., murmura-t-il, songeur... Tu connais aussi bien que moi la plaine et la forêt. Regarde... la chose bouge... Mais on ne parvient pas à savoir si elle est petite et proche ou énorme et lointaine...

— Énorme et lointaine, affirma le guetteur d'une voix étranglée.

Un bruit de pas annonça l'arrivée des Connaissants et la voix haletante d'Yven Devin rassura Prince Chêne.

— Qu'est-ce que me raconte Crépu?

— Je t'ai fait quérir... Cora viendra-t-elle?

— Elle est avec moi... Crépu la guide.

— Regarde ce qui luit devant nous, dit simplement le Prince des Folons.

— Ah! murmura Yven Devin dont les deux mains, en un geste familier, se refermèrent sur le menton fortement en galoche. Ah! répéta-t-il sans manifester autrement l'émotion qu'il pouvait ressentir.

La chose bougea, sinon la forêt bougea sous elle car la masse des arbres devint claire en une tache allongée puis disparut de nouveau dans l'obscurité. La chose parut s'affaïsser, s'allonger, s'amenuiser, mais la lueur n'en continua pas moins à paraître, dirigée, cette fois, en longs pinceaux vers le ciel... comme certaines aurores quand les nuages se trouvaient au-delà du monde.

Chêne leva la tête pour observer les étoiles familières. Cela ne pouvait être encore le lever du jour car la nuit venait à peine de dépasser son milieu.

— De quoi s'agit-il? demanda la voix cassée de Cora Lectrice entre deux halètements.

— Peux-tu voir cette lueur qui s'élève au-dessus de la forêt? demanda Chêne, perplexe.

— Où cela? demanda la Lectrice en écarquillant ses yeux usés.

— Face à nous, vers le sud...

— Cora ne peut pas voir une lueur aussi faible, expliqua Yven Devin. Mais elle peut comprendre ce que nous lui décrirons.



— Tu as vu par toi-même, dis-lui, recommanda Chêne.

— J'ai vu... une aube inverse. Un astre tombant derrière l'horizon des collines et je vois encore maintenant cette aube, immobile, qui découpe nettement le relief. Tu devrais reconnaître celui-ci, Prince Chêne.

— Je suis en train d'essayer...

— La chose est passée au-dessus de nous émettant un éclair si long que j'ai cru que le bois allait brûler, gémit Crépu.

— Ah! fit Cora Lectrice. Explique ce que tu as vu. Cette lumière, était-elle si chaude que le feu aurait pu prendre? As-tu ressenti cette chaleur par ta peau?

— Non... non... C'est seulement une impression, balbutia le veilleur.

— Bien... Continue à dire exactement ce que tu as vu...

Ils s'expliquèrent à tour de rôle, quelquefois en même temps et Cora Lectrice, peu à peu, dégagea du récit une image qu'elle reprit à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'unanimes ceux qui avaient vu avec leurs sens puissent l'accepter comme correspondant à la réalité de leur vision.

— Un nuage, de forme presque régulière, ainsi qu'il en passait quelquefois quand j'étais encore jeune et capable de voir un oiseau se poser sur les cimes les plus lointaines, murmura enfin la vieille femme. Mais un nuage gorgé de lumière avec des éclairs durant aussi longtemps que le soleil.

— Et des jets rouges pulsant comme des battements de cœur, chuchota Flamme.

— Dans la Légende, il existe des monstres volants qui crachaient le feu, mais la Tradition ne les cite pas, dit la Lectrice lentement.

— Peut-être nos feux ont-ils éloigné la chose, suggéra brusquement Prince Chêne. Crépu... et toi, Siffleur, ordonna-t-il aux deux guetteurs, allez raviver les feux de protection. Tous les êtres vivants, même maléfiques, sauf l'homme, redoutent les morsures du feu.

— Un instant, Crépu, pria Cora Lectrice sans quitter son

attitude d'extrême attention, comme si elle pouvait réellement voir malgré l'usure de ses yeux. Tu as bien dit que le long éclair a créé la lumière du soleil sans aucune chaleur?

— Oui, Lectrice vénérée, balbutia Crépu.

— Une lumière froide, comme celle des étoiles et de la Lune... Cela ne pourrait-il être un morceau de Lune? Allez raviver les flammes. Comment est la nuit, Yven? demanda la vieille femme avec une autorité nouvelle aussitôt que le crissement des chausses des deux guetteurs se fut effacé.

— Claire, avec les images des étoiles à leur place. Le milieu de la nuit est dépassé. Il n'y a pas un seul nuage visible... Les étoiles mobiles sont présentes... La blanche, la jaune et la rouge.

— La rouge est-elle plus grosse que d'habitude?

— Non..., estima Yven Devin après un moment d'observation. C'est une belle nuit de saison chaude. On n'aperçoit aucun éclair au-dessus du monde ni ailleurs, de quelque côté que l'on se tourne.

— Les montagnes du nord, Yven?

— On ne peut les voir d'ici. Cependant, souviens-toi, ce soir, depuis l'Arbre, nous aurions vu les feux s'il y en avait eu.

— La chose brille-t-elle toujours?

— Elle ne brille pas. C'est comme l'aurore et ça ne change pas.

— Quelle couleur?

— Blanc... avec du rouge qui bat comme le sang dans les veines de l'enfant.

— Rien... ni dans la Tradition ni dans la Légende, soupira Cora Lectrice après un long silence chargé d'anxiété. Mais tout ce qui est dépeint laisse supposer un être vivant. Il a épargné le château. Nous devons veiller, observer pour comprendre. Quand le jour sera levé, nous consulterons les éléments visibles. L'orage ne gronde pas... mais le tonnerre une fois a frappé. La terre ne vibre pas mais une fois la terre a résonné. Le vent a disparu et la nuit est douce, plus chaude qu'elle n'a jamais été. C'est le cri du monstre qui a choqué nos têtes et nos poitrines... Que fait-il en ce moment?

— Il est devenu invisible mais on devine sa présence par la

lueur qui découpe les collines... Il se trouve sur le Mourne, estima Prince Chêne. C'est étrange... nos chasseurs ont laissé suspendu en lisière du Mourne un sanglier de grande taille. Se peut-il que la présence de la bête morte ait attiré la chose?

— Oui, coassa la vieille femme. S'il s'agit bien d'un monstre vivant, d'une sorte de dragon, tel que la Légende les décrit, crachant le feu et recherchant les êtres de chair pour se nourrir, celui-ci a flairé le gibier tué.

— Lectrice vénérée, chuchota Flamme, crois-tu réellement qu'il pourra se contenter d'une proie aussi insignifiante pour sa taille? Il nous a semblé aussi grand qu'un nuage, aussi grand que tout l'espace au-dessus du château...

— Les dragons volants peuvent prendre des formes diverses selon qu'ils cheminent le jour ou la nuit, qu'ils surgissent lorsque le temps est clair ou du cœur des orages tonnants. La nuit, ils sont invincibles. Le jour, ils deviennent proies faciles, rappela la vieille femme.

— La principauté doit être protégée. Demain, quand le jour sera levé, j'irai voir du côté du Mourne, trancha Prince Chêne avec fermeté.

— Tu prendras garde, Chêne, les dragons sont des émanations des Esprits et pour être vainqueur contre eux, l'homme ne peut compter seulement sur sa vaillance. Il faut l'aide de la magie et des invocations...

— Je ne chercherai pas le combat. Je veux seulement prendre la mesure du danger qui menace les Folons. La forêt nous abritera... Tu prieras l'Arbre et les dieux de nous protéger. Jusqu'à l'aube, il faudra veiller...

— Veiller, mais que faire s'il vient sur le château? demanda Flamme, incapable de cacher son inquiétude.

— Il est passé, il n'a rien fait. Il faut laisser dormir les Folons, ne pas semer la peur parmi eux. Ne rien dire, attendre et observer. Conserver les feux allumés, ne rien tenter avant le jour, confirma Cora Lectrice.

Les télescopes à grande ouverture, les caméras extérieures à balayage total, les antennes différentielles destinées à capter les émissions hertziennes et quantité d'appareils plus spécialisés encore étaient braqués sur la surface colorée du globe que survolait depuis plusieurs heures l'astronef placé sur une orbite de freinage économique.

L'équipage, maintenu à poste par les sangles des fauteuils antigravité, reprenait conscience de son appartenance à la planète Terre sans parvenir à chasser l'angoisse issue du silence couvrant l'immense sphère bleutée, marbrée de blanc éblouissant, qui grossissait depuis cinq jours. Heureusement, la complexité et la précision des manœuvres à accomplir interdisaient aux esprits de se disperser. Le ralentissement du mobile, l'approche et la prise de contact avec le sol demeuraient infiniment délicats. Aucune ressource ne serait possible en cas d'erreur d'appréciation ou de défaillance d'un des quelconques générateurs de champ du grand navire spatial.

En prévision de cette rencontre de l'astronef avec l'atmosphère de sa planète après le long voyage, les cinq jours précédents avaient été mis à profit pour fixer ou vérifier l'arrimage de tout ce qui n'était pas soudé aux parois de titane ou attaché au plancher dans l'immense volume du *France*. Femmes et hommes s'étaient dépensés sans compter, œuvrant avec un enthousiasme que le silence persistant des récepteurs ne parvint pas à entamer, jusqu'à ce que la mise en orbite implique la suppression progressive de la gravité artificielle.

Les réactions physiologiques n'épargnèrent personne dans l'équipage mais alors que les occupants du poste de pilotage, plus habitués ou mieux préparés, dominaient rapidement leur malaise, les autres passagers de l'astronef résistèrent avec difficulté au vertige nauséux et durent recourir aux tranquillisants de la pharmacie du bord.

— Rien, absolument rien de reconnaissable, bougonna Pierre Roche en relevant le front de la bonnette du télescope.

— Les modifications du relief sont assez faibles, mais le dessin des côtes est fortement perturbé, commenta Ilma Sers, observant les écrans de télévision. L'ensemble de la planète est finalement bouleversé.

— Transformé, corrigea la voix égale de Jo Donniau le premier pilote.

— Si tu veux... De toute manière, il y a peu d'espoir de découvrir la trace d'êtres vivants sous cette couverture végétale absolument prodigieuse. Il me semble aussi que les formations nuageuses et orageuses sont beaucoup plus nombreuses que lors du départ.

— C'est le moins qu'on puisse dire! s'exclama le commandant du *France*. On reconnaît quand même les masses continentales mais... légèrement déplacées... Je regrette que François et Thérèse ne soient pas en mesure de nous donner leur avis sur la durée nécessaire à de telles modifications géographiques. L'échelle sera certainement graduée en millénaires !

— Le créneau de 20 000 à 30 000 ans des astronomes n'est pas impensable, renchérit Ilma Sers. Qu'en penses-tu, Germain?

— Difficile de juger depuis cette altitude, malgré nos appareils, répondit le second d'une voix maussade, le visage tendu par une sorte de colère rentrée mêlée d'anxiété. La végétation recouvre apparemment tout, mais on découvre ici et là de petites taches plus ou moins régulières qui devront être observées de près. Il est parfaitement possible de croire que sous l'impulsion de l'Union enfin victorieuse, la société technocratique et matérialiste pourrie ait enfin cédé la place à une communauté planétaire en harmonie avec la nature.

— Pourquoi pas? Si cela est vrai, voilà qui va ramener notre tentative à bien peu de chose et qui en détruira les effets que nous pensions bénéfiques. Mais je t'accorde que ton hypothèse est vraisemblable et relativement plaisante sous certains aspects, admit Pierre Roche, conciliant. Évidemment, il est troublant, pour des êtres comme nous, appartenant par leurs connaissances et leurs moyens techniques au XXI<sup>e</sup> siècle, de ne pas trouver trace de sites aussi caractéristiques que les grandes agglomérations humaines, les capitales, les ports, les aérodromes, les routes, les voies ferrées... Nous survolons l'Afrique... et cette verdure uniforme est à la place du Sahara... traversé par un fleuve plus puissant que le Nil... et qui doit se jeter à hauteur de Casablanca... Voici venir l'Atlas et la Méditerranée... Sacrement étroite!... Pas un port, pas un vestige..., rien...

— Il y a eu modification radicale du climat, commenta Ilma Sers. Nous sommes manifestement en période chaude, donc après une glaciation et tout ce que nous avons envisagé dans ce cas devient la

réalité. Si le froid a été suffisamment intense, les glaces ont effacé de la surface du globe pas mal de réalisations techniques. La mer, changeant plusieurs fois de niveau, a terminé le travail des glaciers... Ensuite, quand tout est redevenu habitable, rien ne dit que les hommes aient eu envie de recommencer l'expérience industrielle...

— Je ne peux imaginer que cette côte est celle de la Méditerranée! ragea Germain Nadier nerveusement.

— Malheureusement si. Mais elle est rétrécie... Un boyau... comme autrefois la mer Rouge... On dirait bien que la côte commence à la hauteur des Baléares et rejoint le cap Corse... Cette presque île, à notre droite, c'est précisément la Corse, la Sardaigne et quelque chose entre elles... Le sud de l'Europe s'est relevé...

— Nous sommes sur le cap de Marseille...

— Et rien que de la forêt, murmura Ilma Sers, la voix blanche. On ne pouvait pourtant imaginer plus grande métropole..., immédiatement après Moscouneuve... Effacée de la carte? C'est impossible !

— Tu vois, tu es comme moi! s'exclama le second du navire avec un rire sans joie.

— Pourtant le point est indiscutable, émit Bob Peloux, le second pilote. Nous sommes exactement au-dessus de la capitale et la Base se trouve..., devrait se trouver à 20 nautiques à 11 heures...

— Tu détectes quelque chose? demanda Germain Nadier.

— Non, rien, répondirent ensemble le pilote et Frédérique Rossi, la navigatrice.

— Tu ne reçois même pas les échos radars ? demanda Pierre Roche.

— Non, pas d'échos, confirma Frédérique. Pas une émission, pas un crachotement. Nous devrions recevoir la plus petite émission, à cette altitude et avec la sensibilité de nos récepteurs.

— Et pas plus de Marseille, de capitale que de Base ou de vaches dans ce foutu navire, ponctua Jo Donniau se mettant à rire. Tiens... regardez ce fleuve... si ce n'est pas le Rhône... Mais il coule vers l'ouest maintenant, le frère...

— Et il se jette dans la mer vers Toulouse... Il me semble que

l'on distingue un chapelet d'îles : ce qui doit rester des Pyrénées...

— Il faut plus de vingt mille ans pour bouleverser ainsi la croûte terrestre, s'effara le commandant du *France* en se relevant, le front en sueur.

— Comment savoir?

— Mais... sommes-nous certains de notre point, de nos relevés? Sommes-nous sûrs d'orbiter autour de la Terre? s'exclama brusquement Germain Nadier.

— Pour ça, nous sommes bien où nous pensons être, affirma Jo Donniau pesamment.

— Aucune erreur possible, confirma Frédérique Rossi. La Base vient de défiler sous notre ventre... Pas de pistes, pas de balises, même inertes. La forêt et... une tache carrée, presque régulière... Tu as vu, commandant?

— Oui, murmura Pierre Roche... Cette fois on dirait bien un habitat, ou ce qu'il en reste... La brume gêne... Mais cela pouvait aussi bien être une ville... ou un village.

— J'ai aperçu quelque chose aussi, mais à la télé c'est vraiment trop petit pour être reconnaissable, commenta Ilma Sers, la gorge serrée.

— Ouf! soupira Pierre Roche, passant une main moite sur son visage. Je commençais à désespérer de retrouver quelqu'un de vivant...

— Cela peut aussi bien être une ruine? objecta Jo Donniau.

— Je ne crois pas, estima Ilma Sers. La végétation aurait déjà tout recouvert. En y réfléchissant bien, on peut même déduire que les taches régulières dans cette forêt interminable sont toutes des preuves de survie humaine...

— Volcans droit devant! Ça fume dur... pour un feu de cheminée !

Tous regardèrent ce que le premier pilote indiquait et Germain Nadier grommela entre ses dents des mots qu'ils entendirent mais ne voulurent pas relever.

— Concentration industrielle... sûr... fumées... tours de

refroidissement... centrale géothermique...

La réalité se changea de réduire à néant les espoirs du commandant en second. La chaîne des Puys crachait des fumées diversement colorées par plusieurs bouches nettement visibles et des coulées de lave traçaient des étoiles sinistres à travers la végétation luxuriante.

— C'est un signe supplémentaire de forte activité tectonique, je crois bien, fit Bob Peloux, rompant le silence pénible.

— Peut-être. En tout cas... la *France* n'existe plus sous la forme que nous lui connaissions, riposta Pierre Roche. La mer occupe l'ouest... Peut-être reste-t-il une île pour rappeler ma Bretagne natale? soupira-t-il avec une brusque amertume.

— Pierre..., commandant, murmura Ilma Sers en se tournant vers lui.

— Je sais, mais que veux-tu, c'est aberrant et inquiétant...

— Combien d'orbites estimes-tu nécessaires pour une reconnaissance correcte? demanda Jo Donniau.

— Autant que nous voudrions. Nous sommes bien axés. Nous passerons sur les pôles toutes les 96 minutes... Nous verrons la planète en 48 heures.

— Encore faut-il qu'il y ait quelque chose à voir, remarqua Germain Nadier.

— Quand serons-nous ramenés sur la Base?

— Nous repasserons dessus dans deux jours... à deux heures du matin... Ou dans quatre jours en pleine lumière, en admettant bien entendu que nous ne changions pas d'orbite, expliqua Frédérique Rossi.

— Il faut penser à nos amis. Quatre jours... c'est bien long! Ils ne seront pas beaux à voir, rappela Ilma Sers. François supporte très mal l'apesanteur et Odile est en syncope. Francine ne vaut guère mieux. Thérèse est à peu près la seule à se cramponner, les autres sont totalement dans le sirop.

— Nous nous poserons à l'emplacement de la Base dans deux jours, décida Pierre Roche. Cela va nous donner l'occasion de voir toute la surface en pleine lumière et dans l'obscurité. Nous ne



modifions notre programme que si nous découvrons que la vie technologique s'est centralisée en un point quelconque de la Terre. Nous venons de parcourir cinq ans d'espace et le *France* comme son équipage méritent de revenir au port, même s'il n'existe plus rien pour les accueillir. C'est bien ton avis, Germain?

— Il n'y a rien d'autre à tenter, soupira le commandant en second. Il nous faudrait peut-être penser à ouvrir la chambre de sûreté... tu ne crois pas?

— J'y pense depuis plusieurs jours, répondit Pierre Roche après un long silence. Je crois plus sage d'attendre d'être au sol. Nous savons, toi et moi, qu'il existe ou qu'il existait un sanctuaire, sous la Base... Nous commencerons donc par celui-là.

— De quoi parles-tu? s'étonna Ilma Sers, surprise.

— D'une consigne spéciale qu'il va nous falloir appliquer, répondit le commandant du *France* sans donner d'autre explication.

— Ah... bon...

— L'Asie était immense, l'Union couvrait un territoire fantastique, je ne peux concevoir qu'il ne reste rien... Les installations ont résisté au pilonnage atomique de la guerre de l'Énergie, elles peuvent avoir résisté aux glaces ! gronda Germain Nadier.

— Nous verrons bien. C'est la raison pour laquelle nous conserverons cette orbite durant deux jours, expliqua le commandant.

— Il y a aussi les Twinamériques, remarqua Jo Donniau.

— Jamais, tant que je serai à bord! s'écria le second du *France* en serrant les poings.

— Nous agirons comme nous le devons, Germain, répliqua sévèrement le commandant de l'astronef. Mais je crois inutile de se poser de nouveaux problèmes. Observons et enregistrons.

— Nous sommes à la verticale de la cuvette parisienne, annonça Bob Peloux.

— Tu en es sûr?

— En plein. La mer est revenue, comme plusieurs fois depuis le début des temps géologiques. On aperçoit vaguement une côte... vers l'est... Hein, vous voyez? Il me semble que ça pourrait être les Vosges.

— La silhouette hexagonale a disparu. Mais au moins dans le cas du chaudron parisien cela aura servi à quelque chose. Plus de radioactivité... plus de zone rouge.

— A moins que la mer ne soit devenue radioactive?

— Non. D'abord la masse d'eau est considérable et ensuite... cela doit faire pas mal de temps que les éléments ont craché leur rayonnement le plus dangereux. Les périodes étaient longues, à l'échelle des vies humaines, mais si nous avons fait un saut temporel de quelques milliers d'années, cela peut avoir remis les choses en ordre.

— Comme tu y vas, en ordre ! bougonna Germain Nadier. Plus de république Wallone ni Batave... La mer... toujours elle... encore elle... Il vaudrait mieux être poissons ou amphibiens !

— Oui, l'Europe a basculé dans l'Atlantique, se relevant du côté méditerranéen. Tectonique des plaques, isostasie, nous diront nos amis pour expliquer le phénomène, commenta Pierre Roche. Ils trouveront cela naturel, c'était un mouvement déjà bien étudié, prévu. Mais en quelques milliers d'années, c'est peut-être moins sûr.

— La distorsion est peut-être plus importante que nous ne le pensons? supputa Ilma Sers.

— Possible, encore que les ordinateurs aient donné une fourchette qu'ils pouvaient calculer sans trop de risque d'erreur.

— Je crois possible que certains phénomènes puissent se dérouler plus rapidement que ne l'indiquent les manuels, remarqua Jo Donniau. Des chaînes de montagnes ont mis des millions d'années pour s'élever mais d'autres n'ont pris que quelques millénaires. La fonte des glaces, par exemple, ne se produit pas en quelques centaines de milliers de siècles, mais tout bonnement à l'intérieur d'un millénaire. Et vous avez remarqué comme moi qu'il n'y a pas un poil de neige sur le relief que nous avons survolé jusqu'à présent, ce qui confirme nos observations sur l'exiguïté des calottes polaires.

— Nous sommes au-dessus de la Norvège... Il en manque un bout, on dirait bien. Ni neige, ni glace... Drôle de réchauffement, je vous dis. On devrait être à l'équinoxe de printemps...

— Quatre jours... Dans quatre jours, assura Bob Peloux. La calotte arctique est sous les nuages... Que disent les infrarouges, Frédérique?

— Glaces... petites taches... des restes de banquise, observa la navigatrice.

— Nous serons au-dessus de l'Union Soviétique dans un peu plus de trois heures, fit Germain Nadier. Nous verrons bien si une civilisation capable d'envoyer des astronefs vers les étoiles n'a pas été capable de faire face à un simple changement climatique.

— Nous ignorons tout de ce qui a pu se dérouler durant notre longue absence, remarqua Pierre Roche. Nous constatons les modifications géologiques, mais comment étaient les peuples lorsque les glaces se sont avancées ? Nous n'en savons rien. Il eût été possible de lutter contre le froid en y mettant le paquet, en réunissant toutes les énergies... Mais... que restait-il ?

— Ouais, je vois ce que tu veux suggérer, grommela Jo Donniau. Quand même, dommage que François ou Thérèse ne soient pas là pour faire un point astronomique précis, regretta le pilote.

— Mais... je l'ai fait ! s'exclama Frédérique Rossi. Qu'est-ce que tu crois, espèce de phallocrate !

— Il y a longtemps que je n'avais été bombardé par ce merveilleux qualificatif, gouailla le pilote. Tu es de la veine que je sois sanglé ! tu verrais quelle sorte de phallo... comme tu dis... je suis !

— Te vante pas, petit ! J'ai fait le point exact. Je ne trouve rien d'anormal, poursuivit la navigatrice. Nous sommes à quatre jours de l'équinoxe de printemps. Mais cela pourrait aussi bien être l'année de notre départ... au passage au zénith de ce qui fut la Crau, nous avons le même schéma céleste qu'il y a cinq ans...

— Tu en es certaine ? s'étonna Pierre Roche.

— Oui, je suis formelle.

— Mais tu n'as pas visé les étoiles mobiles...

— Évidemment non. Et je sais ce que nous devons en déduire, tout au moins je commence à le croire. Nous avons une ou plusieurs précessions de décalage...

— Eh bien..., soupira Bob Peloux. C'est à chaque coup 25 500 ans, sauf erreur.

— Tu sais tout !

— C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé, déclara Pierre Roche. D'autant que le créneau annoncé par les ordinateurs contient bien une pression.

— Nous allons survoler le Pacifique... Très grosses formations nuageuses... au moins deux ensembles tourbillonnaires visibles, annonça Bob Peloux. Pas de terres en vue, aux infras?

— Non, rien, contrôla la navigatrice.

— Peu importe. Nous allons probablement constater que l'Antarctique confirme le réchauffement général du globe. Nous remonterons pas Madagascar, ou presque, qui devrait être à notre droite... nous suivrons le méridien de Moscou l'ancienne.

— Intéressant de voir la zone désertique des pétroliers, commenta simplement Germain Nadier.

— Tu pourras te rendre compte de ce qui reste de l'Union, en tout cas.

— Ce n'est pas le passage sur un des méridiens qui donnera la réponse. L'Union couvrait 200 degrés en longitude, il ne faut pas l'oublier.

— 240 exactement, précisa Frédérique Rossi.

— Et nous ne trouverons rien, murmura soudain le second du *France* avec un soupir de détresse. Si l'Union avait survécu, nous verrions vivre la Terre.

— Pourquoi? Qui peut savoir? Attends que nous ayons survolé l'ensemble du globe. Nous sommes incapables actuellement de répondre à une question concernant la civilisation présente de la Terre autrement que par une constatation évidente : elle est différente, fit remarquer la navigatrice.

— Et j'ajoute que depuis l'orbite haute que nous suivons, il est inutile d'espérer découvrir beaucoup de détails, confirma Ilma Sers. Nous ne pouvons que constater la disparition des très grands ensembles techniques, les agglomérations. C'est tout.

— Allons donc! Nos censeurs auraient détecté déjà la plus petite manifestation d'énergie électrique ou magnétique, tu le sais bien, rétorqua Germain Nadier. Quand nous volerons plus bas, évidemment, nous repérerons peut-être chemins et layons mais nous n'en saurons guère plus.

— Dans 17 minutes le cercle polaire antarctique, annonça Frédérique Rossi.

— C'est déprimant, soupira Ilma Sers en se tournant vers le commandant pour trouver le réconfort de son regard.

— Nous ne disposons pas encore de preuves... Il faut comprendre que si ce réchauffement, qui dure depuis quelques siècles, certainement, a été précédé d'un refroidissement intense, ce dernier a pu durer quelques millénaires. Nous pouvons même supposer qu'il y eut deux, sinon trois avancées du froid... Crois-tu que l'humanité, même techniquement parée à quantité d'éventualités, ait été capable de faire front? Quelqu'un parlait d'énergie, je crois que c'est Germain... Mais où trouver de l'énergie fossile quand celle-ci, nous le savons bien, arrivait à sa fin quand nous sommes partis?

— Le magma est toujours chaud et les glaciers ne sont pas apparus en un jour. Quand nous avons quitté la Base, rappela Germain Nadier, on parlait de plus en plus ouvertement de cette période difficile qui allait inmanquablement survenir. Je me souviens que l'Union avait préparé un plan quinquennal intégré dans un plus grand développement et spécialement réservé à la recherche des énergies différentes et nouvelles. Des forages étaient entrepris un peu partout.

— Je suis convaincu que l'Union a fait le maximum. Mais dans quelles conditions ? demanda Pierre Roche. Représente-toi les glaciers descendant jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à la Méditerranée... ou recouvrant même une partie de l'Atlas...

— Ce ne serait plus une glaciation classique...

— Mais si. Il y eut des glaces jusqu'à la hauteur de l'Afrique centrale, avant que les continents ne se séparent. Mais sans aller aussi loin, il faut se dire que le temps joue contre l'homme dans une telle aventure. Ils ont dû résister longtemps, puis quelque chose a manqué, a craqué ou fléchi. Nous ne le saurons probablement jamais. Pour que Marseille la Grande ait été effacée, il faut tout de même quelque chose de terriblement efficace, pas vrai?

— Le temps, répéta Ilma Sers.

— Continent! annonça Bob Peloux. Afrique du Sud à notre gauche... Madagascar visible à 2 heures...

— Moscouneuve dans 35 minutes, annonça Frédérique Rossi.

Ils découvrirent que le continent africain avait décrit un arc de

cercle avec pour pivot la région des Canaries, car ils passèrent à la verticale de Madagascar et purent ensuite constater que le golfe d'Aden et la mer Rouge s'étaient largement ouverts. L'Arabie demeurait sèche et désertique mais, malgré toute la vigilance des observateurs et la délicatesse des instruments, ils ne décelèrent aucun vestige rappelant les immenses complexes industriels.

— Verticale Moscouneuve, 7 minutes.

Dans un silence religieux, ils scrutèrent leurs instruments de vision, ne découvrant qu'un relief de plus en plus noir, avec des taches régulières en quantité suffisante pour que Germain Nadier s'exclame :

— Il y a des gens, là-dessous! C'est défriché, brûlé !

— Moscouneuve... une minute...

Ils ne retrouvèrent aucun des repères caractéristiques de l'immense capitale de l'Union, disparue comme sa sœur, Marseille, gommée. En revanche, ils furent surpris de compter de nombreuses taches presque circulaires trahissant une variété de végétation différente de celle de la forêt sombre. La Volga suivait son lit ancien à quelques kilomètres près, estima Jo Donniau.

— Plus je vais, plus je crois qu'il y a autre chose que l'usure du temps, commenta Pierre Roche, penché sur le télescope.

— A quoi penses-tu?

— Aux taches et à leur distribution. Si tu t'en souviens, nous avons distingué quelques cercles à peu près semblables, mais visibles, en abordant la côte africaine...

— Je m'en souviens, confirma Bob Peloux.

— Tu penses aux bombes, n'est-ce pas? Au chaos et à la guerre? soupira Germain Nadier.

— Oui et je crains que nous n'en découvrions la preuve du côté de Twinam, car si l'Union a été arrosée, l'adversaire a dû en prendre un coup.

— Cet adversaire peut aussi bien avoir été l'observateur aux yeux bridés, fit remarquer Jo Donniau.

— D'une manière ou d'une autre, s'il y a eu conflit entre Twinam et l'Union, l'observateur s'en est mêlé.

Ils relevèrent effectivement plusieurs taches géantes sur l'immense forêt recouvrant Twinam, aussi bien au nord qu'au sud, et, comme le fit remarquer Ilma Sers, le doute ne pouvait être permis quant à leur origine, étant donné leur localisation correspondant à la plupart des centres gigantesques de l'Occident. Ils en découvrirent en Asie où la forêt paraissait avoir quelque peine à se maintenir.

Dans le même temps, ils acquirent la certitude qu'il demeurait des êtres humains capables de faire du feu et de construire, car à plusieurs reprises ils distinguèrent des formes régulières que les agrandissements photographiques identifièrent comme des groupes de bâtiments serrés à l'intérieur d'un réduit protégé par des murs ou des fossés. Ils en dénommèrent ainsi plus d'une vingtaine. Ce fut lors de la dernière orbite avant le freinage que les pilotes rencontrèrent une difficulté inattendue.

Les systèmes de freinage basés sur l'éjection de molécules lourdes se révélèrent défaillants pour les basses vitesses et il fallut rapidement modifier le programme de retour de l'astronef pour utiliser le freinage aérodynamique, plus délicat, en raison de la masse considérable et de la forme particulière du *France*.

Ils perdirent ainsi un jour en manœuvres continues, pénétrant peu à peu dans l'atmosphère en contrôlant la température de surface des coques en permanence et parvinrent enfin à des vitesses plus raisonnables. Ils décrivent un dernier tour de la Terre qui les fit passer à la verticale de la Base à 15000 mètres d'altitude, d'où furent prises des quantités de vues et finalement se retrouvèrent en position d'approche lente la nuit suivante.

— C'est un peu idiot de n'avoir pas pu se poser de jour, maugréa Jo Donniau, surveillant les appareils de stabilisation de l'énorme machine qui terminait une large boucle à basse altitude.

— Nous n'y pouvons rien, répliqua Pierre Roche. Les projecteurs fonctionnent et les vues sont excellentes. Nous ne devrions pas avoir de difficultés.

— Heureusement, grogna le pilote.

— Droit devant, quatre feux, annonça Frédérique d'une voix légèrement altérée.

— Vu. C'est une colline... Très petit relief... Tour ou donjon... enceinte..., récita lentement Ilma Sers en étudiant l'écran infrarouge.

— Projecteurs, exigea le pilote.

Les lueurs intenses illuminèrent le sol et sur les écrans de télévision naquit le paysage irréel d'un village de pierre blotti autour d'un tertre surmonté d'un château carré en construction. Les projecteurs balayèrent les environs, faisant ressortir la teinte plus claire des champs, les avancées sombres de la forêt et plus loin une sorte de plateau blanchâtre, sans végétation, rocailleux.

— Tu vois le terrain? demanda le commandant.

— Je ne vois que lui...

— Faut tâter le sol là-bas. C'est bien ce que nous avons repéré sur les photos. Nous devrions être encore dans l'enclave de la Base... Pratiquement en bout de piste principale...

— Me fais pas rire, c'est pas le moment, fit Jo Donniau, jouant délicatement avec les commandes, surveillé par Bob Peloux, silencieux et concentré.

— Point zéro, annonça Pierre Roche d'une voix dure.

— Assiette normale.

— Abats sur dix heures.

Le navire glissa docilement sur quelques centaines de mètres.

— Bon... Paré à poser.

— Train sorti. Paré, répondit aussitôt Bob Peloux.

— A toi, Jo, pose-nous en douceur, demanda Pierre Roche.

Les deux pilotes relâchèrent imperceptiblement la pression antigrav et l'énorme masse descendit, presque à la verticale, au milieu d'un grondement et d'une vibration aussi désagréables l'un que l'autre, témoignant de la résistance des plaques répulsives à l'attraction terrestre. Les gyroscopes corrigèrent les infimes variations d'assiette jusqu'au moment où, sur le tableau de bord, placé devant Pierre Roche, un voyant vert pulsa.

— Contact, fit Ilma Sers à mi-voix.

Tour à tour une trentaine de voyants s'allumèrent et la coque s'appesantit lentement sur ses vérins-supports.



— Le sol tient bon, constata Pierre Roche.

— Nous sommes à 12 kilomètres de la tour de contrôle, si elle existait encore, indiqua Frédérique Rossi, sans dissimuler une espèce de fierté de sa capacité à fournir l'information en un tel moment.

— Je veux le croire, soupira Ilma Sers. Mais si la Base fut où nous la situons, elle n'existe plus.

— Nous pouvons y aller, c'est correct, décida le commandant du *France* après avoir consulté une dernière fois les instruments de contrôle.

Jo Donniau et Bob Peloux réduisirent insensiblement l'éjection des gravitons et la coque cessa de vibrer. Ils demeurèrent un bon moment, les mains posées sur les commandes, silencieux, attentifs, surveillant la pression exercée sur le sol par chacune des semelles-supports, prêts à dégager d'un coup la puissance phénoménale qui restait dans les générateurs si la situation l'exigeait.

— Nous y sommes... Coupez les centraux... Bien... Latéraux... Correct... Avant... Arrière... Rien ne bougera plus maintenant. C'est bien, constata Pierre Roche d'une voix tranquille dissimulant une émotion terrible.

Les deux pilotes se décontractèrent ensemble, se laissant aller sur leur siège, les yeux clos, la sueur perlant sur leur visage tendu.

— Le voyage est terminé, annonça d'une toute petite voix Frédérique Rossi en éclatant en sanglots.

## CHAPITRE VI

— Crin Noir! appela Prince Chêne depuis le seuil.

Le jeune chasseur sursauta, arraché au sommeil et se redressa, inquiet.

— Qui m'appelle?

— Prince Chêne... Lève-toi et viens.

Crin Noir s'arracha à la couche de cuir tendue entre les cadres de bois et sortit en se frottant les yeux. Il faisait nuit noire et il s'étonna.

— Qu'y a-t-il, Prince Chêne?

— Tu as laissé un porc, quelque part, vers le Mourne, disais-tu hier soir, c'est bien ça?

— Oui... un très gros... Il eût été imprudent de lui faire traverser le bois de nuit. Il est trop lourd. Nous...

— Tu as parfaitement agi; ce n'est pas la question. Te sens-tu capable d'aller le rechercher ce matin?

— Je l'avais prévu, répliqua Crin Noir fièrement.

— Je serai de la chasse, ajouta Prince Chêne. Préviens les autres...

— Maintenant ? s'effara le jeune homme en regardant les étoiles scintillantes.

— L'aube va poindre. Le temps que vous soyez rassemblés, nous pourrons voir la couleur des feuilles. Il fera jour avant la forêt. Va et ne perds pas de temps. Tu peux amener Mauve, si elle est suffisamment d'aplomb pour affronter la fatigue du parcours...

— Je ne sais pas, je vais voir..., balbutia Crin Noir, décontenancé. Peut-être souffre-t-elle encore...

— Prends tes responsabilités, elle prendra les siennes. Sache seulement qu'il faudra que ceux qui viendront avec moi puissent fuir, le cas échéant, sur la distance séparant le Mourne d'ici... Fuir et peut-être combattre.

— Je ne comprends pas, murmura Crin Noir en serrant son ventre nu entre ses mains, fixant intensément la silhouette sombre de son aîné. Pourquoi fuir?

— C'est une possibilité. Je vous expliquerai en route.

— Les velus sont de retour? demanda le jeune homme en frissonnant.

— Nous ne savons pas, Crin Noir. Mais les Folons sont en danger et les chasseurs vont devoir mesurer ce danger. C'est la raison pour laquelle je serai à la tête de la chasse. Va, éveille les chasseurs. Préviens-les qu'ils auront à supporter peut-être des épreuves... difficiles... Mais seulement quand ils seront seuls avec toi, que personne d'autre dans le village ne soit alerté. Tu as bien compris?

— Oui, Prince Chêne, assura le jeune homme, la gorge serrée. Les... filles...

— Les filles partagent la vie, elles partagent les dangers. Flamme sera derrière mon épaule.

— Alors Mauve viendra. Mais... quel est ce danger que nous devons courir?

— Je ne le connais pas encore mais il peut être mortel.

— Qu'importe... Si tu l'affrontes, je suis capable de l'affronter... Nous serons là avant le point du jour !

— Prenez la nourriture et la boisson pour une longue chasse. Les meilleurs épieux et de pleins carquois.

— Ce sera fait.

— Je serai au portail quand l'herbe sera redevenue verte pour le jour. Ne me faites pas attendre.

Aussi vite qu'il l'avait promis, Crin Noir amena les Chasseurs jusqu'à la grande porte de rondins derrière laquelle attendaient déjà Flamme et Prince Chêne. La tache oblongue de l'aube montante gagnait rapidement sur les étoiles, les éteignant une à une, et durant un long moment personne ne parla. Chêne allait en tête, d'un bon pas, suivi de Flamme derrière son épaule immobilisée, puis d'Armoise, à la place qui lui revenait de droit. Crin Noir, entre Mauve et Violaine, suivait à quelques pas et Saule Roux fermait la marche avec Airelle et Fleur.

Quelques dizaines de pas avant de pénétrer sous la futaie, Prince Chêne fit la première halte et aussitôt les jeunes Chasseurs s'égaillèrent pour se soulager le ventre avant le passage dans cette pénombre dangereuse qui ne deviendrait moins effrayante que lorsque le soleil commencerait à risquer quelques rais entre les cimes. Puis Chêne les réunit autour de lui et ils firent le cercle d'écoute, épaule contre épaule, parlant à voix très basse vers le sol, au centre de l'anneau vivant ainsi formé.

— Où allons-nous? demanda Crin Noir sans attendre que Prince Chêne s'explique.

— A l'endroit où tu as suspendu ton gibier.

— Pouvons-nous savoir ce que tu redoutes? demanda Armoise.

— Je l'ignore...

— Pourtant Crin Noir nous a dit..., commença la jeune fille.

— Il n'est pas question de vous cacher quoi que ce soit. Nous allons récupérer la carcasse. C'est un point. Nous essaierons sans doute de tuer quelques bêtes de plus. Mais il est également possible que nous soyons obligés d'écourter la chasse, car la nuit dernière... après les invocations... alors que le village dormait, il s'est passé un phénomène étrange. Nous avons vu, Flamme et moi, Yven Devin, Cora Lectrice et les veilleurs, un nuage de lumière qui a disparu au-delà des collines dominant le Mourne.

— Juste où se trouve notre porc !

— Oui...

— Un nuage de lumière, cela devait être beau ! souffla Violaine rêveusement.

— Beau, mais effrayant. Pensez à la lueur d'un éclair qui durerait aussi longtemps que le jour... Voilà ce que nous avons vu !

— Et tu as une idée, évidemment, de ce que c'est, supputa Saule Roux.

— Non. Je crains, c'est tout. Cora Lectrice n'a pas découvert d'explication dans la Tradition ni dans la Légende. Rappelons-nous également le bruit terrifiant, hier... Nous devons aller voir, juger et au retour décider.

— Tu dois pourtant bien envisager quelque chose? chuchota Armoise.

— Je ne veux croire en rien par avance. Nous avons été éprouvés par les velus. Nous commençons à pouvoir espérer faire face à l'avenir grâce au travail et au courage de tous, ainsi qu'à notre joie d'exister. Si nous sommes vivants en ce moment, à hâter le pas sur cette bordure de chemin qui devient de plus en plus difficile à suivre, c'est pour une raison que doivent connaître les dieux. Cette raison est liée à notre existence, à notre état... Nous parlons, nous pensons, nous décidons !

— Tu veux nous dire que le nuage lumineux est venu à cause de nous ? demanda Airelle.

— Je le crois. Nous sommes différents et au-dessus des autres espèces, car nous sommes les seuls à faire le feu et à construire des villages, à fabriquer des objets, des armes et des outils... Ce qui vient... nous cherche. Il faut savoir ce que c'est et... autant le dire de suite pour que vous y pensiez et que vous ayez le temps de prendre tout le courage nécessaire, ce que nous avons vu cette nuit pourrait éventuellement être un dragon.

— Nul, jamais, ne vit de dragon, souffla Crin Noir dans le silence anxieux.

— Peut-être. Il en existe dans toutes les Légendes. Et, dit-on, même dans la Tradition.

— Moi, je crois à un nuage lumineux, déclara Fleur de sa voix calme; nous ne faisons de mal à personne. Si le dragon est un être intelligent en forme de nuage, il ne nous en veut pas.

— Que ferons-nous, cependant, si nous rencontrons ce que tu cherches, Chêne? demanda Crin Noir.

— Nous tenterons d'être courageux, de regarder et de ne pas être vus. Nous n'oublierons à aucun moment que la vie de la principauté dépend de notre force, de notre patience, de notre calme et de notre courage. Il est inutile d'en dire plus. Nous allons lancer la chasse... comme si nous devions traquer le gibier, mais en fait nous allons rejoindre le Mourne par la piste habituelle. Silence et confiance.

— Le nuage de lumière ne pourrait-il venir d'un autre monde? demanda Airelle, tremblante.

— Tes pieds touchent terre et tes mains sont crispées sur

l'épieu. Les Esprits sont les Esprits et nous ne connaissons pas d'autres vivants capables de prendre l'aspect d'un nuage ou d'un dragon.

— Qui sait si nous n'avons pas commis une faute !

— Non, trancha Prince Chêne. Je crois seulement qu'il y a une chose inconnue à découvrir. Vouloir l'imaginer bonne ou mauvaise ne sert à rien. Allons et jugeons. En route !

La piste serpentait entre les taillis, sans jamais en traverser un seul, marquée de repères déjà visibles. Ils coupèrent à plusieurs reprises des traces fraîches de porcs, de daims, de petits prédateurs forestiers mais ne s'arrêtèrent pas pour estimer de l'importance des bandes ou des troupeaux. Chêne en retint que, quelle que soit la nature du mystérieux nuage de lumière, il n'avait pas chassé les animaux de ce coin de forêt.

Ils traversèrent la clairière dans laquelle les porcs avaient été abattus et prirent la trace encore visible de la compagnie de sangliers pour pénétrer de nouveau sous le couvert. Les premières roches annonçant les collines sortaient de la pénombre moins dense et Prince Chêne arrêta le groupe.

Ils se réunirent autour de lui, les yeux brillants d'excitation mais également d'une certaine forme de peur. Ils écoutèrent attentivement, sur un signe du Prince des Folons. Les oiseaux piaillaient, loin au-dessus de leurs têtes et par moments, à quelque distance, on entendait craquer une brindille, frémir quelques feuilles sèches, bruits amicaux habituels de la forêt. En dépit de leur attention et de leur immobilité absolue, ils ne perçurent rien d'autre pouvant être qualifié de suspect.

Chêne regarda vers le sommet invisible de la première colline. Il connaissait toutes les passes possibles entre les troncs abattus par la vieillesse, le vent ou la foudre, entre les roches énormes tapies comme des animaux à l'affût, mais il hésitait entre les deux solutions envisageables : franchir par la hauteur ou contourner ce premier obstacle et suivre le ruisseau qui ensuite creusait le plateau du Mourne.

Il décida finalement pour le passage par les sommets, malgré les difficultés supplémentaires. Obscurément, il redouta d'être surplombé par la menace encore imprécise vers laquelle il dirigeait son groupe de chasseurs. Il indiqua la pente, devant lui et Crin Noir approuva de la tête. La marche reprit, silencieuse, comme pour l'approche des daims et Prince Chêne, aux aguets, ne fut pas capable

de découvrir un faux pas malgré les difficultés de ce parcours totalement hors de la piste. Ils atteignirent ainsi le premier sommet sans encombre. Les arbres, puissamment enracinés, se nourrissaient de ce que d'autres arbres, plus anciens, avaient offert au sol, en un cycle continu.

Une harde de cerfs passa, en trombe, dans la contre-pente suivante et Prince Chêne s'arrêta net, imité par ses compagnons. Les animaux n'avaient pas été levés par leur approche, tout au moins en apparence, car ils étaient arrivés de l'ouest et avaient effectué un brusque crochet pour éviter les obstacles de la crête. Ils avaient été chassés par un bruit, une présence humaine ou des fauves.

Prince Chêne fit un geste rassurant et ils reprirent leur marche vers la vallée, descendant une pente brutale. Trois fois ils auraient ainsi à grimper et redescendre avant de se trouver sur la dernière colline, plus tassée, plus érodée.

Ils recoupèrent la trace de la harde et Crin Noir se baissa, imité par Mauve et Violaine. Quand ils se relevèrent ils hochèrent la tête de la même manière inquiète, montrant du bras la contre-pente et l'étendue des foulées des animaux en fuite. Ceux-ci devaient être affolés car ils avaient bondi comme de jeunes daims.

Chêne approuva du menton et reprit la progression, plus lentement encore, écoutant, cherchant à percer le mystère de ce qui se trouvait au-delà des feuilles toujours vertes, des troncs gris et noirs, des roches allongées ou des dressées, des plis du terrain.

Ce ne fut qu'au dernier sommet que le bruit, entièrement nouveau et incompréhensible, les surprit. Comme un seul être, ils s'immobilisèrent, cherchant à identifier la nature et l'origine de la longue plainte, commencée par un sifflement aigu et qui maintenant s'effaçait devant un grondement sourd qui faisait vibrer l'air.

Prince Chêne regarda Flamme, statufiée, la sueur au front, les yeux ouverts sur sa peur. Il vit que ses compagnons le fixaient, cherchant auprès de lui la confiance qu'ils étaient en train de perdre et fit un large geste rassurant.

Le bruit changeait par instants, ressemblant au brutal battement d'un bloc de bois sur le sol, puis redevenant à peine un murmure, un chuintement, aussi faible qu'un souffle. Et soudain, de nouveau, le cri ou la plainte, montante, hurlante... descendante... s'affaiblissant rapidement jusqu'à disparaître. Durant un temps, pétrifiés, ils écoutèrent, s'attendant à une reprise de ce cri effrayant

mais ce furent des claquements bizarres, comme les coups donnés par Bras Dur à son enclume, qui martelèrent le silence de la forêt. Car cette fois, sans aucun doute, les bois épiaient eux aussi. Il n'y avait plus ni chants d'oiseaux, ni cris d'animaux, plus de froissements furtifs ou de passages de petites formes grises ou brunes, claires ou sombres, entre deux buissons, entre deux poignées de feuilles.

Chêne fit le geste du rassemblement et ils l'entourèrent. Il leur sourit avec calme et sérénité, les regardant l'un après l'autre, pour leur transmettre un peu de cette force et de cette résolution qui maintenant, il le savait, ne le quitteraient plus quoi qu'il arrive. Il appuya son attitude pour les jeunes filles. Il ne fallait pas qu'en s'affolant elles fassent perdre leurs moyens à leurs compagnons quand viendrait le moment d'affronter ce qu'il ne parvenait pas à déterminer encore, animal ou Esprit. Ce fut aisé pour Flamme et Armoise, car elles trouvaient auprès de lui leur refuge naturel. Ce fut plus délicat pour les autres et il fut certain que la plus forte demeurerait Violaine, la savoureuse, et que Fleur, impassible, saurait certainement faire face. Il fut moins sûr d'Airelle et Mauve, plus femmes, plus fragiles peut-être.

Sur un signe de sa main ils l'entourèrent épaule contre épaule et il chuchota :

— L'arc et l'épieu ne seront sans doute d'aucun secours. Seule la force de notre volonté nous permettra d'observer, de comprendre. Nous ne devons en aucun cas nous séparer. Je donnerai, s'il le faut, le signal de la fuite, mais celle-ci se fera en ordre, comme l'approche, même si la peur tord les ventres. Personne ne sera laissé en arrière. Nous sommes unis... Il existe quelque chose, nous le savons, nous avons entendu. Cela occupe une place sur le Mourne. Nous sommes venus pour savoir et nous saurons. Mais c'est ensemble que nous retrouverons le château et nos frères et sœurs Folons.

Crin montra une direction, fit un signe de ses deux mains et Chêne approuva silencieusement. Le porc noir attendrait qu'ils aient reconnu la nature de ce qui se trouvait après la lisière. Ils repartirent, plus silencieux que le renard à l'affût. Pas une brindille ne fut brisée, pas une feuille ne crissa, pas une pierre ne roula sous un orteil. Et le vent, à peine sensible, emporta les odeurs, surtout celles de la peur, vers les collines, vers le château.

Un nouveau bruit, bien net, immobilisa les arrivants. Cette fois Prince Chêne fut convaincu d'avoir identifié le choc du métal contre le métal, mais aussitôt après il rejeta cette déduction car elle lui parut invraisemblable. Cela ne pouvait être du métal, car il eût fallu que des



êtres puissent forger ce métal et le soutenir dans les nuages lumineux, ce qui était absurde. Personne ne pouvait tenir librement en l'air et la mort de Fuselle, tombée du haut de la carrière, était là pour le rappeler tragiquement.

Ils avancèrent encore, si lentement que Crin Noir se demanda s'ils arriveraient à la lisière avant la fin du jour. Pourtant le changement de nature de la végétation annonçait le Mourne. Des buissons et fourrés de coudriers et de pruniers s'entassaient au pied des grands arbres.

Chêne écarta avec précaution les rameaux d'un taillis, plus touffu que les autres et ses compagnons attendirent, pour prendre ensuite sa trace. Ils n'en eurent pas le temps car le Prince des Folons revint brusquement, comme une bête effarouchée, crevant le taillis d'un seul bond.

Ils s'accroupirent, serrant leurs épieux, les yeux braqués sur le Prince. Celui-ci posa son épieu, se passa une main fébrile sur le front et hocha lentement la tête, le visage décomposé. Flamme s'effraya. Jamais elle n'avait vu cette attitude d'inquiétude désespérée. Ils se rapprochèrent de lui, toujours accroupis; la peur commençant à luire derrière leurs regards brillants.

— Le monstre... est au milieu du Mourne, chuchota-t-il.

— Tu l'as vu? demanda Crin Noir.

— Oui... C'est une forme brillante... plus grosse que le château... que la colline du château... plus grosse qu'une colline... et allongée...

— Un animal ?

— Je ne sais.

— Il n'a pas pu te voir? s'inquiéta Flamme.

— Je ne crois pas.

— Est-il loin?

— Comment savoir? Il paraît au milieu du Mourne et en même temps tout proche.

— C'est magique...

— Le Mourne est immense, remarqua Saule Roux, inquiet.

— C'est bien pour cela que je dis que le monstre est énorme... gigantesque... C'est véritablement un dragon.

— Un dragon? fit Violaine avec un brusque hoquet.

— Silence, recommanda Crin Noir avec un geste impératif de la main. Nous allons voir à quoi ressemble ce monstre, sa taille, quelle est sa nature, ce qu'il fait sur le Mourne.

— Tu as raison, mais il faut voir sans être vu. Ce qui est malcommode de la lisière. Il faut choisir un ou plusieurs arbres observatoires.

— Il n'en manque pas, chuchota Flamme en montrant celui au pied duquel ils se tassaient les uns contre les autres comme des animaux peureux.

— Qui va observer? demanda Saule Roux.

— Moi, décida Crin Noir... Sur le même arbre qu'hier...

— Attends-toi à une épreuve terrible, recommanda Prince Chêne.

— Il n'y aura plus de surprise. Tu as pris le risque sur toi et désormais nous serons calmes comme le chasseur avant le tir.

— Prends garde de rester hors de vue de ce monstre.

— Ne t'inquiète pas.

Crin Noir aida Violaine et Mauve à se hisser sur la première branche et Saule Roux, à son tour, le souleva pour lui éviter un saut trop bruyant. Les jeunes filles s'élevèrent assez rapidement le long du tronc énorme, par le chemin connu de Violaine, mais Crin Noir les retrouva à mi-course, suant de peur, collées l'une à l'autre.

— Qu'y a-t-il?

— Là..., murmura Mauve d'une voix étranglée.

Il passa derrière elles, s'éleva encore un peu, trouva un passage sur une grosse branche, se pencha et sursauta. Le monstre était si grand qu'il ne l'avait pas vu au premier abord. Il avait pris pour un pan de ciel ce qui était son corps lisse et brillant. Il retint son souffle. Violaine glissa un bras autour de sa taille et approcha son visage volontaire contre le sien.

— C'est horrible, souffla-t-elle, ses lèvres si proches de l'oreille du garçon qu'il perçut leur chaleur.

Il hocha négativement la tête. Il ne voyait rien d'horrible, sinon la grandeur invraisemblable de la chose immobile. En regardant attentivement, elle lui parut même inoffensive... Deux énormes boules... réunies entre elles par une sorte de manche, comme deux masses rondes que Bras Dur aurait emmanchées sur le même morceau de frêne poli et brillant. C'était tout.

Violaine s'approcha encore plus près, cherchant à se glisser entre lui et le tronc rugueux. Il s'écarta pour la laisser découvrir un endroit d'observation plus favorable et tressaillit en sentant la chaude odeur épicée de la femelle. Il jugea honnête et important de rechercher Mauve, toujours appuyée contre le fût, effrayée par la forme énigmatique.

— Viens, chuchota-t-il en redescendant vers elle.

— J'ai peur!

— Non, tu n'as plus peur, je suis là, tu es ma presque femme... Il faut regarder et savoir. C'est un monstre peut-être, mais il est immobile. Il se repose, ou il est mort...

— Tu crois? fit-elle en le suivant jusqu'au niveau où Violaine observait avidement.

Il la fit passer sur une branche légèrement au-dessus et elle sursauta quand elle put voir en entier le corps étendu sur le Mourne dont il écrasait les dimensions. Mais le bras du garçon autour de sa taille se fit tendre et rassurant et elle se laissa un peu aller en arrière pour percevoir le contact de celui qu'elle avait choisi.

Il soupira, heureux et fier. Sa compagne se confiait entièrement à lui. Il se sentit plus grand que les plus grands et, curieusement, alors qu'il observait le Mourne et la Chose, son esprit s'évada de ce problème. Il conclut que Mauve serait le havre de sa vie alors que Violaine en serait le mouvement, le tourment. Avec Mauve, les heures seraient comme le miel et le lait. Avec Violaine, elles seraient tempêtes et orages.

Il entendit le claquement discret de la langue de Violaine et se pencha pour regarder. Elle tendit discrètement le bras et il devina qu'elle était très émue mais également résolue à voir jusqu'au bout. Il chercha un moment des yeux et retint une exclamation. Mauve

s'adossa plus fort à lui qui resserra l'étreinte de ses doigts sur l'épaule à la peau si douce.

Un être, un animal, se mouvait auprès du monstre. Brusquement le son leur parvint, à la fois grave et suraigu... le cri de la chauve-souris et le grondement de l'orage au loin... mélangés... à des coups réguliers... assourdis.

La bête errait autour du dragon immobile. Crin Noir sentit la sueur qui coulait dans son dos et sur son ventre. Il jeta un rapide regard à Violaine qui attendait sans doute ce regard car elle sourit sauvagement. Il nota qu'elle aussi avait le visage trempé de sueur mais ses yeux farouches marquaient assez qu'elle dominerait sa peur. Il lui rendit son sourire et elle lui transmit, en un instant, par sa seule attitude, le souvenir de leur première union. Il serra les lèvres et reprit l'observation de l'animal volant.

La main de Mauve chercha la sienne, l'arracha à l'épaule qu'elle maintenait et la plaqua sur la forme souple de la poitrine, afin qu'il perçoive les battements fous du cœur.

— Il n'y a rien à craindre, murmura-t-il. Il faut comprendre, attendre, regarder.

— Tiens-moi, serre-moi et je n'aurai plus peur, chuchota-t-elle seulement.

Le bruit changeait par moments, curieusement modulé, tantôt le grave dominant, tantôt l'aigu transperçant les oreilles et masquant le grondement. Cette fois il ne pouvait y avoir aucun doute, ce qui errait autour de la Chose était un oiseau géant... Un jeune dragon... Un enfant de la bête immense qui occupait le centre du Mourne et qui était venue pour mettre bas en ce lieu calme, mais dont les produits seraient peut-être des menaces mortelles pour les Folons. Le jeune dragon s'éleva, passa par-dessus le corps du grand corps allongé et s'éloigna.

— Tu as vu? souffla Violaine.

— Oui...

— Qu'est-ce, à ton avis?

— Dragon... Le petit vient pour sûr d'être mis bas par le grand.

— J'y pensais... Attention... on dirait qu'il revient !

Ce qui volait approchait en effet. Il sembla aux jeunes gens qu'il venait droit sur eux et Crin Noir attira Mauve en arrière pour la coller au tronc protecteur. Il l'entoura de ses bras et la couvrit de son corps. Avec un fracas effrayant l'animal passa presque au-dessus d'eux et, dans le bruit, le jeune homme crut entendre un cri. Il chercha des yeux. Violaine, cramponnée à sa branche, la tête renversée en arrière, suivait à l'oreille le bruit décroissant. Il ne put éviter de penser qu'elle était infiniment gracieuse, ainsi, avec son blouson ouvert sur les fruits menus de sa poitrine.

Il y eut un appel discret et un mouvement dans les buissons. Crin Noir reconnut Prince Chêne qui lui fit un geste du bras.

— Nous descendons, chuchota le jeune homme.

Ils se retrouvèrent au pied de l'arbre et Crin Noir vit que ses compagnons semblaient encore sous le coup de la peur.

— C'est un dragon volant... Cora Lectrice saura retrouver sa trace dans la Légende ou la Tradition. Il faut regagner le château. Peut-être les Folons devront-ils se préparer à lutter ou à quitter leur territoire. On ne peut rester avec un dragon. Mais peut-être aussi est-ce un signe. Nous ne pouvons en juger d'ici. Le danger est trop grand, surtout s'il y a plusieurs jeunes...

— Écoute..., il revient, lança Armoise.

— Demeurons immobiles, conseilla Prince Chêne.

L'être volant passa mais assez loin, se dirigeant vers le monstre couché. Le bruit s'atténua, puis disparut, laissant la forêt à son silence terrorisé.

— Le porc est tout près d'ici, indiqua machinalement Crin Noir.

— Tu ne penses tout de même pas le chercher sous les griffes du dragon? protesta Chêne en haussant les épaules.

— Je ne sais pas, après tout. Rien ne dit que nous devons fuir et courir. D'ailleurs, courir... pourquoi? Ce qui vole va plus vite que l'oiseau de proie... Mieux vaut la marche prudente sous le bois touffu. Il ne peut certainement pas s'y risquer.

— C'est probablement toi qui raisones le plus juste, approuva Chêne après un instant de réflexion. Mais il faut une perche à porter. La couper, l'ébrancher sans se faire entendre.

— C'est possible, assura Saule Roux, je m'en charge.

Crin Noir hocha la tête et fit un geste de la main pour montrer l'est.

— Le porc est par là... Nous retrouverons nos traces d'ici quelques centaines de pas ce qui nous éloignera d'autant du dragon.

Reprenant leur marche prudente dans la forêt, ils ressentirent l'étrange impression qu'ils ne reconnaissaient plus cette dernière. Les bruits familiers, cris d'oiseaux, crissements furtifs, courses légères, demeuraient suspendus, comme si le dragon avait tout emporté et englouti avec lui ou comme si à lui seul il avait été le tonnerre, l'éclair, l'orage.

Ils sentirent l'odeur tenace de la carcasse bien avant d'avoir recoupé les traces de la chasse et quand il la vit, attachée à sa branche, une multitude de mouches et d'insectes voletant sur elle et sur le sol, Chêne apprécia en connaisseur.

— Il eût été dommage de l'abandonner.

— Je vais le décrocher, annonça Saule Roux en posant arc et épieu pour se saisir de son seul couteau.

Ils regardèrent le jeune homme se hisser sur la branche, trancher le lien serré par l'humidité et libérer le corps de l'animal qui s'abattit, raidi, dégageant des odeurs nauséabondes...

Ils se baissaient déjà pour agripper les pattes de leur gibier lorsque Armoise poussa un cri :

— Écoutez!

Ils entendirent tous le bruit qui reprenait, le bruit terrifiant du jeune dragon, s'amplifiant à une folle allure. Violaine cria, Fleur cria et Armoise pointa son doigt vers ce qui venait d'apparaître au ras de l'herbe, approchant rapidement.

— Vite! cria Prince Chêne en empoignant la main de Flamme.

Ils bondirent dans le sous-bois et sans que leur groupe se dissocie, ils remontèrent la pente entre les troncs et les roches, ne prenant pas la peine de s'arrêter pour souffler, les oreilles bourdonnantes du bruit terrible qui maintenant faisait frissonner la forêt, interdisant même la pensée.

Ils franchirent la crête sans ralentir, dévalèrent la pente vers la vallée encaissée qui suivait et dans sa pénombre, Prince Chêne ralentit son allure. Il laissa continuer ses compagnes, regarda passer tour à tour les deux autres groupes et constata que si la fatigue ne les avait pas encore marqués, cette fois la peur avait touché tout le monde.

Le bruit se maintenait avec force, et à plusieurs reprises, ils furent obligés de se cacher contre les futs des grands arbres, le jeune dragon les cherchant manifestement. Il abandonna alors qu'ils avaient parcouru, toujours courant, la moitié du chemin, mais ils ne ralentirent pas pour ça. Plus rien ne les arrêterait désormais jusqu'au havre merveilleux du château. Saule Roux n'avait plus d'armes, Fleur non plus, Armoise avait perdu son épieu et tous ruisselaient de sueur. Les filles, les yeux rougis, mêlaient par moments les larmes à cette sueur, à la mesure de leur fatigue grandissante.

.....

Pierre Roche reposa ses jumelles, désolé.

— Quelle stupidité! déplora-t-il. C'est de ma faute... Envoyer cette machine bruyante alors que nous avons tout à gagner d'un contact en douceur!...

— Tu crois qu'ils ont fui? demanda Ilma Sers, fouillant la lisière aux bonnettes de la puissante binoculaire.

— C'est évident.

— Étrange! Tu as vu? Ils ne sont pas du tout primitifs, malgré leur armement ridicule. Raymond me disait qu'il avait aperçu une femme nue, tout au moins presque nue, puisqu'il prétend que c'est le mouvement de ses seins entre les branches qui a attiré sa vue.

— Cela ne plaide tout de même pas en faveur de peuples très évolués, remarqua le commandant du *France*.

— Je ne vois pas pourquoi. Moi je me base sur ce que j'ai vu. Ils sont beaux, ils portent des vêtements de cuir, peut-être succincts mais pratiques, calottes et petits blousons...

— Tu as déjà analysé la mode... Il vaudrait mieux essayer de rattraper mon étourderie. Que dirais-tu de...

.....

Ils sortirent enfin de la forêt, alors que le soleil commençait à

baïsser sur l'horizon. Avec soulagement, Prince Chêne vit que ni le château ni le village ne paraissaient être concernés par la découverte du nuage lumineux devenu dragon. Yven Devin et Cora Lectrice avaient sans doute maintenu le silence et les veilleurs ne se seraient pas risqués à aller contre leurs décisions.

Chêne resserra un peu sa prise sur le poignet de Flamme. Depuis longtemps les jeunes femmes haletaient et peinaient, soutenues ou tirées par les trois chasseurs. Le visage tendu par l'effort, la bouche entrouverte sur une mousse blanchâtre, elles trottaient sur les talons, s'appliquant à suivre les hommes, eux-mêmes à bout de souffle.

Par deux fois, Fleur puis Armoise étaient tombées, exténuées et par deux fois, Chêne avait exigé que Crin Noir et Saule Roux les relèvent et les poussent sans ménagement. Lorsque Flamme à son tour avait commencé à trébucher, le Prince des Folons avait accroché sa main valide au poignet mince et ne l'avait plus lâché. Derrière lui, Crin Noir portait presque Armoise qui râlait, les yeux exorbités, la bouche appelant l'air qui devenait de plus en plus difficile à trouver.

La vue du château, de ses murs et des chicanes protégeant l'accès stimula le courage de la petite troupe. Les yeux troubles, Crin Noir devina que quelqu'un ouvrait le portail, au loin.

— On arrive. Armoise, courage, rauqua-t-il en poussant la jeune fille devant lui. Tiens bon!

Elle buta, gémit et s'écroula de tout son long pour ne plus se relever. Il se pencha, la secoua, sans résultat, regarda le groupe qui poursuivait vers la paix et la sécurité du château, sans s'arrêter, vit que Mauve hésitait, se retournant vers lui et grinça des dents en commençant à entendre, de plus en plus fort, le bruit effrayant du dragon qui approchait.

Mauve cria d'une voix étranglée et fit demi-tour pour venir à lui. Il se raidit, souleva Armoise inanimée à bras-le-corps ; notant avec effroi que sa langue pendait tandis qu'un souffle de bête acculée soulevait sa poitrine aux durs mamelons devenus violacés.

— Vite, Crin! Vite! râla Mauve en arrivant à son côté pour tenter de soulager son fardeau.

— On ne peut la laisser, hacha-t-il, elle est nôtre !

D'un coup de reins, il chargea le corps comme un sac puis, oubliant le bruit qui croissait, annonçant l'arrivée de la bête volante, il



partit en titubant sous la charge, Mauve balbutiant des mots sans suite parmi lesquels revenait le plus souvent celui de « peur ».

Le jeune dragon devait se trouver tout près car Mauve poussa soudain un cri perçant après s'être retournée. Elle culbuta et demeura tassée, la tête entre ses bras, secouée de sanglots.

Crin Noir poussa une plainte résignée, se laissa tomber sur les genoux, reposa sa charge inerte et rampa jusqu'à Mauve. En parvenant près d'elle, il eut un accès de fureur qui amena un geste purement réflexe. Il arracha le couteau à sa gaine, se retourna et attendit la fin, l'arme pointée, ridicule, devant le dragon qui avançait avec une extrême lenteur, prenant son temps.

Un souffle violent faillit l'aveugler. Il vit que la bête faisait un écart et quelque chose tomba d'elle, peut-être un œuf ou une autre bête. Aussitôt après, le vent souffla en tempête, le bruit devint effrayant, l'odeur épouvantable passa sur le visage de Crin Noir qui ferma les yeux et quand il les rouvrit, il ne vit plus du jeune dragon qu'un point, gros comme une mouche, qui s'éloignait vers la forêt.

Son ventre lui fit brusquement mal et il faillit se soulager sur place. Les corps de Mauve et d'Armoise le rappelèrent à une réalité incroyable et il s'isola dans un buisson, l'esprit vide errant à la recherche d'une vérité qu'il ne parvenait plus à appréhender. Cette fois il savait ce qu'était la peur, la vraie... et il n'en fut pas autrement fier. Quand il revint vers les jeunes filles toujours inanimées, il se demanda si ses jambes pourraient encore lui servir, tant elles pesaient un poids énorme. Il devina un mouvement vers le château. Tous avaient fui, pensa-t-il, amer.

Il se pencha sur Mauve et la secoua avec douceur.

— Crin ! gémit-elle.

— Il est loin. Nous sommes vivants. Je l'ai chassé, assura-t-il contre l'oreille de sa compagne.

— Ce n'est pas possible, haleta-t-elle en se redressant avec des grimaces de douleur.

— Regarde toi-même !

Elle regarda, après avoir ôté de ses poings la sueur qui l'aveuglait et chercha son souffle.

— J'ai senti le feu qu'il crachait, j'ai cru que j'allais mourir, dit-

elle d'une voix lente... Toi... Crin Noir, mon homme... tu as chassé le monstre. Toi! mon homme à moi..., répéta-t-elle comme une prière ou une litanie bienheureuse.

— Je l'ai chassé, assura-t-il non sans fierté. Tu vois, regarde-le, il a peur d'approcher, maintenant.

— Il faut regagner le château, dit-elle en esquissant une tentative de sourire.

— Le château... Tiens... on vient...

De petites silhouettes accouraient et il fallut peu de temps aux jeunes gens pour reconnaître Chêne, Charme Copeau, Bras Dur et ses aides suivis de quelques filles parmi lesquelles Crin Noir découvrit sans surprise, Violaine. Tous étaient armés.

Il se pencha sur Armoise, toujours inerte et la secoua. Elle haleta et cria, face contre terre. Il la retourna et l'assit de force. Elle était couverte de sueur et de poussière et ses yeux splendides, cernés par l'épuisement, s'ouvrirent pour aussitôt s'écarquiller sous l'empire de la terreur. Elle poussa une longue plainte désespérée en tendant les bras devant elle.

L'appel de Chêne retentit comme une réponse et la jeune fille se calma en prononçant des mots indistincts.

— Peux-tu te relever? demanda Crin Noir en cherchant à l'aider.

Elle hocha négativement la tête. Vers elle accourait celui qu'elle attendrait.

Mauve posa sa main sur l'épaule du garçon et il se retourna pour la regarder. Les yeux de la jeune fille, malgré leurs cernes profonds, presque violacés, demeuraient deux taches de ciel, brillants de tant de promesses, que Crin Noir retint son souffle. Elle sourit, hochant lentement et affirmativement la tête pour lui assurer qu'il avait bien compris et qu'elle serait sa femme première, au moment qu'il choisirait, aussitôt que les effets périodiques de sa nature seraient effacés par la jeunesse.

Il se sentit de nouveau fort, très fort, comme sur l'arbre, entre Violaine l'impétueuse et Mauve la tendre. Aussi fort que Prince Chêne qui arrivait au pas de course, torse nu, grimaçant, maintenant son bras blessé contre sa poitrine en sueur. Mais précédant encore tous les autres, malgré l'épuisement.

— Qu’as-tu fait. Crin Noir, pour qu’il prenne la fuite comme un oiseau peureux? clama le Prince en mettant un genoux à terre devant Armoise qui maintenant souriait en dépit de la sueur, de la terre, des larmes et de l’horrible fatigue qui marquait son joli visage triangulaire.

— J’ai sorti le couteau, je l’ai pointé vers lui et il est parti... C’est tout, répondit le garçon sobrement.

— Qu’est-ce que cela? demanda soudain la voix grave de Charme Copeau qui survenait à son tour et regardait à quelque distance, les sourcils froncés.

Chêne se releva, intrigué, sans lâcher la main d’Armoise appuyée contre sa jambe, tandis que Crin Noir pivotait sur les talons pour voir ce qui intéressait soudain le Maître Charpentier. Une masse grise... presque noire... hirsute...

— Attends, Charme! cria Crin Noir alors que le Maître Charpentier passait à son côté.

Il se releva avec peine, conscient d’être désormais incapable de soutenir un effort et suivit Charme Copeau qui avançait calmement, l’épieu pointé.

— Vous étiez fous de courir avec une telle charge, reprocha le Maître Charpentier en s’arrêtant pour contempler la carcasse raidie.

— Nous n’avons rien porté, Charme, hoqueta Crin Noir en approchant avec précaution.

— Ce n’est pas venu tout seul, non?

— Un porc mort ne peut venir seul... Mais c’est ça qui l’a apporté, grelotta le jeune homme en pointant un doigt vers la tache qui se tenait au loin, immobile comme l’épervier, au-dessus de la forêt.

— Nous n’avons rien porté, Charme, rauqua Prince Chêne, le visage tiré. Si le porc est bien celui que Crin Noir et Violaine ont tué...

— Mais c’est lui, Chêne, regarde ! cria le garçon... Et les arcs... les épieux! Là... et là..., fit-il d’une voix étranglée.

— Nous les avons perdus là-bas, expliqua Prince Chêne incrédule, hochant mécaniquement sa tête brune.

Charme Copeau regarda au loin le dragon volant dont le grondement sourd prouvait assez qu'il demeurerait toujours aussi dangereux et demeura pensif un long moment, tandis que Crin Noir et Prince Chêne, inquiets et bouleversés retournaient auprès des jeunes filles. Ils les rattrapèrent sur le chemin du retour, supportées et entraînées par Violaine et Flamme, ainsi que par d'autres femmes venues courageusement sur les talons du Prince des Folons.

— Il faut ramener ce porc au château, ordonna Charme Copeau.

— Tu crois? demanda Bras Dur en montrant la bête volante d'un coup de menton significatif.

— Oui, je crois. Ce qui vient de se dérouler a un sens. Il nous faut le découvrir. Le dragon n'a pas tué nos jeunes. Il n'a pas enlevé nos filles. Il a apporté ce témoignage de sa force. Il a transporté un porc noir qui eût demandé un demi-jour de peine à quatre porteurs. Il a ramené des armes qui étaient destinées à le combattre. C'est une série de signes et de faits que nous allons soumettre à Yven et à Cora.

Ils coupèrent rapidement une perche, lièrent le ragot, ramassèrent les armes et prirent le chemin du château sur un signal de Charme Copeau. Celui-ci demeura en queue du groupe, se laissant volontairement distancer, réfléchissant tout en écoutant le son étrange produit par le dragon volant. Le bruit avait changé, l'animal se rapprochait de nouveau. Charme se retourna, certain de ne pas s'être trompé.

L'être effrayant approchait, mais très lentement, avec de forts battements de ses ailes invisibles. Il luisait dans le soleil couchant. Le Maître Charpentier s'arrêta. Aux cris de ses compagnons qui avaient pris le trot avec leur charge, il répondit par un geste de confiance et, posant le talon de son épieu sur le sol, il s'appuya sur la hampe, regardant approcher le monstre.

Rien dans la nature ne ressemblait à cela. Il fallait que cela vienne des nuages... D'ailleurs... Peut-être et même certainement d'autres mondes. Ou du côté des montagnes à feu. En tout cas, seul le criquet avait une apparence presque semblable... et encore... Il regarda avec attention et retrouva quelques-unes des caractéristiques de l'insecte.

Il se persuada avoir identifié la bête mais cela ne fit qu'accroître sa perplexité. Il fit un geste d'impuissance d'un de ses bras et le dragon pivota sur lui-même. Charme aperçut nettement une

flamme, sentit une odeur épouvantable, le bruit devint terrifiant et l'animal s'éloigna en s'élevant rapidement dans le ciel. Le son s'évanouit.

Charme Copeau ne reprit le chemin du château que beaucoup plus tard, quand il fut convaincu que le dragon avait disparu. La nuit allait effacer les formes et il jugea que la curiosité et le désir de connaître ne devaient pas être confondus avec la témérité.

Prince Chêne l'attendait à la barrière et le laissa entrer sans mot dire.

— C'est un bien étrange mystère, soupira le Maître Charpentier. Je crois avoir découvert ce dont il s'agit. Un énorme insecte, oui... un criquet. Celui de nos saisons chaudes... Mais ce n'est pas le véritable problème. Cet animal est entre les mains des dieux... ou d'intelligences comme celles des dieux... qui cherchent à nous dire ou à nous faire comprendre quelque chose...

— Ne serait-ce pas simplement qu'il est inoffensif? demanda Prince Chêne à mi-voix?

— C'est une bonne hypothèse, mais non la seule, accepta Charme Copeau.

— Yven et Cora dessinent les faits rapportés par nos jeunes Chasseurs.

— Il le faut. Crin Noir est un Chasseur valeureux. Qu'en penses-tu?

— Il a effrayé le monstre...

— Non... certainement pas. Le monstre ne craint rien ni personne... Mais Crin Noir est resté pour défendre deux filles... Armoise, ta seconde femme... de bientôt. Et Mauve... sa presque première... Il pouvait laisser Armoise et sauver, ou chercher à sauver Mauve... Il n'a pas voulu. Il a préféré sacrifier sa vie, celle de Mauve plutôt que d'abandonner Armoise..., comprends-tu?

— Tu ne veux pas dire qu'il est attaché à Armoise? demanda Prince Chêne d'une voix inaudible en s'arrêtant sur le bord du chemin.

— Se peut-il qu'une pensée semblable te vienne. Prince? Je sais qui sera la femme seconde de Crin Noir... après avoir sans doute été la première et c'est un bien. Armoise n'a crié qu'un nom, le tien.

— Et je n'étais pas près d'elle, je sais.

— Si tu avais eu tes deux bras, cela n'aurait pas été ainsi. Flamme est ta femme première et à ce titre elle méritait que tu la portes en sécurité...

— Oui... tout cela pour me faire comprendre que le garçon, bien qu'il ait eu sa future femme près de lui, menacée comme lui, est resté, seulement pour une autre femme... parce que c'est une Folon...

— Non, parce qu'elle est humaine et que le dragon venait attaquer le village...

— Où veux-tu en venir?

— Je ne sais pas encore... Crin Noir est digne de devenir Prince un jour...

— C'est du domaine du futur et le présent menace, remarqua Prince Chêne déconcerté par l'attitude du Maître Charpentier.

— Nul ne sait quand le futur rejoint le présent. Je dis qu'aujourd'hui, dans une épreuve étonnante, un jeune chef s'est déclaré. Il faudra en tenir compte et je serai attentif à son destin.

— Il est jeune... très jeune...

— Il aura l'âge de diriger les Folons quand tu partiras vers l'inconnu des autres mondes... Tu étais plus jeune que lui, mais aussi brave, quand tu fus élu.

\* \* \*

— Alors? demanda Germain Nadier en accueillant Pierre Roche et Ilma Sers à leur descente du gyroplan.

— Étonnant, fit la jeune femme en esquissant un geste de ses deux mains ouvertes, avant de regarder le groupe qui l'entourait, silencieux. Je crois que nous avons bien fait de tenter de rattraper la bourde, pardon, Pierre... l'erreur que nous avons commise en envoyant cette machine vers les chasseurs.

« Ce à quoi nous venons d'assister est... bouleversant... C'est bien ton avis, commandant? »

— Oui. C'est mon avis pour la bourde et pour... bouleversant. Nous allons passer le film et vous le commenter cela vaudra mieux que de parler sans éléments d'appréciation. Demain, nous prendrons

un véritable contact... Je me ferai déposer avec Ilma près du village... Raymond ramènera le gyro jusqu'ici et vous attendrez.

— C'est imprudent, ne penses-tu pas? demanda le second du *France*.

— A mon avis, non.

— Ces gens construisent une sorte de fort. Ce n'est pas pour jouer.

— Peut-être. Mais ce fort n'est pas dirigé contre nous.

— Je l'admets... Mais enfin tu pourrais laisser Ilma... Que vas-tu faire d'elle en cas de pépin?

— Je suis la femme, la femelle de Pierre depuis suffisamment de temps pour que tu admettes, Germain, que nous refusions de nous séparer, quoi qu'il arrive. Notre vie est scellée, répliqua vivement Ilma Sers.

— S'il en est ainsi, je t'approuve, Ilma, grogna l'officier en second. N'empêche, je crois qu'il faut prévoir un groupe d'intervention. Nous n'avons pas beaucoup d'armes mais si ça tourne mal, vous serez bien contents de nous voir arriver, tu ne penses pas, commandant?

— J'y ai songé, dit Pierre Roche en se tournant d'instinct vers le château invisible parce que masqué par les collines boisées. Mais finalement je ne veux pas. Si... par extraordinaire, nous échouions, Ilma et moi, tu connais les consignes, Germain, et tu les appliqueras avec les prérogatives du commandement mais avec l'entière conscience de tes responsabilités. C'est ainsi que pleinement responsable je vous dis, à tous, pour que vous compreniez bien ce que nous pensons, Ilma et moi, ce monde n'est plus le nôtre.

Juin 1975.